

L'Exécuteur [297]

– Du sang sur la frontière

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



**DU SANG SUR
LA FRONTIÈRE**

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

CHAPITRE PREMIER

Les paumes moites de sueur, Octavio Duran étreignait le volant. Le revêtement en était usé, avec des entailles et des accrocs qui agaçaient la peau. Les ressorts de son siège grinçaient, les freins étaient fatigués, mais le camion, du même modèle que celui qu'il conduisait habituellement, pour le compte de Carrenzano Transportes, Avenida Lopez Matteos, Ciudad Juarez, marchait bien, malgré son âge et la pleine charge de la citerne, dix mille litres de carburant d'aviation. Il avait avalé sans broncher la route sinueuse qui montait à Barreal, depuis la Carretera Interamericana, l'autoroute qui venait du Nouveau-Mexique, franchissait la frontière à El Paso, Texas, et filait vers le sud à travers l'Etat de Chihuahua. Peut-être Octavio Duran l'avait-il conduit autrefois, pour livrer les pompes des stations-service de Ciudad Juarez. Sur les portières, le nom et l'adresse de son employeur avaient été repeints de frais.

Au sommet de la côte, Octavio Duran tourna vers l'est, délaissant Barreal pour s'engager sur une longue ligne droite qui menait à l'entrée de l'aérodrome. Une route impeccablement asphaltée et strictement privée, interdite à toute personne ou véhicule non autorisé, avertissaient deux grands panneaux, en espagnol et en anglais. Dans la nuit, le poste de garde éclairé se repérait de loin. La gorge sèche, Octavio Duran arriva au ralenti et stoppa quelques mètres avant la barrière.

Il chercha machinalement des yeux, dans l'angle du pare-brise, la Vierge suspendue à un chapelet qui veillait toujours sur lui quand il travaillait, mais dans la cabine de ce camion qui n'était pas le sien, il n'y avait aucune Vierge à laquelle adresser une prière. Il aurait pourtant eu grand besoin de sa protection...

Un garde en uniforme, coiffé d'une casquette et portant à la ceinture un pistolet automatique bien visible dans son étui ouvert, s'approcha dans la lumière des phares. Un de ses collègues se tenait en retrait, attentif. Dans ses mains, un riot-gun. Deux autres silhouettes se distinguaient dans le bâtiment blanc. Sur le côté, deux 4x4 Toyota stationnaient.

— Tu es en retard, Octavio ! lança le garde en s'avançant jusqu'à la portière.

Octavio Duran reconnut son visage gras, sa moustache noire fournie, mais ne parvint pas, sur le moment, à se rappeler son nom. Par la vitre à moitié baissée, il s'excusa d'une grimace, incapable de trouver ses mots.

— En retard, mais moins que les autres ! s'exclama le garde en riant. Ils ont dû faire un détour ! Ils ont à peine commencé...

— Rien de grave, alors..., bredouilla Octavio en évitant le regard du gros homme pour fixer la barrière.

Celle-ci, sur un signe du type au riot-gun, se releva, actionnée depuis l'intérieur du poste.

— Depuis le temps que tu bosses pour le señor Rodriguez, Octavio ! se moqua le garde. Tu trembles pour dix minutes de retard !

— Il y avait un barrage sur Alvarez Campos, expliqua Octavio Duran. Ça n'en finissait pas.

— Des soldats ?

— Non, des flics ! Des fédéraux. Au moins trois douzaines d'agents...

— Putain de *federales* ! Ils sortent le grand jeu même en pleine nuit, quand personne n'est là pour applaudir ! Le gros moustachu rit de plus belle et Duran se souvint tout à coup de son nom : José Mariano, un ancien flic, comme la plupart des gardes d'Eduardo Rodriguez. Porter l'uniforme de sa milice privée était beaucoup plus rentable, et infiniment moins dangereux, que d'arborer l'insigne de la police mexicaine...

— Ils ne t'ont pas embêté, tout de même ? Insista Mariano. Duran secoua la tête. Avec le nom de Carrenzano sur la portière, on n'était pas inquiet, à Ciudad Juarez, même quand le contrôle, à la sortie sud de la ville, sur la grande avenue Alvarez Campos, se voulait impressionnant, avec des hersees en chicane, des blindés, des policiers en gilet pare-balles armés jusqu'aux dents, sourcilieux, déterminés à prouver que dans la guerre menée par le gouvernement contre les narcotrafiquants, ils pouvaient faire mieux que l'armée...

— Alors, de quoi tu as peur ? reprit Mariano, les yeux rivés sur le visage en sueur du chauffeur.

Il ne riait plus. Il avait été un flic brutal et vicieux, en plus d'être corrompu jusqu'à la moelle.

— Combien d'années ? questionna-t-il abruptement.

Octavio Duran ne comprit pas de quoi il voulait parler, et son expression amusa l'ex-policier, qui lui aboya au visage :

— Au service du boss ? Combien d'années ?

— Chez Carrenzano, treize ans, répondit le chauffeur en se mordant la lèvre.

Mariano opina d'un signe de tête, l'air satisfait, mais avant de lui faire signe de passer, il ajouta à voix basse :

— Fidèle au patron... On peut te faire confiance, hein ?

Les doigts épais d'Octavio Duran serraient le volant, au risque de s'écorcher aux aspérités de la gaine usée. Mariano pointa le menton devant eux.

— Un boulot pour un homme sûr... Tu leur fais le plein et tu repars...

— *Si, sí...*

— Alors, vas-y, dépêche-toi.

Il s'écarta, sans lâcher des yeux le chauffeur. Octavio Duran redémarra et fit grincer le changement de vitesses du vieux Volvo.

— Tu devrais réviser l'embrayage ! lança le garde alors que le camion-citerne s'ébranlait.

Crispé sur le volant, le chauffeur franchit la barrière, qui se referma derrière lui. José Mariano suivit des yeux le camion, puis se retourna pour scruter la route en direction de Barreal. Tout était absolument désert et silencieux. Rassurant, sauf pour un ex-flic méfiant.

— Qu'est-ce qu'il a raconté ? demanda son collègue au riot-gun. Un barrage sur Alvarez Campos ?

— Des fédéraux, acquiesça Mariano en réintégrant le poste de garde.

Les deux vigiles, à l'intérieur, voulurent savoir et il les mit au courant, répétant d'une voix forte :

— Une nuée de *federales* à la sortie de la ville ! Justement cette nuit !

Les autres se mirent à rire et le garde au riot-gun remarqua avec un haussement d'épaules :

— Pas de quoi faire dans son froc !

José Mariano approuva, pensif. Depuis treize ans qu'il conduisait des camions de Carrenzano Transportes, Duran devait être blindé, non ? Alors, pourquoi est-ce qu'il suait de trouille ?

La piste coupait le plateau d'un trait rectiligne de plus d'un mile, orienté nord-ouest sud-est. Du côté de Barreal, par où on accédait au site, deux petits bâtiments en préfabriqué faisaient face à un vaste hangar grand ouvert où six hommes descendus d'un pick-up Toyota double cabine s'activaient. Malgré la distance - deux cents yards environ - , Mack Bolan pouvait presque compter, grâce aux binoculaires Bushnell de vision nocturne, les palettes soigneusement rangées à l'intérieur de l'entrepôt. Elles étaient chargées jusqu'à deux mètres de hauteur de paquets empilés, recouverts d'un film plastique. Il y avait là de quoi remplir un camion. Le travail des hommes consistait à transférer les colis dans le DC-4 stationné à proximité, en bout de piste. Ils faisaient la chaîne, sous l'impulsion de deux types qui, eux, étaient arrivés à bord d'un Land Rover Defender, et qui n'hésitaient pas à les houspiller avec des gestes énervés. L'un, en costume clair, élancé, était coiffé d'un Stetson blanc et tenait négligemment à bout de bras un pistolet-mitrailleur. L'autre, en chemise noire aux manches retroussées, plus massif, donnait de la voix pour accélérer la manœuvre et, quand il cessait d'agiter la main, il la posait sur la crosse d'un gros revolver porté à la ceinture.

L'Exécuteur avait assisté, de son poste d'observation, à l'arrivée des deux véhicules. Les occupants du Defender avaient été accueillis, plutôt fraîchement, par deux autres hommes, sortis d'un des bâtiments de l'aérodrome. L'équipage du quadrimoteur, si l'on se fiait à leurs combinaisons de pilote. Le plus âgé, trapu et pas commode, à en juger par la façon dont il avait pris à partie les porte-flingues, avait presque aussitôt réintégré le préfabriqué, laissant à son collègue, un grand blond à l'allure flegmatique, avec sur le cou un tatouage bien visible par l'échancrure de sa combinaison, le soin de superviser le transbordement. Ce dernier s'était placé de l'autre côté du DC-4, Bolan devinait sa silhouette près de la portière de soute.

Il devinait aussi que l'opération avait pris du retard et qu'il y avait de la tension dans l'air. Il ignorait comment la marchandise était arrivée là, mais il connaissait sa provenance, sa nature et sa destination, ce qui lui suffisait amplement. Les quatre tonnes de cocaïne entassées sur les palettes venaient de Colombie, elles ne transitaient dans l'entrepôt de la Topco que peu de temps, deux jours au plus, pour réduire les risques, et le DC-4, dans lequel les hommes étaient en train de les charger, allait décoller vers le nord, franchir la frontière avant même d'atteindre sa vitesse de croisière, suivre le Rio Grande, puis mettre le cap plein est et survoler le Texas, cap sur la Louisiane et sa capitale, Baton Rouge. Un trajet de cinq à six heures, sur une distance largement dans les cordes d'un DC-4 avec le plein de carburant.

Le plan de vol était communiqué à l'aéroport international d'El Paso et tous les documents étaient en règle, concernant ce transport de fret de la Topco à destination de Malencon et Carwell Ltd, à Duplessis, Louisiane. Une localité, entre Baton Rouge et La Nouvelle-Orléans, dotée d'un petit aéroport pour les vols régionaux, mais aussi d'une plate-forme de fret importante, avec de nombreux entrepôts vastes et modernes...

La société d'import-export de Frank Malencon et Lewis Carwell avait son siège à La Nouvelle-Orléans, mais s'y contentait d'un modeste étage de bureaux sur Perdido Street, au nord de Lafayette Square. En revanche, les deux associés possédaient à Baton Rouge, sur les hauteurs de Magnolia Mount, un luxueux ensemble résidentiel. Deux villas et un bâtiment administratif nichés dans un parc, autour d'une piscine, avec vue plongeante sur les méandres du Mississippi. Le tout discret et ultra-protégé. Entre leurs deux adresses, Malencon et Carwell disposaient, à Duplessis Airport, d'un terminal de stockage, des milliers de mètres carrés où transitaient une abondante production mexicaine de fruits, d'alcools : de pièces de rechange pour automobiles, d'artisanat et en général de tout ce que produisaient à bas coût les *maquiladoras*, ces fabriques qui pullulaient le long de la frontière entre les Etats-Unis et le Mexique, côté mexicain...

Malencon et Carwell était une société jeune et prospère, mais aucune réussite commerciale n'expliquait que ses deux patrons disposent, dans les îles Caïmans, à Panama, à Singapour et jusqu'en Europe, de comptes bancaires alimentés par une cascade ininterrompue de dollars. Des dizaines de millions essaimés dans des paradis fiscaux, par des prête-noms. C'était à partir d'eux que la D.E.A. avait remonté le fil menant à Baton Rouge. Les grands moyens mis depuis dix ans pour s'attaquer au financement du terrorisme avaient eu pour effet collatéral de dévoiler des circuits de blanchiment de l'argent mafieux, et la fulgurante ascension de Malencon et Carwell avait trouvé, au bout de huit mois d'infiltration d'une taupe de la D.E.A. dans leur entourage, une explication qui échappait aux règles comptables officielles. Les deux hommes étaient en fait devenus, grâce à leur filière d'approvisionnement mexicaine, les plus gros fournisseurs de drogue de Louisiane, et postulaient à une place dans le *top five* des gros bonnets du Sud-Est, où la concurrence était pourtant des plus rudes, avec en tête les parrains de Miami...

Allongé dans la poussière et les cailloux à l'abri d'un mince repli de terrain, à deux cents yards du DC-4 en train de se remplir, Mack Bolan avait sous les yeux, dans les jumelles à illuminateur infrarouge intégré, une pièce essentielle du puzzle que les gens de la D.E.A. avaient commencé de reconstituer, des Caïmans à Mount Magnolia.

La Topco, une des innombrables sociétés que comptait l'empire d'Eduardo Rodriguez, servait de paravent. L'aérodrome privé de Barreal était l'endroit idéal pour réceptionner la drogue venue de Colombie, et les vieux avions de ligne reconvertis dans le fret de Carrenzano Transportes étaient assez vaillants pour acheminer la cocaïne de l'autre côté de la frontière. Avec les fruits, la tequila, les produits d'artisanat et les pièces de mécanique qui assuraient au commerce extérieur mexicain une part de sa bonne santé...

A coup sûr, le DC-4 Carvail emportait des conteneurs de marchandises légales et déclarées, vendues par la Topco à son homologue de Baton Rouge. Il restait juste assez de place dans la soute pour caser quatre mille briques d'un kilo de poudre blanche. Chaque brique valait dans les 50000 dollars, à la revente... La cargaison du vieux quadrimoteur représentait donc environ deux cents millions de dollars... sans compter la tequila ! De quoi stresser les six hommes qui faisaient la chaîne. Au bout de celle-ci, pour Malencon et Carwell, les nouveaux rois du business, le bénéfice net approcherait les cent millions. La Topco prélevait sa dîme, une vingtaine de millions qui, dans les comptes astronomiques d'Eduardo Rodriguez, ne représentaient qu'une goutte d'eau, que le fisc mexicain était bien incapable de repérer, parmi tant d'autres semblables.

Eduardo Rodriguez, une des plus grosses fortunes du continent,

était un proche du pouvoir de Mexico City, et lorsque les gouvernements mexicain et américain avaient décidé, quelques années auparavant, d'unir leurs efforts pour mener la guerre contre les narcotrafiquants, c'était dans un ranch lui appartenant que le président Calderon et George w. Bush, alors en poste à la Maison-Blanche, s'étaient discrètement rencontrés et avaient scellé leur accord... Richissime et patriote, Eduardo Rodriguez ne manquait jamais une occasion de se déclarer l'ennemi juré des narcos.

L'argent de Washington avait servi à mobiliser l'armée, à créer des unités spéciales anti-cartels, à recruter des agents fédéraux. Des millions de dollars pour attaquer de front les narcos mexicains, devenus en une décennie les premiers pourvoyeurs de drogue des Etats-Unis. Cinq ans après, Mack Bolan avait sous les yeux les limites de cette guerre aux trafiquants, que tous les responsables politiques prétendaient impitoyable, efficace et bientôt couronnée de succès. La drogue destinée au marché américain ne franchissait plus la frontière par la route. Trop de camions avaient été interceptés. La voie des airs était jugée plus sûre. A condition de bénéficier d'une structure légale comme la Topco, et de ne pas trembler à l'idée de transporter d'aussi grandes quantités à la fois. Quatre tonnes d'un coup, c'était énorme, mais finalement moins risqué que des dizaines de passages aux postes frontières. Les narcos privilégiaient désormais cette tactique, et avaient trouvé du côté américain les clients capables de traiter d'aussi grandes quantités. Malencon et Carwell faisaient partie de ces nouveaux venus prêts à toutes les audaces. En dix-huit mois et quatre cargaisons identiques à celle-ci, ils avaient bouleversé le marché. D'un côté, ils avaient convaincu les Colombiens de traiter avec eux, en les payant moins cher mais cash, avant que la drogue ait quitté leur pays. D'un autre côté, ils avaient simplifié le transit au Mexique, en ignorant les réseaux habituels. La Topco était leur grande trouvaille. Une façon de squeezer ces cartels mexicains, les nouveaux rois du monde, égarés dans une surenchère de violence qui avait fait plus de trente mille victimes en cinq ans. On leur imputait trois mille meurtres en une année rien qu'à Ciudad Juarez... Leur problème, c'était qu'ils ne pensaient plus qu'à tuer et à s'entre-tuer, au point d'en oublier les affaires...

Les innombrables spécialistes - juristes, financiers, experts-comptables et policiers - qui travaillaient à la prospérité de l'empire d'Eduardo Rodriguez étaient obnubilés par deux impératifs : simplifier et sécuriser. Ils n'avaient pas mis longtemps à souscrire aux propositions de Malencon et Carwell et à leur fournir le paravent idéal : la Topco, société d'import-export possédant ses propres avions. Et puisque le cartel de Juarez, décapité par la mort de son chef Amado Carillo, était réduit à l'impuissance par les rivalités entre ses

successeurs, ils avaient trouvé la parade en jouant la carte d'un neveu, jusque-là méconnu et inoffensif : Vicente Fuentes. Celui-ci avait fait en quelques mois une remarquable percée dans la galaxie criminelle de l'Etat de Chihuahua. Il était devenu sur le papier le patron de la Topco, et, au cœur du trafic, l'interlocuteur privilégié de Malencon et Carwell. A la suite de quoi, les héritiers de Carillo, et leurs rivaux toujours en guerre, en étaient encore à essayer de comprendre pourquoi et comment quinze à vingt tonnes de cocaïne - pas moins d'un petit milliard de dollars ! - avaient depuis un an et demi échappé à leur voracité...

Eduardo Rodriguez et ses conseillers avaient misé sur le bon cheval. Leur protégé avait su jusque-là rester dans l'ombre et manœuvrer habilement, tout en se contentant d'un pourcentage raisonnable - un tiers, en gros. Du côté américain, Frank Malencon et Lewis Carwell n'étaient pas en reste. Ils représentaient une génération nouvelle, pas moins pourrie, mais plus maligne que leurs aînés. Les gros bonnets de Miami en avaleraient bientôt leurs Cohiba, les *jefes* de Tijuana ou de Culiacan, campés sur les monceaux de cadavres truffés de balles de leurs *sicarios*, finiraient par s'apercevoir que pendant leurs sanglantes vendettas, des milliards de dollars avaient filé dans d'autres poches que les leurs...

En attendant, la D.E.A. avait commencé à percer à jour la nouvelle donne du narcotrafic mexicain, mais en approchant du sommet de la pyramide, ses responsables locaux s'étaient brûlé les doigts. Au sens propre...

Brian Atkins, auteur d'un rapport mentionnant les noms d'Eduardo Rodriguez et de quelques sommités mexicaines, avait péri carbonisé dans l'explosion d'une voiture piégée. Quelques semaines auparavant, son adjoint Alex Toledo avait récolté une balle perdue dans une fusillade en pleine rue, à Ciudad Juarez... Leur rapport avait comme par hasard disparu, entre Mexico et Washington. Son existence même n'était pas avérée. Pourtant, l'Exécuteur en avait lu une partie, une copie parvenue récemment entre les mains d'Hal Brognola, le numéro Un du *Justice Department* et complice discret du Guerrier. Un extrait, grâce auquel il se trouvait là, décrivait l'opération à laquelle il s'était invité en spectateur. Un autre, plus général, était assez convaincant pour qu'il décide, par un de ces coups de pied dans la fourmilière qu'il affectionnait, de semer le chaos dans les rangs du Crime organisé, sur la ligne Ciudad Juarez- Baton Rouge...

Il perçut le bruit de moteur avant de découvrir le camion-citerne dans ses jumelles. Un Volvo arrivait par la route asphaltée, pour faire le plein du DC-4. Malgré la chaîne des manutentionnaires et les exhortations énervées des porte-flingues, il restait la moitié des palettes à charger dans la soute...

Le camion contourna l'appareil et s'immobilisa à hauteur du nez, puis entama une marche arrière le long du fuselage, pas très adroite car il dut stopper brutalement, et le moteur cala. La silhouette du pilote blond tatoué qui surveillait le chargement se détacha de l'obscurité et il agita les bras en direction du chauffeur, furieux que ce dernier ne l'ait pas vu... Il avait failli le renverser ! Le moteur relancé fit entendre son grondement et le camion-citerne manœuvra pour se placer sous les réservoirs. Le chauffeur dut s'y reprendre à deux fois. Quand il quitta la cabine, Bolan vit brièvement dans les binoculaires un type trapu et très brun, en salopette et maillot de corps. Il disparut du côté opposé du Volvo, où se trouvait la trappe latérale, reparut en haut de l'échelle fixée à la citerne, tirant le tuyau d'alimentation jusqu'au capuchon de réservoir du DC-4. Bolan eut tout loisir de déchiffrer, sur la portière avant du Volvo, l'inscription « Carrenzano Transportes », et l'adresse à Ciudad Juarez.

Le tatoué, s'éloignant du camion-citerne, avait fait le tour du quadrimoteur, pour continuer à surveiller le chargement. Aussi flegmatique qu'il soit, lui aussi montrait des signes de nervosité, consultant sans arrêt sa montre. Il était 23 h 40. Malgré l'air frais descendant des montagnes, la nuit était encore chaude, et tous les hommes présents, entre le hangar et le DC-4 en train d'être ravitaillé, donnaient l'impression de transpirer. Ils en avaient encore pour un petit quart d'heure, estima Bolan. A minuit, l'avion aurait décollé, franchi la frontière, et quatre tonnes de cocaïne supplémentaires seraient entrées aux Etats-Unis...

L'Exécuteur rampa à reculons, se laissa glisser au bas de la courte pente, en évitant de faire rouler des cailloux sous sa botte. Puis il se redressa et franchit au pas de course, courbé en avant, la distance le séparant des épais buissons d'épineux qui constituaient, sur cette portion du terrain, une barrière naturelle d'apparence infranchissable, doublant la haute clôture grillagée protégeant l'aérodrome. A l'aller, il s'était frayé; avec la même pince coupante qui lui avait servi à faire un trou dans le grillage un passage au ras du sol, sous leurs piquants acérés. Un étroit tunnel où il rampa avec précaution, griffant sa combinaison et ses gants, mais épargnant son visage.

Lorsqu'il parvint de l'autre côté, il était lui aussi en nage. Il lui fallut encore cinq minutes de marche dans le sable pour atteindre l'ancienne route, si mal entretenue qu'elle était à peine carrossable, qui reliait autrefois Barreal à la nationale, par un col. C'était avant qu'Eduardo Rodriguez ait choisi ce site pour y installer un terrain d'aviation privé, et fait construire la route toute neuve qui menait du village à la Carretera Interamericana...

Un Nissan Pathfinder de location, immatriculé au Nouveau-Mexique, était garé au détour d'un des innombrables lacets de cette

route désaffectée. L'Exécuteur venait de l'atteindre quand il perçut, derrière lui, le bruit d'un avion au décollage. Il repéra aussitôt le DC-4 qui s'élevait, au bout de la piste. Les habitants de Barreal qu'Eduardo Rodriguez, tel un bienfaiteur, avait sortis de leur isolement, avec sa route toute neuve, ne pouvaient même pas se plaindre du bruit des avions. Cap au nord-ouest, puis au nord, ceux-ci ne survolaient aucune zone habitée, avant de franchir la frontière...

CHAPITRE II

Le camion-citerne ralentit, mais n'eut pas à marquer l'arrêt. La barrière s'était levée à son approche. Octavio Duran, la nuque raide et le regard figé sur la route, passa sans tourner la tête vers le poste de garde. Le vigile au riot-gun avait les yeux braqués sur la portion du ciel où le DC-4 venait de disparaître, et seul José Mariano accorda au chauffeur un peu d'attention. Un coup d'œil juste assez insistant pour qu'un filet de sueur sourde de la nuque du bonhomme et dévale entre ses omoplates.

Dix minutes après, alors que le Volvo roulait en direction de Ciudad Juarez, Octavio Duran sentait encore dans son dos le regard noir de l'ancien policier. Tassé sur son siège, il ne cessait pas de surveiller ses arrières. Mais rien ne l'alerta durant le trajet jusqu'aux faubourgs sud de la ville. Il n'avait pas pris l'autoroute pour éviter le péage. Il coupa vers l'ouest, sans chercher à distinguer si le barrage des *federales* était encore en place sur l'Avenida Alvarez Campos, au croisement avec Francisco Madero.

Il conduisait comme un automate, empruntant un itinéraire compliqué qui le mena, par Zaragoza, dans le quartier de Pino Suarez. Les rues étaient désertes, les terrains vagues et les entrepôts plus nombreux à mesure qu'on s'éloignait vers la sortie de la ville. Les habitations de plus en plus rares et les commerces tous à l'abandon. L'ancienne station-service, à l'extrémité d'un boulevard truffé de nids-de-poule, avait jadis été flanquée d'un garage, avec un atelier de mécanique dont la réputation, des deux côtés de la frontière, avait assuré la fortune de son patron, Evaristo. Tous les chauffeurs de taxi et de poids lourds connaissaient l'adresse. Octavio Duran venait là régulièrement. Le quartier était mal famé mais vivant, à cette époque. L'incendie qui avait ravagé le garage d'Evaristo en avait signé le déclin. C'était un miracle que les cuves de carburant n'aient pas explosé. On avait retrouvé les restes calcinés d'Evaristo dans les décombres. Attaché sur un établi, avec une jambe en moins, et des marques horribles sur le corps. C'était assez pour terroriser les habitants des environs, les faire fuir. La guerre entre les gangs s'était déchaînée dans tout le quartier. De l'entreprise florissante d'Evaristo, qui avait payé cher son mépris affiché des cartels, ne subsistaient qu'un tas de ruines et une rangée de pompes à essence hors d'usage, noircies et tordues, trop détériorées pour qu'on ait pris la peine de les récupérer.

En engageant le camion sur l'ancienne aire de service, Octavio Duran frissonna. Il stoppa dans l'obscurité derrière les pompes, le long d'un monceau de gravats, coupa le moteur et les phares,

conformément aux ordres. Malgré les vitres fermées, des relents d'incendie, âcres et écoeurants, pénétraient dans la cabine. Son portable sonna trois longues minutes plus tard. Il le tira de la poche de poitrine de sa salopette d'une main qui tremblait. Ce n'était pas un appel, mais un message. Il lut machinalement : « C'était facile; Octavio, non ? Ta famille te remercie... » Puis il vit la photo qui accompagnait le message : sa femme Teresa assise sur le canapé, dans leur maison, avec leurs deux enfants. Un de chaque côté, Maria, l'ainée, si sérieuse, et Rafael, le gâment... Elle les serrait contre elle, ses bras autour de leurs épaules. Tous les trois avaient le même regard effrayé, les yeux sombres écarquillés, la bouche entrouverte. La surprise, la peur. Surtout la peur... Octavio Duran fixait les siens, sur le petit écran de son téléphone, et il avait exactement la même expression qu'eux.

— Les salauds ! murmura-t-il. Ils ont osé...

En même temps, il pensa : « Evidemment, ils sont là-bas ! Chez moi... »

Depuis qu'il avait reçu, cet après-midi, leur premier coup de fil, il savait qu'il ne pouvait en être autrement.

— Tu as une petite famille très sympathique, Octavio..., avait dit la voix. Teresa, Maria, Rafael... Et une jolie maison... Très chic, Fidel Avila, pour un conducteur de camions...

Sa femme et ses enfants, son adresse, dans un quartier résidentiel de l'est, vers le Rio Grande. Ils étaient bien renseignés, forcément. Son interlocuteur s'était contenté de remarquer :

— Les extras pour le señor Rodriguez rapportent de quoi améliorer l'existence, pas vrai...

Puis il avait expliqué ce qu'il voulait de lui. En détail. Sans même prendre la peine de formuler une menace précise.

Octavio Duran avait scrupuleusement obéi aux ordres, jusqu'à ce rendez-vous au fin fond de Pino Suarez, chez Evaristo...

— Tu te souviens du garage d'Evaristo, n'est-ce pas ? Un mécanicien comme on n'en trouve plus !

Octavio Duran serra son portable, scruta l'obscurité alentour, et se demanda ce qu'on voulait encore de lui. Le cauchemar était terminé, non ?

Une petite voix lui soufflait que non. C'était impossible, trop simple.

Il avait fait un détour, sur la route de Barreal, fait halte sur le parking d'un petit centre commercial où un Volvo, identique au sien mais plus vieux, était stationné... Il avait changé de camion. Il se sentait surveillé mais il n'avait aperçu personne. Il avait repris comme si de rien n'était la route de Barreal, à 23 heures... Ravitaillement d'un DC-4 Carvair, deux mille cinq cents litres d'essence d'aviation. Un extra pour le boss. Une routine. Pour laquelle Carrenzano Transportes

lui allouerait une prime spéciale.

A présent qu'il en avait fini, comment imaginer que ceux qui l'avaient contacté s'en tiennent là... Ce serait trop beau !

Perdu dans ses pensées de plus en plus noires, il sursauta en croyant entendre un bruit de moteur, baissa la vitre et passa la tête à l'extérieur. Mêlé à l'odeur de brûlé qui imprégnait le site de l'ancien garage, il perçut des relents d'essence, se tordit le cou pour observer la citerne. Puis il s'aperçut que le sol fissuré de la station-service était humide et luisant au bas du marchepied. Il hésita à descendre, la main sur la poignée. Les ordres étaient précis : se garer là et attendre les dernières instructions à l'intérieur du camion...

— Qu'est-ce que je fais, maintenant ?

Sa voix enrouée d'angoisse résonna dans l'espace étroit entre les pompes et l'amas de ferraille et de tôles, couvert de cendres noires, qui empestait le caoutchouc brûlé.

En guise de réponse, l'écran de son portable s'alluma, un clignotement assorti d'un indicatif enjoué l'avertit d'un nouveau message. Il renonça à sauter à terre et vit la nouvelle photo.

C'était le même canapé, chez lui à Fidel Avila. Sa femme Teresa y étreignait leurs deux enfants, Maria d'un côté et Rafael de l'autre. Elle essayait de les protéger mais n'avait pas assez de ses deux bras, de son courage et de toute sa volonté pour y parvenir. Le canapé était rouge de sang. Une énorme éclaboussure. Les trois corps tassés l'un sur l'autre, rétractés, y formaient un seul magma dégoulinant, monstrueux.

Incrédule, bouche bée, Octavio Duran écarquilla les yeux pour comprendre. Il sentit une gangue de glace l'envelopper, ralentir son cœur et comprimer ses entrailles. Le sang noyait tout, le canapé avec ses coussins rebondis et les formes emmêlées. Il avait giclé à flots de trois gorges ouvertes. Trois gorges tranchées, c'était bien ce qu'il voyait, même si son cerveau brutalement déconnecté refusait de mettre des mots sur l'épouvantable scène.

Il lâcha son portable.

La déflagration se produisit trois secondes plus tard. La charge commandée à distance se trouvait à la base des pompes. Deux pains de dynamite qui soufflèrent tout dans un rayon de trente mètres. Le Volvo décolla du sol, Octavio Duran fut projeté contre le pavillon, transformé en torche quand les réservoirs de la station explosèrent. Il était déjà mort. Les dalles fissurées se disloquèrent, les anciennes cuves s'ouvrirent comme des coquilles, prêtes à lui servir de tombeau, à recueillir les débris incandescents du camion-citerne. Ce qui restait de carburant dans celui-ci et au fond des cuves s'enflamma, déclenchant une série d'explosions et alimentant dans le *no man's land* de Pino Suarez une boule de feu ronflante, visible à des

kilomètres à la ronde.

Cependant, l'attentat qui venait de pulvériser le vieux Volvo repeint à l'enseigne de Carrenzano Transportes n'aurait pas de témoin et on ne retrouverait rien d'Octavio Duran. Personne n'irait fourrer son nez dans les débris fumants ... Accident, vengeance, règlement de comptes entre cartels, il ne manquerait pas d'hypothèses pour expliquer ce nouvel incendie sur les ruines de l'ancien garage d'Evaristo. Les plus superstitieux se contenteraient d'invoquer une malédiction...

Dans le poste de pilotage du DC-4, Lionel Duncan était aux commandes, et il avait vertement rembarqué la tour de contrôle de l'aéroport international d'El Paso, quand une voix à l'accent texan prononcé s'était plainte de leur retard à se manifester. Le type ne comprenait pas où ils étaient passés, ni pourquoi ils ne répondaient pas aux appels radio, alors qu'ils avaient près d'une heure de retard sur leur plan de vol. Duncan n'était pas d'humeur, ni à s'excuser, ni à inventer une excuse plausible. Comme le Texan le prenait mal, il l'avait insulté avant de couper de nouveau la radio de bord. Will Brady, son copilote, s'était marré, ce qui avait pour effet de faire onduler le serpent tatoué sur son cou, dont les anneaux montaient jusque sous son menton. Il avait retrouvé son flegme, à présent qu'ils avaient décollé et qu'ils survolaient le Nouveau-Mexique.

— Connards de Texans ! avait-il conclu.

— On n'en a pas fini avec eux ! avait rappelé Duncan. En attendant d'être pris en charge par les contrôleurs de Lubbock, Texas, il fallait contourner la zone militarisée, interdite de survol, qui s'étendait à l'ouest d'Alamogordo, jusqu'aux montagnes dominant la vallée du Rio Grande. Un vaste désert blanc, dédié autrefois aux essais nucléaires US, toujours truffé de rampes de missiles et fief de la NASA, qui faisait atterrir les navettes spatiales dans les dunes de White Sands, si blanches qu'elles luisaient comme de la neige, dans la nuit étoilée.

— On les emmerde, ces bâtards ! avait assuré Brady.

Il était australien. C'était le quatrième voyage qu'il effectuait en compagnie de Duncan, qui lui était canadien. Ils avaient vingt ans d'écart, le même goût du risque et de l'argent vite gagné, le même mépris pour les ploucs du Sud, qu'ils soient texans, indiens ou latinos. Leur seul sujet d'inquiétude, lors de ces voyages entre Ciudad Juarez et Baton-Rouge, c'étaient les radars militaires du désert de San Andres... Mais à condition de ne pas s'écarter du Rio Grande, il n'y avait pas de raisons d'éveiller la curiosité des gens de l'US Army...

Ils restèrent silencieux plusieurs minutes. Duncan, tendu, attentif aux cadrans, décourageait la conversation. Parvenus à hauteur des San Mateo Mountains, à mi-chemin d'Albuquerque, ils changèrent de

cap, virant de nord à plein est. Au moment où Duncan rouvrait la radio, une autre voix, toujours à l'accent du Sud, s'impatiente de les entendre se faire reconnaître. La tour de contrôle d'Albuquerque. D'un ton rogue, le Canadien s'identifia.

— Qu'est-ce que vous fichez ? El Paso vous a signalés perdus...

Cela eut le don de dérider Duncan.

— Le mec était bourré ! rigola-t-il. Il n'a rien compris au film ! Je me guide sur le signal de Lubbock.

— O.K. ! approuva le type d'un ton las. Terminé pour moi...

Le silence qui s'ensuivit parut soudain beaucoup plus profond qu'il n'aurait dû. Brady sursauta et se tourna vers son aîné, qui se penchait sur les cadrans.

— Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ? On marche sur trois roues !

Duncan ne put que hocher la tête. Le moteur de gauche venait de s'arrêter. Une secousse fit tanguer le DC-4.

— Sur deux ! annonça Duncan d'un ton lugubre.

Deux réacteurs sur quatre à l'arrêt... Duncan pointa l'index sur l'indicateur de carburant de bord. La jauge était au plus bas.

— C'est pas possible ! grommela Brady. Elle déconne...

— Elle a toujours déconné ! Mais quand le plein est fait, on s'en fout, non ?

— Il est fait, le plein ! s'écria Brady, et le serpent tatoué sur son cou se crispa.

— S'il est fait, pourquoi on tombe en rade de carburant ? gronda Duncan, en passant du réservoir principal au réservoir auxiliaire.

Gauche, puis droite... Réservoir principal, puis réservoir auxiliaire... Avec le même résultat... La jauge au plancher, et pas de réserves... En l'espace d'une centaine de secondes, très longues, ils eurent fait le tour du problème : malgré le plein de deux mille cinq cents litres, après seulement une petite heure de vol, de quoi consommer, compte tenu du décollage, tout au plus 15 % de ce carburant, ils étaient en train de connaître la panne sèche. Et de perdre inexorablement de l'altitude, avec deux réacteurs sur quatre en fonction. Puis un seul réacteur...

— On s'est fait baiser par les Mex ! hurla Brady. On est où ?

— Sierra Oscura, à peu près, répondit Duncan entre ses dents. Si on n'a pas un max de chance...

Il laissa sa phrase en suspens, jeta un regard sombre au jeune Australien, prêt à s'en prendre à lui s'il le sentait flancher. Ce n'était pas le moment de perdre les pédales. Mais Brady soutint l'examen d'un air bravache et se contenta de remarquer, pince-sans-rire :

— Pour un atterrissage en catastrophe, on peut pas rêver mieux !

*

**

Bolan avait franchi le col au-dessus de Barreal et descendu prudemment l'autre versant, par une route défoncée, avant de rejoindre la route n° 2, à environ quarante miles à l'ouest de Ciudad Juarez. Lorsqu'il parvint à l'entrée de la ville, un épais nuage de fumée noire cachait les étoiles, vers le sud. Un incendie... Devant lui, des véhicules de pompiers filaient dans sa direction. Un panneau indiquait le faubourg de Pino Suarez...

Il bifurqua à l'opposé, vers l'un des ponts traversant le Rio Grande, qui séparait la ville mexicaine et sa jumelle texane, El Paso. Au passage, il croisa un convoi de véhicules de police, mais passa sans encombre le poste frontière. Un Américain attardé, dans un 4x4 loué à Albuquerque... On le regarda avec réprobation, en lui faisant signe de se dépêcher de rentrer. Il fallait être inconscient pour traîner dehors à 1 heure du matin ! La nuit, il n'y avait il est vrai dans les rues que des forces de police, ou des délinquants ! Ciudad Juarez était la ville la plus dangereuse du monde, un couvre-feu officieux y régnait dès la fermeture des bureaux et des commerces. Les habitants se calfeutraient chez eux, ceux qui y travaillaient mais avaient choisi d'habiter à El Paso, pour des raisons de sécurité, avaient regagné leur domicile depuis longtemps...

C'était le cas de Claudia Herrera. Elle avait un emploi au centre administratif fédéral, près de la Plaza de Armas, et à 18 heures chaque soir, elle rentrait chez elle, dans un quartier résidentiel du nord-est d'El Paso. Comme des milliers de Mexicains aisés qui s'étaient ainsi « exilés », et passaient deux fois par jour la frontière. Mais Claudia Herrera avait la particularité d'avoir été durant une année la compagne d'un ressortissant américain, et pas n'importe lequel : Brian Atkins, l'agent de la D.E.A. décédé six mois plus tôt dans l'explosion d'une voiture piégée, à Ciudad Juarez...

Tout en s'engageant dans Mesa, une grande artère qui longeait l'Interstate 10, l'Exécuteur composa sur son portable le numéro de celui de la jeune femme. Malgré l'heure tardive, elle répondit à la deuxième sonnerie.

— Je ne vous réveille pas ?

Elle mit un instant à le reconnaître.

— Je me demandais si vous me donneriez de vos nouvelles, monsieur Morris, dit-elle d'une voix tendue. Je ne dormais pas...

— Tout s'est déroulé comme indiqué, mais avec du retard, dit-il, peu désireux de s'étendre au téléphone.

Elle soupira et il demanda après un instant de silence :

— Quelque chose ne va pas ?

— Non... enfin... j'étais inquiète...

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— J'ai remarqué une voiture, dans la rue. Deux fois dans la soirée.

Elle est passée à faible allure. La deuxième fois, je crois bien qu'elle a déposé quelqu'un... Au bout de la rue, j'ai aperçu une silhouette...

— Quel genre ?

— Pas le genre du quartier !

— C'est-à-dire ?

— *Sicario*..., répondit Claudia Herrera après un silence.

— Et la voiture ?

— Un gros SUV gris, Jeep Liberty.

Elle ajouta après une autre pause :

— Le genre du quartier, mais aucun de mes voisins ne prendrait en stop un Mexicain à l'allure d'homme de main.

— Vous avez entrevu les occupants du Jeep ?

— Deux passagers, au moins. Bien vêtus. Américains, je dirai.

Elle hésita à en dire davantage, mais l'ombre de Brian Atkins flottait sur leur conversation. Bolan n'avait vu qu'une seule fois Claudia Herrera, quarante-huit heures avant, mais il avait détecté un caractère bien trempé.

— Je passe chez vous, décida-t-il.

— Vraiment, je ne voudrais pas...

Il discerna un flottement dans sa voix. Elle craignait de le déranger, ou de se montrer vulnérable. Il poursuivit sans la laisser tergiverser :

— Dans cinq minutes. Je passerai au ralenti. Un Nissan Pathfinder noir. Je ferai le tour du pâté de maisons et s'il n'y a rien d'anormal, je vous prendrai au deuxième passage. En bas de votre immeuble. O.K. ?

Elle acquiesça et il ajouta :

— Mais si vous remarquez quoi que ce soit, vous ne vous montrez pas, c'est entendu ?

— Vous croyez que... ?

— Je suis prudent, la coupa-t-il, et il raccrocha. Elle habitait Blacker Avenue, une rue à sens unique au pied des monts Franklin, dans une petite résidence cossue de quatre étages où il lui avait rendu visite pour parler de Brian Atkins, de sa mort brutale et d'un rapport qui avait disparu en même temps que lui.

Dans Stanton Street, en quittant le centre vers le nord, il n'y avait aucune circulation. Il surveillait attentivement les trottoirs. Il bifurqua dans Blacker Avenue et la remonta lentement. Passa sans ralentir devant l'immeuble blanc de Claudia Herrera. Aucune lumière aux fenêtres, les terrasses des appartements, qui offraient vue sur la montagne ou sur le Rio Grande, étaient plongées dans l'obscurité. Il ne remarqua rien de particulier, aucune Jeep Liberty dans les parages. Au second croisement, il tourna pour rejoindre Blanchard Avenue, parallèle et très semblable à Blacker, en plus chic encore. Trois minutes plus tard, il reprenait cette dernière, tous feux éteints. Parvenu

à deux numéros de l'immeuble de Claudia Herrera, il distingua sa silhouette, se découpant dans le hall qui venait de s'éclairer.

Elle n'avait rien remarqué d'anormal, elle était descendue pour le rejoindre, mais elle n'aurait pas dû allumer. C'était très imprudent. Il en eut la preuve à l'instant où elle actionnait l'ouverture de la porte d'entrée.

Le mouvement se produisit du côté opposé de la chaussée. Une portière s'ouvrit, un homme sortit d'une berline Honda et posément étendit le bras sur le toit, pour viser sa cible. Dans sa main, un mini-Uzi. Pointé sur la porte vitrée de l'immeuble blanc.

Bolan écrasa l'accélérateur, fit gronder le moteur. du Nissan et braqua vers la Honda Civic. Il ne pouvait compter que sur l'effet de surprise, parce qu'il n'était pas armé. Il n'avait pas pris le risque de franchir deux fois la frontière avec une arme. Un excès de précaution qu'il regrettait à cet instant...

Le Pathfinder bondit en avant et percuta le flanc de la Honda, alors que le tireur, alerté par le bruit du moteur, se tournait sans lâcher sa rafale. Lorsqu'il enfonça la détente, il était déséquilibré par le choc, et tenta de changer de cible, pour faire feu d'abord sur le chauffard qui lui fonçait dessus. Les balles de 9 mm s'éparpillèrent au-dessus du toit du Nissan, le canon du pistolet-mitrailleur décrivant un aller-retour zigzaguant entre les deux cibles. Avant qu'il n'ait stabilisé la mire, un second coup de boutoir dans le flanc de la Honda rejeta le tueur en arrière. Il poussa un cri de douleur et bascula sur le dos, lâchant le P.-M. pour empoigner à deux mains sa jambe coincée entre le bas de caisse de la Civic et la bordure du trottoir...

En reculant pour s'extirper de la Honda, Bolan aperçut Claudia Herrera qui s'élançait dans sa direction. Loin de battre en retraite en entendant siffler les balles, elle s'était fauillée dehors et courait maintenant pour le rejoindre, mince silhouette souple et rapide. Il enclencha la marche avant, freina à sa hauteur, se pencha pour ouvrir la portière côté passager.

— Montez ! cria-t-il. Et baissez-vous !

En même temps, il perçut un gémissement sur le trottoir adverse, au lieu des détonations qu'il attendait. Il sauta hors du Pathfinder, contourna d'un bond la Civic cabossée, à la portière tordue, et découvrit le porte-flingue. Un jeune maigrichon nerveux, aux cheveux huileux tombant sur un blouson usé aux épaules... Mexicain, sans nul doute. Très déplacé dans ce quartier, en effet... Il grimaçait en soutenant sa jambe blessée, tout en essayant à tâtons de récupérer son arme. Son avenir s'obscurcit quand la forme surgie au-dessus de lui se pencha pour l'empoigner par le col. Il se contorsionna en implorant pitié, tentant d'esquiver la poigne qui le décollait du sol. Il lança son poing dans le vide, tandis que son autre main se refermait

sur la crosse de l'Uzi. Le pied botté de l'Exécuteur lui écrasa les doigts. Il lui en manquait un. Dans les quatre restants, des petits os craquèrent, broyés sur l'acier. Le type poussa un grognement sourd, bouche ouverte sur des dents jaunies. Il lui en manquait plus d'une. Le coup de pied dans son tibia brisé lui fit lâcher prise. Il hurla de douleur et sursauta si violemment qu'il heurta l'angle de la portière côté conducteur et s'assomma. Son regard se révolta et il glissa sur le côté.

Le Guerrier se redressa, l'Uzi à la main. Il aperçut des lumières aux fenêtres de la maison la plus proche, entendit des appels, puis la voix pressante de Claudia Herrera :

— Attention !

Elle était assise dans le Pathfinder, mais tournée vers l'arrière. Deux phares éblouissants se rapprochaient à vive allure dans Blacker Avenue. Un SUV massif dont le puissant moteur grondait. Jeep Liberty, traduisit instantanément Bolan. Abandonnant le porte-flingue inconscient, il revint au milieu de la chaussée. Le gros 4x4 accéléra, droit sur sa silhouette campée en pleine lumière. L'Uzi calé dans le creux de son coude, il pressa sans hésiter la détente.

Le sélecteur était resté sur le mode « rafale ». Les détonations sèches s'enchaînèrent, et les projectiles, balayant la largeur de l'avenue en un arc de cercle crépitant, arrosèrent les arrivants. Un phare explosa, la tôle perforée chuinta sous les impacts, le pare-brise se lézarda comme un puzzle avant d'exploser en une myriade d'éclats.

Le Jeep Liberty s'était déjà mis à zigzaguer dans Blacker Avenue, éraflant sa belle carrosserie aux voitures garées çà et là. Mais lorsque le verre Securit s'éparpilla sur le visage du conducteur, les deux tonnes échappèrent à tout contrôle. Le Liberty escalada le trottoir, laboura des plates-bandes fleuries et finit sa course contre le pilier d'un majestueux portail. Le moteur cala, le dernier phare s'éteignit, et le silence retomba comme un linceul sur le Jeep et ses occupants.

L'Exécuteur n'avait pas attendu de constater les dégâts pour remonter au volant du Nissan. Le moteur tournait et Claudia Herrera avait bouclé sa ceinture. Il posa le mini-Uzi sur le sol entre eux, enregistra en démarrant les premiers mouvements de curieux qui sortaient pour venir aux nouvelles. On était à El Paso, Texas, et certains étaient armés. Avant qu'ils braquent leurs fusils dans leur direction, il accéléra.

Il tourna deux fois, reprit Stanton Street vers le nord. Personne ne s'était lancé à leurs trousses. Ils parcoururent encore un mile avant que Claudia Herrera ne se tourne vers lui et rompe le silence, d'une voix qui s'efforçait d'être ferme :

— Je ne sais pas où vous avez l'intention de vous arrêter, mais j'espère qu'il y aura à boire ! J'ai vraiment besoin d'un verre...

CHAPITRE III

Le pilote canadien était si concentré sur le manche et les cadrans du DC-4 qu'il ne réagit pas à l'exclamation de Will Brady.

— Une route, là ! criait l'Australien en tendant le bras.

Lionel Duncan sursauta, écarquillant les yeux sur l'immensité obscure qui leur tendait les bras, en leur promettant la fin du voyage.

Moteurs en panne, faute de carburant, ils tombaient par brusques paliers, et le sol montait à toute allure, prêt à les engloutir, avec leur précieux chargement. Quatre tonnes de cocaïne, en plus du fret courant. Un fardeau qui accélérât la chute, évidemment. Duncan, autrefois, se prenait pour un grand oiseau, franchissant les cordillères, planant au-dessus du Saint-Laurent. Cela faisait des années qu'il ne rêvait plus. Il tira sur le manche. Le vieux Douglas Carvail se cabra, freinant des quatre fers, virant sur l'aile. Le trait rectiligne d'une route se déroulait sous eux.

— C'est pas une autoroute ! jura Duncan entre ses dents.

Quatre tonnes de poudre blanche et, sous la main, pas une ligne à s'envoyer dans le nez, à l'instant fatidique. Il en bouillait de rage impuissante.

La secousse du train d'atterrissage en train de sortir les fit tressauter.

— C'est une putain de route quand même ! murmura Brady.

Brady avait grandi à Bondi Beach, un paradis de surf à côté de Sydney. Il pensait aux vagues qu'il adorait chevaucher, en fixant la putain de route... Leur seule chance. Si Duncan manœuvrait avec doigté... Au lieu de s'énerver !

— On va trop vite !

— Il faut la prendre !

La route, la vague... Will Brady, ramassé sur son siège, se trouvait bien trop jeune pour mourir...

Le nez de l'appareil se redressa. La carlingue craqua. Toutes les vieilles articulations grincèrent, des soudures mises à la torture, et l'indicateur de vitesse ravala dans un hoquet un paquet de miles par heure.

— Tu peux le faire !

— Beaucoup trop vite ! souffla Duncan, cramponné au manche.

Cent cinquante *mph*, cent trente, cent vingt. Le ruban rectiligne en dessous d'eux était strictement désert. Un trait sombre découpant comme une mince balafre le désert nacré. Il y eut une autre secousse et le trait disparut. Avalé par la nuit.

— La route ! hurla Brady.

— Quoi ?

Cent miles à l'heure. Encore trop vite ! Duncan leva les yeux des cadrans.

— Où elle est, la putain de route ?

— Je la vois plus !

Un craquement sinistre. Ils crurent que l'appareil se désintégrait, mais Duncan rattrapa l'embardée. Quatre-vingts miles et soudain, c'étaient des arbres qui défilaient sous eux. La forêt... A perte de vue, au lieu du désert nacré.

— Pas possible ! gronda Duncan.

— C'est quand même des arbres ! jura Brady.

— Le désert ! s'entêta le Canadien. Les dunes blanches... White Sands ! Pas un arbre !

Mais il dut admettre qu'il se trompait : à soixante-cinq miles à l'heure, ils survolaient la forêt.

— Lincoln National Forest ? suggéra Brady.

— Déjà... ? Impossible !

Puis ils découvrirent la montagne. Un mur noir, vers lequel ils fondaient tout droit.

— Le désert ! hurla Brady. Faut retrouver le désert et la putain de route !

Il tendit le bras vers le sud.

— Trop tard !

La voix enrouée, Duncan secoua la tête. Cinquante-trois miles seulement, il aurait voulu accélérer, maintenant, mais les arbres étaient tout proches et serrés. Leurs cimes pointées comme des flèches sous le ventre du DC-4. L'altimètre indiquait quatre cents pieds. La montagne devant eux était haute, mais les sommets des Sacramento Mountains atteignaient, vers le nord, cinq à six mille pieds. Et plus de dix mille vers l'est.

— Pas possible ! répéta Duncan, égaré.

Le DC-4 s'inclina brutalement.

— Quoi ?

— C'est pas les Sacramento ! On ne peut pas être si loin ! lança Duncan.

— Nom de Dieu ! Tu vas nous crasher ! La route est à l'opposé ! Le désert...

— M'en fous ! Accroche-toi !

La montagne devant eux s'ouvrit, le passage où se faufila le vieux Douglas ressemblait au chas d'une aiguille. Les arbres s'écartèrent, la vallée s'élargit et la cuvette se révéla aussi longue qu'une piste d'aérodrome. Près d'un mile de terrain presque plat...

Le premier violent contact du train d'atterrissage sur le sol caillouteux les envoya dinguer et relativisa grandement leur soulagement. Ils avaient évité le pire, mais n'étaient pas tirés d'affaire.

Des arbustes, des rochers, des replis de terrain, le lit d'un cours d'eau à sec faisaient du cratère où le DC-4 terminait son vol plané un paradis hérissé d'embûches. Le Douglas rebondit, se cogna, tangua, laissa ici son train d'atterrissage, là un bout d'aile, sema des pièces, tordit ses hélices.

Mais quand il s'immobilisa au bout de la course d'obstacles, épuisé, le nez dans la rocaïlle, estropié, il ressemblait encore un peu à un avion. Et les deux pilotes, rivés à leur siège, commotionnés, étaient vivants. Incrédules, mais vivants.

— Foutu job ! commenta Duncan d'une voix sourde.

Il allait reprocher à Brady son manque de répartie, mais le jeune Australien, le visage ensanglanté, ne put que dodeliner de la tête. Il mit plusieurs secondes à retrouver ses esprits, en se tâtant l'arrière du crâne.

— Ça me rappelle Bondi Beach, quand j'ai pris ma première planche sur la tronche... J'avais six ans...

Duncan s'extirpa de son siège et contempla la cuvette désertique où ils s'étaient écrasés. Un cratère lunaire, encerclé par la forêt, au sol luisant sous le ciel pur du Nouveau-Mexique.

D'une plaie ouverte sous le ventre, qui faisait béer la soute, le Douglas Carvair avait semé derrière lui un sillage de poudre blanche, arrosée d'un flot de tequila...

Situé à l'extrémité de Westwind Drive, à l'écart des grands axes qui traversaient El Paso, le motel que Bolan avait choisi en arrivant d'Albuquerque quarante-huit heures plus tôt avait l'avantage d'être discret. Il avait garé le Nissan, à la calandre à peine cabossée, sur l'arrière, à l'abri des regards. Tiré les rideaux du petit salon qui précédait la chambre. Trouvé dans le bar de quoi requinquer Claudia Herrera.

Elle l'avait accompagné en silence. Elle ne prononça pas un mot pendant de longues minutes, tendant simplement son verre après l'avoir vidé en deux gorgées. Il la resservit de bourbon. Lui-même avait préféré une bière.

Dans la pénombre, la jeune femme poussa un soupir et se laissa aller contre le dossier du fauteuil où elle s'était assise. La tension toujours perceptible sur son visage durcissait ses traits et la vieillissait de plusieurs années. Elle finit par rompre le silence, pour constater simplement :

— Désolée... Je n'avais pas remarqué la Honda.

— Vous avez eu de la chance.

— Vous m'avez sauvé la vie. Merci...

Elle reposa son verre et passa sa paume sur son front. Ses doigts tremblaient légèrement, de frayeur rétrospective...

— Brian m'aurait traitée d'imbécile, continua-t-elle. J'ai été imprudente...

— Ce n'est pas votre métier ! Et vous avez repéré le Jeep, heureusement.

— C'est gentil de m'excuser, mais sans doute que le tueur planquait depuis un moment en face de chez moi, sans que j'aie rien vu.

Bolan hocha la tête.

— Il était peut-être déjà là avant-hier, quand vous êtes venu me voir ? suggéra-t-elle.

— C'est possible, admit-il.

Il n'avait rien remarqué. L'idée que sa visite ait déclenché la tentative d'assassinat de la jeune femme soulevait des questions dérangeantes. Il garda pour lui cette hypothèse, mais Claudia Herrera se faisait certainement la même réflexion, car elle reprit :

— Cela fait six mois que Brian est mort, et je n'ai pas eu l'impression d'être en danger, ni même surveillée. Pourquoi s'en prendre à moi maintenant ?

Faute de réponse, elle détourna les yeux et reprit son verre.

La seule explication plausible aurait forcé Bolan à parler plus qu'il ne le souhaitait de l'opération de ce soir, la cargaison chargée dans la soute du DC-4 à destination de la Louisiane. Il se contenta de hausser les épaules et but une gorgée de bière. Mais Claudia Herrera suivait son idée et elle insista :

— Vous avez obtenu les preuves que vous vouliez ?

Il s'était présenté à elle comme enquêteur spécial du *Justice Department*, sous le nom de Paul Morris. Une couverture habituelle, garantie par un ordre de mission en bonne et due forme signé par Hal Brognola, responsable au plus haut niveau, à Washington, de la lutte contre le Crime organisé. Il y avait en la matière la partie visible de l'iceberg, les unités spécialisées des agences fédérales, et la partie immergée : les grands squales évoluant loin sous la surface. Le Black Warriors Ranch se chargeait des opérations clandestines à grande échelle, et pour des actions secrètes très ciblées, *Justice One* traitait directement avec l'Exécuteur, tapi dans les grands fonds, toujours prêt à refaire surface pour un raid fulgurant... « Un petit ménage », avait coutume de plaisanter son vieil ami, avant d'exposer le « nettoyage » pour lequel il avait songé à son « arme fatale »...

En prenant contact avec Claudia Herrera, Bolan, alias Paul Morris, avait l'intention de renouer les fils du dernier travail auquel Brian Atkins s'était consacré. En l'occurrence, lui avait-il expliqué, une enquête qui démontrait l'implication d'Eduardo Rodriguez dans une filière de drogue inédite à destination des Etats-Unis...

Claudia Herrera n'avait pas paru choquée par ce qui, ainsi énoncé,

serait passé aux yeux de tout un chacun au Mexique pour une énormité : la collusion d'une des plus grosses fortunes du pays, en même temps qu'un des plus ardents supporters de la politique présidentielle de guerre aux cartels, avec le narcotrafic... Mais elle avait tout de suite douché ses espoirs : Brian Atkins ne la mettait pas dans la confiance de son travail...

— Le destin ne nous a accordé qu'une année de bonheur ensemble, avait-elle résumé d'une voix soudain vibrante de chagrin. On avait autre chose à partager que des histoires de boulot ! Et un an, c'est trop court pour percer les secrets d'un homme comme Brian, qui en avait beaucoup, j'imagine... Je crains de ne pas vous être très utile, monsieur Morris.

Elle n'avait pas davantage paru surprise lorsqu'il lui avait parlé d'un rapport établi par Atkins à l'intention de ses chefs, qui s'était volatilisé. Elle avait logiquement supposé que la D.E.A. avait tout mis en œuvre pour récupérer, dès le lendemain de l'attentat qui avait coûté la vie à son agent, les documents relatifs à son travail. Bolan l'avait détrompée :

— Ils ont mis trois jours. Au moins deux de trop...

— Vous voulez dire... ?

— Quelqu'un était passé et avait fait main basse sur le rapport Topco, comme l'avait baptisé Atkins. D'autres pièces qui intéressent le *Justice Department* ont disparu.

Claudia Herrera n'avait pas été désarçonnée quand il lui avait demandé ensuite si quelqu'un d'autre était venu l'interroger au sujet des dernières activités de son compagnon. Elle avait raconté avoir reçu la visite des policiers fédéraux mexicains - le capitaine Demetrio Tello en personne - , des gens du F.B.I. - le *special agent* Joel Harding à leur tête - , des collègues d'Atkins - le directeur régional de la D.E.A. Bob Martins s'était déplacé en personne...

— Ils sont tous venus, bien sûr ! Ils espéraient que je les mettrais sur la piste des assassins de Brian... Je leur ai fait la même réponse qu'à vous... Que je ne pouvais pas les aider. Ils ont dû être convaincus, parce que aucun n'est revenu ! Mais personne ne m'a parlé d'un rapport. Et six mois après, ils n'ont pas avancé d'un pouce dans l'enquête, que je sache ! Ni les *federales*, ni le F.B.I. ! C'est moi qui les ai rappelés, une douzaine de fois, durant les premiers mois... Mais Demetrio Tello est toujours sur le terrain, à traquer les voyous, figurez-vous ! Et Harding toujours trop occupé ! Personne n'a rien pu me dire ! La D.E.A. encore moins que les autres ! Bob Martins m'a répondu, lui, mais pour me raconter des sornettes dignes de la télé... Et à la fin, on m'a fait sentir que je n'étais pas Mme Atkins, n'est-ce pas, mais seulement la maîtresse mexicaine, la dernière aventure d'un agent pas très regardant sur ses fréquentations...

Il y avait beaucoup d'amertume dans les propos de Claudia Herrera, et aussi de la colère. Bolan était arrivé à point nommé pour raviver son chagrin et son ressentiment, mais surtout son désir de justice. En la découvrant ainsi, il s'était résolu à lui confier que certaines informations confidentielles recueillies par Brian Atkins étaient tout de même remontées jusqu'à Washington.

— Je suis venu ici chercher des éléments de preuves..., avait-il déclaré, sans entrer dans le détail.

— De quoi identifier ceux qui ont assassiné Brian ?

— J'espère.

Pour la première fois depuis qu'elle lui avait ouvert sa porte, elle avait paru troublée. C'était quarante-huit heures auparavant. Claudia Herrera était à présent, dans la chambre de motel de Bolan, non seulement troublée, mais déstabilisée.

— Les preuves que vous cherchiez ? répéta-t-elle.

— J'ai assisté à quelque chose qui aurait grandement intéressé Brian... Le chargement et le décollage d'un avion, sur un terrain privé, dans le désert. Mais je ne veux pas vous mêler davantage à cela.

— Vous oubliez qu'ils ont essayé de me tuer, tout à l'heure, répliqua vivement la jeune femme.

— Avez-vous une idée de qui ?

Elle secoua la tête, mais l'éclat de son regard noir dénotait qu'elle réfléchissait à toute vitesse, et pas forcément en pure perte.

— Le tireur était mexicain; reprit Bolan. Un *sicario*... Vous aviez bien vu.

— Vous l'avez... ?

— Seulement blessé... Les tueurs de Ciudad Juarez ne viennent pas exécuter les gens à El Paso, d'habitude.

— C'est vrai... Il aurait pu me guetter à la sortie du bureau... Ou le matin quand j'arrive... il y a moins de monde...

Elle frissonna. Demanda, sourcils froncés par la concentration :

— Et dans le Jeep Liberty ? Vous avez distingué les occupants ?

Bien qu'il ait été ébloui par les phares, Bolan aurait parié pour des Américains. Trois hommes au moins.

— Je vous l'avais dit.

— Rien de commun avec des tueurs à la solde des narcos, apparemment..., approuva-t-il. Même cette voiture, ce n'est pas leur style...

— Ici, tout est possible, on ne peut être sûrs de rien. Leur voiture... elle m'a fait penser à Brian.

— Comment ça ?

— Quand on s'est connus, il était au volant d'un gros Jeep comme celui-là, avec son adjoint Toledo à côté de lui, et je l'ai traité de *gringo*, quand il m'a abordée.

Avec un petit sourire triste, elle rectifia :

— De *sale gringo*, pour être franche... J'ai pensé qu'il me draguait.

— Il vous a détrompée ?

— Pas tout de suite !

Le regard sombre de Claudia Herrera se perdit dans le vague. Bolan attendit qu'elle poursuive.

— Il m'a fait son numéro de charme d'abord, mais c'était pour me parler ensuite d'Humberto...

— Qui est-ce ?

La jeune femme fixa Bolan avec surprise.

— Humberto Herrera, répondit-elle. Mon frère... Le capitaine HH, champion de la lutte anti-corruption au sein de la police de Juarez. Brian était devenu son ami, vous l'ignoriez, à Washington ?

Bolan se garda de répliquer. Hal Brognola n'avait pas mentionné de policier mexicain. Et Brian Atkins, dans les fragments de son enquête qui avaient fini par refaire surface, ne parlait que des nouvelles voies du trafic de drogue, pas de la corruption dans les services censés les démanteler.

Comme il restait silencieux, Claudia Herrera enchaîna :

— C'est grâce à mon cher frère que nous nous sommes connus, Brian et moi, je lui reconnais au moins ce mérite... Un peu de gratitude posthume...

— Parce qu'il est mort ?

— Un an jour pour jour avant qu'on ne fasse exploser la voiture de Brian.

Humberto Herrera n'était pas mort de mort naturelle, Bolan l'aurait parié. Claudia Herrera le lui confirma :

— Lui, on l'a criblé de balles... Et c'est sa liste qui a disparu, comme ce rapport de Brian dont vous me parlez...

— Quelle liste ?

— Tous les flics corrompus au sein de la police de Ciudad Juarez... Une très longue liste, d'après Brian.

— Il était au courant ?

— Je sais qu'Humberto la lui avait montrée, parce qu'un jour, ça lui a échappé...

De nouveau, elle fronça les sourcils, comme pour ressusciter un souvenir qui la fuyait. Puis elle secoua la tête et lui tendit son verre vide. Il la resservit. Elle porta un toast ironique, ponctué d'une moue pleine de tristesse.

— Mon frère que je n'aimais guère, et l'homme que je n'ai pas eu le temps d'aimer... L'histoire se répète, on dirait, mais c'est toujours dans le sang qu'elle finit...

CHAPITRE IV

Le bruit des sirènes des ambulances qui avaient envahi Blaker Avenue contraignit l'adjoint Milland à hausser la voix pour se faire entendre, dans le téléphone de bord de la Chevrolet.

— Je peux vous dire que c'est un sacré bordel, shérif ! cria-t-il en contemplant la rue.

L'agitation qui s'était emparée de Blaker Avenue, d'ordinaire si calme, surtout au milieu de la nuit, avait débordé sur le quartier. En plus des deux voitures du bureau du shérif, deux véhicules de la police municipale d'El Paso stationnaient à cheval sur le trottoir. Des agents refoulaient les curieux, tout en commençant à recueillir des témoignages sur ce qui s'était passé. Tout cela manquait cruellement d'organisation. Une ambulance qui slalomait pour se rapprocher du Jeep Liberty encastré dans un pilier en béton faillit renverser un badaud égaré, tandis qu'une autre, arrêtée à hauteur d'une Honda Civic au flanc enfoncé, ne parvenait pas à faire demi-tour.

L'adjoint Milland se consola en songeant qu'avant longtemps, le shérif Ralston, qu'il venait de réveiller, prendrait les choses en main et le soulagerait des ordres à donner, des décisions à prendre, des responsabilités à endosser... Pour le moment, il enfilait ses bottes, coiffait son chapeau, serrait son ceinturon. Il n'avait pas encore sauté dans son Dodge. Et Milland, débordé, transpirait... Il casa ses deux cent cinquante livres dans la Chevrolet et claqua la portière, mais continua à crier dans l'appareil qui crépitait :

— Ce serait bien qu'on ait des renforts, shérif, je vous assure que...

— Inutile de gueuler comme ça ! le coupa Ralston. J'arrive, je vous ai dit ! L'ambulance, c'est pour quoi ?

— Il y en a deux, shérif...

— Des blessés ? Je croyais qu'il n'y avait que des cadavres !

— Non, non... je me suis trompé... c'est allé si vite... Le Mex n'est pas mort. Une jambe cassée et il était dans les vapes, assommé... C'est pour ça que...

— Et les types dans le Liberty ? Trois hommes, c'est bien ça ? Vous avez réussi à compter jusqu'à trois, Joseph ? Milland avala sa salive et soupira. Il se faisait appeler Jo, mais Ralston s'en tenait à Joseph et n'en démordait pas. Juste pour le contrarier...

— Le conducteur est mort, ça fait pas un pli ! s'énerva Milland. Il n'avait pas sa ceinture... Mais même si...

— Le Jeep n'a pas réussi le crash test ? se moqua le shérif.

— Non, pas terrible, répondit l'adjoint. Mais le gars au volant a reçu une balle de 9 mm dans la tête... Alors, ceinture ou pas...

— Tireur d'élite, votre Mex, hein ?

— Ça m'étonnerait ! C'est pas lui qui...

— On verra, Joseph, on verra... Ces voyous mexicains qui viennent semer le désordre et tuer d'honnêtes Texans dans un quartier résidentiel...

— Désolé; shérif, mais ça n'est pas comme ça que ça s'est passé, c'est sûr... Le tireur d'élite, s'il y en a un, il est loin ! Il a filé...

— J'ai bien dit « des voyous mexicains », non ? Ils étaient évidemment plusieurs ! Vous me prenez pour un âne, Joseph ?

Milland renonça à discuter. Un bruit de portière qui claque, puis un grondement de moteur le renseignèrent : le shérif Ralston rappliquait, dans son Dodge Magnum. Le monstrueux V8 de 360 chevaux allait enchanter de son ronronnement de fauve les riverains du quartier de Las Palmas.

— Je vois le tableau comme si j'étais déjà près de vous, Joseph ! Et c'est moi qui l'expliquerai aux médias, bien entendu ! Faites-les patienter en douceur... Dans cinq minutes, vous respirerez mieux, mon vieux ! J'arrive...

Le Dodge vrombit. Milland éloigna l'écouteur de son oreille martyrisée.

— Vous avez oublié les deux passagers du Liberty, reprit Ralston en élevant la voix, parce qu'il avait placé le téléphone sur son support, pour conduire.

— Celui assis à l'avant est salement amoché, répondit Milland.

— Blessure par balle ? rugit le shérif.

— Une dans l'épaule, mais c'est le choc contre le portail qui a fait des dégâts. La crosse lui est rentrée dans la poitrine...

— La crosse du portail, Joseph ? Vous êtes à jeun, j'espère !

— La crosse de son pistolet-mitrailleur ! se rebiffa Milland, ulcéré.

Il avait cessé de boire depuis le début de l'année, une résolution qui pour le moment tenait... Neuf mois, ce n'était pas rien ! Les blagues et autres railleries sur le sujet le mettaient hors de lui. Même Ralston évitait de l'asticoter.

— Trois pistolets automatiques et un P.-M. Walther 9 mm Parabellum ! s'écria le gros alcoolique en phase de sevrage. Voilà ce que portaient les honnêtes Texans !

Le shérif resta coi, mais le V8 redoubla de furie, sur la route sinueuse qui descendait le flanc ouest des monts Franklin.

— Un mort, un blessé grave... Le troisième Texan est dans quel état ? demanda Ralston.

La réponse tarda à venir, parce que Milland faisait signe à Guillermo Estrella, un autre adjoint, campé devant la portière et impatient de lui parler, de patienter une petite minute encore. Il lança d'une traite :

— Commotionné, mais rien de grave. Ce ne sont pas des Texans, shérif. Ce sont des gens de San Diego.

— Des Californiens ? C'est ce qu'il vous a dit... On verra bien...

Milland ignore l'interruption et poursuit :

— Le gars ne nous a rien dit, il est en état de parler, mais pas bavard, je vous assure... Et ils n'ont pas de papiers, rien qui...

— Alors, pourquoi San Diego ? Ils sont bronzés ? Des planches de surf sur le toit ?

— Il a appelé San Diego sur son portable, shérif.

— Ah ! éructa Ralston, sur fond de grincement de pneus. Son avocat ! Déjà !

— Non, shérif. La direction de la D.E.A. pour le Sud-Ouest.

Dans le silence qui s'ensuivit, le Dodge fit entendre un nouveau rugissement, et Milland eut l'impression d'inhaler l'odeur de gomme brûlée laissée par les pneus sur le bitume.

— Ne bougez surtout pas, Joseph ! hurla finalement Ralston dans les oreilles de son adjoint. Cinq minutes et je m'occupe de tout ! Je vais battre mon meilleur temps, ce soir !

Fin de la communication. Milland en avait les jambes coupées, en s'extirpant de la Chevrolet, comme s'il venait de faire la descente à tombeau ouvert à côté du shérif, à la place du mort.

— Mauvaises nouvelles, Jo ? s'enquit Guillermo Estrella, un mince jeune homme au regard vif, qui aurait depuis longtemps supplanté Milland comme premier adjoint, s'il n'avait pas été métis.

— Non. Enfin... oui. Il arrive !

— Pas trop tôt ! Mais pas assez vite pour débarquer avant les fédéraux...

Estrella indiqua la Plymouth qui venait de s'arrêter au milieu du chaos.

— Déjà le Bureau..., commenta Milland en tirant machinalement sur sa veste d'uniforme.

Sous le bord de son Stetson, son front luisait de sueur. Un vague sourire aux lèvres, Estrella suivit des yeux la haute silhouette de l'homme blond qui courait vers les ambulances.

— Joel Harding *himself*, commenta-t-il. Ralston n'a pas fini de faire la gueule.

Il avait l'air de s'en réjouir. Milland essaya de le fusiller du regard, sans que l'autre paraisse s'en formaliser une seconde, puis se mit en marche, tâchant de rassembler ses esprits. Pour faire le topo à Harding, mieux valait ne pas se mélanger les pinceaux. Ou alors, laisser parler Estrella... Ce jeune bâtard avait un culot monstre...

— Harding cavale pour rien, remarqua Estrella. Le mec qui s'est mangé son Walther ne s'en sortira pas.

— Merde... Le troisième ?

— Un coriace. Il ne mouffe pas.

L'ambulance qui emportait le blessé mexicain démarra devant eux. Alors que l'agent fédéral revenait à présent dans leur direction, Estrella ajouta, désinvolte :

— Il y a des douilles partout ! Mais pas une balle tirée par les mecs du Jeep. Le gus s'est taillé sans bavure, avec la femme...

Milland écarquilla les yeux de surprise, mais n'eut pas le temps de demander qu'on lui explique. Joel Harding lui adressa un signe de tête négligent et annonça bien fort à la cantonade :

— Il est temps de remettre un peu d'ordre dans ce bazar... Le shérif Ralston a été prévenu ?

— Il est en route, monsieur, répondit Milland. C'est l'affaire de quelques minutes et...

— Faites d'abord dégager le périmètre, vous voulez bien...

D'un mouvement de menton, il fit signe à Milland d'obtempérer. Puis toisa Estrella :

— Vous parliez d'une femme, si j'ai bien entendu ?

— Un couple dans un SUV noir japonais, répondit posément le deuxième adjoint. C'est lui qui a tiré, au pistolet-mitrailleur, alors qu'elle sortait de cet immeuble, là... Le voisin qui habite en face a tout vu, il était aux premières loges...

Il montra d'un geste un homme chauve en pantoufles, pantalon de pyjama et haut de survêtement, portant un fusil, qui à quelque distance de là les observait, brûlant de livrer son témoignage en détail. Harding hocha la tête, se tourna vers l'immeuble blanc.

Le souffle d'air frais descendant de la montagne qui dominait El Paso leur apporta l'écho d'un V8 tonitruant.

— Une habitante de cet immeuble, hein ? dit Harding. Il l'a décrite ?

— Assez jeune et très brune, répondit Estrella. Type latino, ajouta-t-il, encouragé par le coup d'œil acéré de l'agent fédéral. Une Mexicaine qui travaille à Ciudad Juarez, d'après lui...

— Vous savez qui habite là, par hasard ?

Guillermo Estrella haussa les épaules en signe d'ignorance, Jo Milland fit comme s'il n'avait pas entendu la question dont il ne connaissait pas la réponse, et personne ne dit mot alentour.

— Claudia Herrera ! La sœur du capitaine HH ! s'exclama Harding, ravi de son effet. Humberto Herrera, l'ancien chef de la section anti-corruption de la police de Juarez..., ajouta-t-il à mi-voix.

Puis il demanda à Estrella d'aller lui chercher le voisin.

— Mais ne lui laissez pas son fusil...

On entendit enfler, tout proche, le grondement du Dodge Magnum...

L'ambulance allait atteindre le carrefour d'Oregon Street, face à

l'entrée du Las Palmas Medical Center, quand elle fut rattrapée par un gros SUV Lincoln qui s'était signalé par deux appels de phares, avant de la doubler et de se rabattre, l'obligeant à stopper à cent mètres de la barrière d'entrée du centre médical.

Les deux ambulanciers échangèrent un regard, à l'avant de la Ford. Ils étaient jeunes et noirs. Novices, mais ils avaient entendu raconter par des collègues comment il arrivait que des hommes de main des cartels s'attaquent à des véhicules de secours. Pour les voler, après en avoir fait descendre leurs occupants. Ou pire encore, pour ouvrir le hayon et achever d'une rafale de AK 47 les blessés allongés à l'arrière. Mais ces horreurs se produisaient de l'autre côté de la frontière, à Juarez...

Le chauffeur jura et passa la marche arrière, pour se dégager. Ils étaient à El Paso, Texas, non ? Une des villes les plus sûres de tout le pays ! Son collègue le retint.

— Gaffe, Charly, c'est un flic...

Le grand type athlétique qui était descendu du Lincoln et marchait vers eux arborait dans une main un porte-carte ouvert, avec un insigne, l'autre tenant écarté le pan de son veston, pour bien faire voir la crosse du revolver dans son holster d'épaule. Le conducteur du Lincoln était resté assis au volant, il observait la scène dans le rétro extérieur. Charly entrevit un visage aux traits brutaux, au regard fixe. L'homme brun qui les abordait était plus jeune et souriait, au contraire. Charly abaissa machinalement la vitre.

— D.E.A..., annonça l'agent fédéral, en escamotant si vite sa carte que ni l'un ni l'autre des deux ambulanciers n'eurent le temps de la déchiffrer. C'est le Mexicain de Blaker Avenue, là-dedans, hein ?

Charly hocha la tête, lançant des coups d'œil méfiants alentour. Son voisin prit les devants, conciliant :

— Ouais, on l'emmène à l'hosto, dit-il en montrant l'entrée du centre médical. Urgence...

L'agent secoua la tête.

— Y a un changement de programme, les gars. Ce type vient avec nous. On a deux trois questions à lui poser. Pour l'enquête...

Charly secoua la tête, lui aussi. Avec conviction.

— Il est dans les vapes, une guibolle pétée, le crâne ouvert... On le sortira de là-derrrière quand on sera arrivés aux urgences, et pas avant. C'est comme ça... Pas vrai, Pat ?

Pat déglutit mais se garda de répondre. En tendant le menton vers le centre médical, Charly vit dans le rétro du Lincoln le visage tendu du type au volant. Croisa son regard et sentit un coup de froid lui envelopper la gorge. Son collègue voulut parlementer :

— On va pas le décharger sur le trottoir, mais suffit de nous suivre... Vous l'interrogerez à l'intérieur...

— Faites chier, les mecs !

Charly voulut protester, ouvrit la bouche et se figea, mâchoires bloquées. Le canon d'un 357 Magnum lui heurta les dents. Quatre pouces d'acier, dont le guidon lui écorcha la lèvre. Derrière le barillet, la grosse main couverte de poils imprima au revolver une secousse verticale. Charly poussa un gémissement. Il loucha sur le pontet, distingua l'index engagé, devina la pression sur la détente. Une sueur à l'odeur âcre jaillit de tous ses pores, inondant d'un coup son front et sa nuque. D'une égratignure au palais, du sang suinta, le goût sur sa langue le révolta.

— Tu comprends pas, connard ?

Le Fed était contrarié. Avant que Charly ait eu le temps de bouger, la main armée recula, le canon se releva et le coup latéral, asséné avec l'arrondi de la crosse, l'atteignit à la tempe. Ses mâchoires claquèrent et il s'affaissa sur le volant.

— Nom de Dieu ! bafouilla Pat, tétanisé.

Il leva aussitôt les mains, face au Smith & Wesson braqué sur lui.

— Viens ouvrir l'arrière, lui ordonna le grand costaud.

Pat s'empessa d'obéir, eut vaguement conscience que le conducteur du Lincoln, grand lui aussi, mais plus mince et nettement plus âgé, l'imitait, sortant de la voiture pour le rejoindre. Au moment où il ouvrait le hayon, le type bondit sur lui et le frappa à l'arrière du crâne, d'un coup de poing plein de violence rageuse. Pat s'effondra en avant, assommé pour le compte.

— Fichus connards ! gronda son agresseur en le tirant à terre, avant de le faire rouler sur le côté d'une poussée du pied.

Allongé sous une couverture qui l'enveloppait jusqu'au menton, le blessé ouvrit les yeux, parvint à redresser la tête et grimaça de douleur, montrant son crâne orné d'un pansement de fortune ensanglanté. Il distingua les deux silhouettes, battit des paupières et leva une main violacée, enflée, où manquait l'auriculaire. Il articula :

— Content de vous voir... Vous allez me tirer de là, hein ?

Une ombre s'avança.

— Qui t'a arrangé comme ça, Diego ?

Le blessé ferma les yeux, dissimulant mal l'éclair de frayeur qui les traversait. Il secoua la tête.

— Sais pas, *señor* Conway...

— Il t'a piqué l'Uzi, c'est ça ?

Diego se crispa, le visage gris. Conway répéta la question et il fit signe que oui. L'autre se pencha, pour demander :

— Et la femme ?

— Partie... avec lui, bredouilla Diego en se rétractant. Je vous jure, *señor* Martins !

Conway lui cracha une injure à la figure. Dans son dos, Martins

commenta froidement :

— C'est bon comme ça, Jack. Allez, on n'a pas de temps à perdre avec cette raclure de Mexicain.

Diego cette fois écarquilla les yeux. Le canon du 357 Magnum remontait la couverture sur son visage. Il voulut la repousser, mais Jack Conway lui écarta le bras d'une manchette, replia vivement trois épaisseurs de couverture, lui en couvrit le visage, en pressant fort. Puis il tendit le bras et fit feu à travers. Deux balles, dans la bouche et la tempe, sans trembler. Le bruit des détonations, même amorti par la couverture, l'assourdit. Il entendit à peine, en reculant hors de la Ford, la voix de Martins :

— Magne-toi, on file d'ici...

Le blessé avait violemment tressauté et ne bougeait plus. Au passage, Conway s'appuya sur sa jambe découverte. L'os brisé qui pointait dans la déchirure du pantalon lui égratigna la main. Plus bas, la charpie de la cheville mêlait du sang et des éclats d'os. Il pesa dessus en descendant du véhicule, mais Diego Obregon ne se plaignait plus...

— Qu'est-ce qu'on fait de ces crétins, Bob ? demanda-t-il en pointant le revolver sur le corps inanimé de Pat.

Avant que son collègue réponde, l'ululement d'une sirène retentit. Elle se rapprochait.

— Laisse tomber, on se casse ! décida Bob Martins.

Les deux hommes coururent jusqu'au Lincoln, y montèrent et démarrèrent en trombe.

— Les Blacks, on aurait dû les buter, regretta Jack Conway en ouvrant le barillet de son Magnum pour regarnir deux alvéoles.

— Tant pis, conclut Bob Martins en virant vers le centre-ville d'El Paso. On est des flics magnanimes...

— C'est vrai ! Les témoignages de Négros, de toute façon, ça ne compte pas ! se consola Conway en riant.

Lorsque la deuxième ambulance en provenance de Blaker Avenue parvint au carrefour d'Oregon Street, elle ralentit à peine en dépassant la première. Les deux ambulanciers eurent l'impression que quelque chose clochait, en la voyant arrêtée le long du trottoir, avec le hayon entrouvert, mais ils avaient à l'arrière un blessé grave à sauver, avec une balle dans l'épaule et un P.-M. enfoncé jusqu'au chargeur inclus dans la cage thoracique. Ils continuèrent sur leur lancée, sirène hurlante, n'écoutant que leur conscience professionnelle. Ignorant que, quelques minutes plus tard, ils allaient livrer aux urgences un cadavre.

CHAPITRE V

— Humberto se sentait investi d'une mission : nettoyer la police de Juarez de ses brebis galeuses. Ça lui a coûté la vie, et il y a toujours autant de pourris chez les forces de l'ordre, dans tous les services et à tous les échelons... Brian n'avait pas ce genre de naïveté, il faisait juste son job, le mieux possible. Mais il avait du courage et de l'obstination... Et ça lui a valu le même sort ! Vous croyez que je suis maudite, ou seulement malchanceuse ? Et vous croyez en la justice, vous... ?

Claudia Herrera avait laissé sa question en suspens. Elle s'était levée, avait posé avec précaution son verre vide au bord de la table basse, puis s'était dirigée vers un coin de la pièce en réussissant à ne pas tituber. Elle avait marmonné une excuse, en se laissant choir sur le divan :

— Je suis désolée, monsieur Morris, mais je tombe de sommeil...

Un instant, elle avait fixé le plafond, le visage douloureusement crispé, au bord des larmes. Se parlant à elle-même :

— Tu as eu trop de chance ce jour-là, Claudia ! Ce soir encore... sacrée veinarde !

L'instant d'après, elle dormait.

Bolan avait rangé la bouteille presque vide, éteint l'unique lampe allumée dans la pièce et il était sorti sur la galerie desservant les chambres. Niché au milieu des arbres à flanc de coteau, le motel accueillerait bientôt des chasseurs, mais à la fin de l'été, il était tranquille. Après le récit que venait de lui faire Claudia Herrera, le silence était reposant. On aurait pu douter d'être à quelques minutes d'une conurbation de deux millions et demi d'habitants, dont la partie sud était un des endroits du monde les plus dangereux...

Brian Atkins et Humberto Herrera, chacun d'un côté de la frontière, mais tous les deux du même côté de la barrière, y avaient laissé la vie à un an d'intervalle, dans des circonstances similaires.

Humberto Herrera avait huit ans de plus que sa sœur, une vocation de flic et un idéalisme chevillé au corps. Après quinze ans dans la police, loin d'en être revenu et d'avoir mis de l'eau dans son vin, il avait obtenu la création, au sein de la police de Ciudad Juarez, d'une unité anti-corruption à la tête de laquelle il avait été tout naturellement nommé. Il incarnait la nouvelle volonté politique de Mexico City de lutter contre le Crime organisé et de traquer ses complices dans tous les secteurs de la société, à commencer par la police.

Au bout de deux années, Humberto Herrera avait fait la preuve de son efficacité. D'abord il avait su rester en vie... Il avait commencé à faire le ménage et on parlait à mots couverts de sa fameuse liste, objet

de tous les fantasmes. Elle comprenait des centaines de noms, disait-on. HH en réservait la primeur à un juge réputé incorruptible, dépêché de la capitale à Juarez pour assurer les suites judiciaires du travail d'enquête d'Humberto Herrera et de ses hommes.

— Brian était le responsable de la D.E.A. ici, à El Paso, avait dit Claudia. Il a rencontré mon frère et ils ont collaboré. Début mars 2010, Humberto a prévenu le juge Salcedo qu'il voulait le rencontrer. Il y avait déjà eu une vague de limogeages dans la police municipale, mais le grand coup de balai était proche. Les rumeurs ont redoublé, tout le monde a pris peur. Surtout parmi les responsables. Humberto était devenu un pestiféré. Voiture blindée, gardes du corps, il était aussi une cible désignée... De quoi devenir parano...

C'était Brian qui, au fil de leur relation, avait renseigné Claudia sur les derniers mois de la vie d'Humberto Herrera. Parce qu'à l'époque, sa sœur ne le voyait plus du tout. Pour des raisons de sécurité, mais pas seulement. Ils s'étaient brouillés. Obsédé par sa croisade, le frère était devenu infréquentable.

La veille de son rendez-vous chez le juge Salcedo, le 15 mars 2010, HH, comme on le surnommait désormais, avait été abattu par un commando de tueurs. Il avait été criblé de balles en plein jour dans la rue, alors qu'il descendait de sa voiture. A trois cents mètres du palais de justice où il était attendu le lendemain. Le gilet pare-balles et les agents chargés de sa protection n'avaient servi à rien. Le blindage de la voiture non plus. Une moto, deux 4x4 et pas moins de six tireurs armés de kalachs et d'automatiques avaient transformé son exécution en carnage. Parmi les cadavres, le sien présentait le plus grand nombre d'impacts de balles. Après avoir rafalé à tout-va, les *sicarios* l'avaient achevé de deux balles en pleine tête.

L'affaire avait fait grand bruit, jusqu'à la Présidence, mais l'enquête s'était enlisée et plus personne n'avait reparlé de la liste. d'Humberto Herrera. Sauf Brian Atkins. Il ne vivait pas de rumeurs ou d'approximation, lui. Herrera lui avait montré sa liste, elle mentionnait plus de cinq cents noms.

— Cinq cent vingt-cinq flics pourris, rien que dans la police municipale ! s'était exclamée Claudia Herrera, d'une voix qui commençait à s'empâter. Plus d'un sur quatre... Quand il a voulu me rencontrer, Brian espérait toujours remettre la main sur cette fichue liste ! Je me suis moquée de lui. Qu'est-ce qu'il s'imaginait ? Qu'Humberto m'avait fait des confidences ? Il savait bien qu'on ne se fréquentait plus. Mais il a insisté, il m'a invitée à boire un verre, puis à dîner, et le rendez-vous suivant, ce n'était plus pour me soutirer des informations...

Leur relation avait duré presque une année, jusqu'à ce que Brian Atkins connaisse à son tour une fin tragique. Le 15 mars 2011, jour

anniversaire de l'assassinat d'Humberto Herrera, sa voiture avait sauté, à deux pas de la Plaza de Armas, dans le centre de Juarez...

— Il était venu me chercher à la sortie de mon travail et j'étais en retard. Sinon, j'aurais grillé avec lui... J'ai du bol, vous ne croyez pas ?

Bolan avait resservi un verre à la jeune femme, et ils étaient restés silencieux. Atkins éliminé, son rapport s'était évanoui, comme la liste d'Herrera... On les avait éliminés et le résultat de leur boulot avait disparu corps et biens ! C'était comme s'ils n'avaient rien fichu pour mériter cinq balles dans la peau ou de griller dans une voiture piégée !

L'Exécuteur achevait son tour de ronde à l'extérieur du motel et il songeait à Hal Brognola, à son coup de fil laconique, une semaine plus tôt, à propos de Brian Atkins et de son rapport, quand son portable se mit à vibrer. Il devina la teneur du message avant même de l'avoir écouté. Une formule commerciale enregistrée l'avertissant qu'il avait été sélectionné pour un tirage de loterie... Deux minutes après, c'est lui qui rappelait un numéro connu par cœur, correspondant à un portable européen. Le titulaire de la ligne était sans doute décédé, mais c'est Hal Brognola qui répondit. Bien vivant, quoique étouffant un bâillement ostensible.

— Désolé, je ne m'étais pas rendu compte qu'il était si tard, fit Bolan en constatant sur l'écran qu'il était 3 heures du matin.

— Oublie le décalage horaire, Striker. Je me lève à l'instant.

Bolan ne releva pas. Il était 5 heures à Washington, mais le numéro Un du *Justice Department* était matinal. Toujours sur la brèche, en fait.

— Atkins avait tout juste, annonça Bolan. J'ai assisté à l'opération telle qu'il l'a décrite dans son rapport. L'avion a décollé seulement à minuit. Ils étaient à la bourre. Les gens de la D.E.A. à Duplessis ne seront pas déçus d'attendre un peu...

— Ils sont déjà en place, ils ont prévu du monde et des litres de café fort ! plaisanta Brognola.

— Et un camion pour le transport, j'espère...

— Parce que c'est la même quantité ?

— Dans les quatre tonnes, à vue de nez, comme les précédents envois.

Brian Atkins n'était jamais allé à Barreal en pleine nuit pour voir un vieux coucou de la Topco farci de poudre s'envoler pour la Louisiane. Mais une source fiable, témoin de l'opération, lui faisait estimer que plus de dix tonnes de cocaïne avaient été expédiées ainsi à Malencon et Carwell, en trois vols, durant les dix-huit derniers mois. Six mois après la mort d'Atkins, Brognola avait eu vent d'un nouveau chargement. La date lui avait été fournie cinq jours avant. Il avait aussitôt appelé l'Exécuteur, pour aller constater la réalité de la chose, et s'était de son côté chargé d'alerter la D.E.A. de Louisiane.

— Ton tuyau était parfait, conclut Bolan.

Il ne le précisa pas, mais cela voulait dire que l'informateur était particulièrement bien placé et très crédible. Hal Brognola n'en dit pas un mot. La semaine précédente, il n'avait pas davantage évoqué l'usage que l'Exécuteur ferait des informations contenues dans les fragments retrouvés du rapport d'Atkins. Brognola ne souhaitait pas en savoir plus. Il lui en avait transmis une copie, la suite était à la discrétion du destinataire. Il l'imaginait percutante, brutale, saignante, mais se contentait de l'imaginer. Au poste qu'il occupait à Washington, il n'était pas question pour lui de se transformer en chef opérationnel clandestin. Ce rôle-là était dévolu à l'équipe du Black Warriors Ranch... Il ne posa donc aucune question à Bolan quant à ses projets, mais fut pris de court quand ce dernier reprit :

— Atkins avait un pote dans la police de Juarez : Humberto Herrera. Tu le savais ?

Brognola mit deux secondes à répondre. Il était au courant, évidemment...

— Atkins avait de bons rapports avec certains flics mexicains, avec Humberto Herrera en particulier. Ils ont coopéré. Herrera était futé et pugnace. Il s'est attaqué à forte partie, mais il a réussi en quelques mois à filer la frousse à tous les pourris de la police locale. Une âme d'épurateur, HH !

— On ne lui a pas laissé le temps de nettoyer l'écurie, remarqua Bolan.

— On ne lui a laissé aucune chance, tu veux dire. Cinq balles dont deux dans la tête, au cours d'un guet-apens façon guerre civile... Mais à Juarez, c'est la guerre.

— Claudia Herrera m'a relaté la chose.

— Oh, la sœur...

— Et dernière compagne d'Atkins...

— Oui, effectivement.

Hal Brognola devança le reproche sous-entendu :

— J'aurais pu t'envoyer un topo plus détaillé de la situation là-bas, Striker, je l'avoue, mais c'est Barreal et la Topco qui m'intéressent...

Il eut un petit rire et ajouta, avec malice :

— Tu en sais autant que moi, maintenant...

— Peut-être même un peu plus... Claudia Herrera a échappé de peu, tout à l'heure, à un guet-apens façon règlement de comptes mafieux. Un tueur mexicain acoquiné à des *gringos*...

— Oh oh...

Comme Brognola ne réclamait pas de détails, l'Exécuteur continua :

— HH l'épurateur avait établi une liste de flics corrompus. Atkins l'a vue, il était peut-être le seul à pouvoir affirmer qu'elle existait... La liste

a disparu, comme son rapport un an plus tard...

Quand il rompit le silence, Brognola avait le ton plus grave, signe qu'il cogitait intensément. Et accessoirement, qu'il consentait à partager des renseignements confidentiels. Il baissa la voix comme s'il était à portée d'oreilles indiscrètes :

— Tout cela est exact, Striker. Quand HH a été descendu, le bruit a couru qu'il s'était vu plus beau qu'il n'était, que sa fameuse liste et les preuves allant avec étaient du pipeau. Une invention de sa part. C'est pour ça qu'il l'avait montrée à Atkins, pour que la D.E.A. cesse de le prendre pour un mythomane... Ça n'a réussi qu'à moitié... Mais Atkins était le type idoine, pour reprendre le flambeau. Il s'est souvenu de certains noms qui figuraient en bonne place dans la liste de HH, et il en a choisi un. Un flic assez haut placé, mais vulnérable, qu'il a entrepris de travailler au corps. Je ne sais pas comment il s'y est pris, mais il l'a retourné. Le type a accepté de parler.

— Pas seulement pour lui dépendre la corruption dans la police, supposa Bolan.

— C'est sûr ! Atkins avait en tête une autre idée qu'Herrera. Un objectif plus ambitieux. Démanteler les filières de la drogue en provenance du Mexique et faire tomber les gros bonnets complices des narcos, pour les traduire en justice...

— Noble programme, persifla l'Exécuteur en songeant à Eduardo Rodriguez; mais qui laisse du pain sur la planche...

Hal Brognola ne se dérida pas.

— Tu as raison, mais n'oublie pas comment ils ont fini tous les deux, dit-il d'un ton lugubre.

Bolan eut l'intuition qu'il ne s'inquiétait pas que pour lui. Son ami devait songer à la source providentielle qui avait sauvé du néant le travail de Brian Atkins. La sombre humeur de Brognola s'expliquait peut-être aussi par le constat que les voies légales étaient décidément impuissantes contre le Crime organisé, dans un pays aussi gangrené que le Mexique.

— Tu crois que je risque d'oublier ?

— Non, pas une seconde, Striker !

Hal Brognola raccrocha. Il entamait une journée de travail chargée, supputa Bolan en regagnant le motel. Au passage, il récupéra sous le siège avant du Pathfinder le mini-Uzi du tueur de Blaker Avenue, dont il ôta le chargeur vide. Il longea la galerie et pénétra sans bruit dans la chambre. Pour ne pas réveiller Claudia Herrera, il s'orienta dans l'obscurité. Il allait franchir la porte de communication quand, soudain, la jeune femme se redressa sur le divan. S'arrêtant de respirer, elle le fixa en écarquillant les yeux.

— Pardon, je ne voulais pas vous réveiller..., s'excusa-t-il.

Elle prononça quelques mots en espagnol. Pour la rassurer, il

alluma la lumière.

— Ah ! c'est vous... J'ai cru... J'ai fait un cauchemar.

Puis elle vit le pistolet-mitrailleur dans sa main.

— Je vais le ranger, rendormez-vous. Prenez le lit, d'ailleurs, je me contenterai du divan.

Il alla chercher au fond du placard de la chambre le sac qui contenait ses armes favorites. Il allait y glisser le mini-Uzi, quand Claudia Herrera dit dans son dos :

— Je me souviens de lui... Diego...

— Comment ça ?

Il se retourna et elle désigna le P.-M.

— Le type qui a failli me tuer... avec ça, non ?

— En effet. Les tueurs des cartels utilisent plus volontiers des kalachs, mais...

— Il était avec mon frère, sur le trottoir. On avait rendez-vous, Humberto et moi, pour nos histoires de famille... C'était juste avant la mort de notre mère... Le type ne lui lâchait pas le bras. Maigre, des cheveux longs et une allure de pauvre type... Humberto l'a secoué brutalement. « Casse-toi, Diego »... L'autre est tombé par terre, à genoux sur le trottoir.

Elle replia son bras devant son visage, mimant le geste de se protéger.

— Il lui manquait un doigt, dit-elle, ça m'a frappée. Il est parti en rasant les murs.

— Vous avez vu le tueur, tout à l'heure ?

Elle hocha la tête.

— Juste une seconde, quand vous avez embouti sa voiture et qu'il s'est retourné. Une sale tête...

— De voyou plutôt que de pauvre, approuva l'Exécuteur. Mais il lui manquait le petit doigt de la main droite, c'est vrai... Ça remonte à quand ? Vous vous rappelez ?

— Trois ans ! Humberto venait d'être promu à la tête de son équipe de super-flics... Il pouvait encore se déplacer sans escorte et venir prendre un café avec moi à une terrasse pour discuter du sort de notre mère...

— Et ce Diego... Il vous a remarquée, ce jour-là ?

— Je ne crois pas... Je l'avais pris pour un mendiant, j'ai reproché à Humberto de l'avoir malmené, mais il s'est mis en colère. Avec tout le fric qu'il lui donnait, l'autre n'avait pas à se plaindre ! Comme je ne comprenais pas, il m'a dit que ce pauvre type n'était pas un mendiant, mais un tueur. Et un informateur...

Bolan resta silencieux, pesant les implications éventuelles de cette révélation : le tueur mexicain acoquiné avec des *gringos* était un ancien informateur de HH, le super-flic de Juarez, frère de Claudia

Herrera...

— J'en ai rêvé, à force d'essayer de retrouver le souvenir qui me fuyait depuis tout à l'heure, ajouta celle-ci.

— Rendormez-vous, et prenez le lit, décida-t-il en refermant le sac contenant son arsenal.

Sans lui laisser le temps de discuter, il transféra ses affaires dans le petit salon attenant. En l'occurrence, elles se résumaient à un autre sac guère plus volumineux, qu'il n'avait pas ouvert.

— Je n'ai plus sommeil, protesta la jeune femme.

Il allait répliquer, quand son portable se mit de nouveau à vibrer. Il se détourna et prit l'appel. C'était Hal Brognola, qui dérogeait à leurs règles de sécurité en le joignant directement. Signe d'un cas d'extrême urgence... Bolan se raidit, dans l'attente de mauvaises nouvelles. Brognola annonça d'une voix sans timbre :

— L'avion Topcoke s'est crashé quelque part dans le désert du Nouveau-Mexique...

CHAPITRE VI

En caleçon et T-shirt, dans la pénombre de la vaste pièce aux murs lambrissés, qu'un rayon de lune pénétrant par la porte-fenêtre donnant sur la galerie transperçait d'une flèche nacrée, Hernan Aguilar resta de longues secondes figé sur place, le téléphone à la main.

Son premier réflexe, quand il eut réécouté le message et vérifié qu'il était 3 h 30 du matin, fut d'essayer de rappeler son correspondant. En vain. Le numéro de portable de Lionel Duncan sonnait dans le vide. Et celui de son copilote, William Brady, ne sonnait pas du tout.

Hernan Aguilar hésita ensuite à aller réveiller le patron, à l'étage. Eduardo Rodriguez prenait couramment des somnifères pour lutter contre les insomnies, le tirer du lit pour lui annoncer la très mauvaise nouvelle qu'il venait d'apprendre donnait d'avance à son secrétaire particulier des sueurs froides. Hernan Aguilar, depuis des années qu'il était au service du milliardaire, s'était endurci, il s'était même doté d'une solide carapace, que sa frêle apparence physique ne laissait pas soupçonner. Mais il savait d'expérience que le pire, pour un homme immensément riche comme Eduardo Rodriguez, était de perdre de l'argent... Quelques millions de dollars, une bonne pincée de billets verts grand format, l'équivalent d'un mini-krach boursier ! Pas de quoi mettre sa fortune en péril, Aguilar était le mieux placé pour l'attester, puisque c'était lui qui en établissait le bilan, en deux versions, l'une officielle et l'autre clandestine... Mais assez pour mettre en fureur Don Eduardo; gâcher son humeur déjà assombrie par les vilaines rumeurs courant sur son compte au palais présidentiel de Mexico City. Car au-delà des chiffres, le crash du DC-4 de la Topco signifiait la fin de la tranquillité. Aguilar l'avait immédiatement déduit des termes du message du pilote canadien naufragé dans la Sierra Oscura. « C'est pas un accident ! avait articulé Duncan avant que la batterie de son portable ne rende l'âme, à 3 h 20 exactement. On nous a saboté le Carvair... » Puis quelques mots entrecoupés de grésillements : « ... panne sèche... ravitaillement bidon... salopard de Mex... »

Il s'imagina annoncer, sur le seuil de la chambre, à l'étage, à un Eduardo Rodriguez ébouriffé, aux yeux gonflés, le crash du DC-4... « Pas un accident, un sabotage, señor... » Autant dire : « C'est la guerre, Don Eduardo... »

Il soupira et reposa le téléphone. Réfléchit une minute en se frottant les yeux, puis ouvrit la porte-fenêtre et sortit sur la galerie. La clarté de la lune, sur le lac et le désert environnant, était froide et coupante, sculptant le moindre relief avec la précision d'un scalpel. Perché sur une crête, adossé à la muraille et dominant l'immense étendue inhabitée entre Barreal et Ojos Calientes, le ranch méritait

bien son nom : El Mirador. Hernan Aguilar scruta le paysage, y cherchant les signes d'un quelconque danger. Il n'en aperçut aucun, c'était trop tôt, et, de toute façon, El Mirador était le dernier endroit pour engager les hostilités. Mais sous ses yeux, au bout de l'horizon, se devinait la frontière, et il suffisait de la suivre vers l'est pour parvenir à Ciudad Juarez. Le théâtre de tous les affrontements... Là-bas, les hostilités ne cessaient jamais !

Hernan Aguilar rentra précipitamment dans le bureau, reprit le téléphone et composa un numéro. Alors que les sonneries s'égrenaient, il regagna la galerie et fit les cent pas. Enfin, une voix ensommeillée répondit, d'un ton rogue.

— Jesus ? C'est Hernan...

— Tu as vu l'heure, putain ?

— Il faut que je parle à Vicente, tout de suite !

— Quoi ?

Aguilar était frêle, on ne l'avait jamais vu porter une arme, quand il accompagnait Eduardo Rodriguez dans sa limousine blindée, ou l'assistait lors de ses rendez-vous d'affaires. Mais il était le secrétaire particulier du boss, et savait à l'occasion se faire écouter des porte-flingues. Il répéta sèchement :

— Je dois prévenir Vicente Fuentes, c'est urgent...

Jesus Lopez se récria :

— Il n'est pas là ! Il passe la nuit ailleurs...

— Avec qui ?

— *Una puta*, évidemment ! Ou deux, peut-être...

— Qui l'escorte, je veux dire ?

— Angel...

— Tout seul ?

— Si ! Puisque je suis là...

Aguilar marqua une pause, tout en contemplant le panorama grandiose. El Mirador n'était qu'à mille deux cents mètres d'altitude, mais les sommets arides, derrière lui, culminaient à près de deux mille huit cents mètres. A ses pieds, le lac Barreal scintillait. Aucun danger à l'horizon, bien sûr. Mais une menace bien réelle, au-dessus de leurs têtes.

— Alors quoi ? s'énerva Jesus Lopez. Qu'est-ce qui se passe, à la fin ?

— L'avion de ce soir s'est écrasé, répondit Hernan Aguilar, criant presque.

L'homme de main cracha une bordée d'injures. Quand il reprit son souffle, le secrétaire ajouta :

— Panne sèche...

Jesus Lopez resta muet de saisissement, puis s'écria :

— Qui dit ça ?

Aguilar répéta les propos du pilote.

— Tu as parlé à Duncan, il est vivant ?

— Il vient d'appeler, je suis arrivé trop tard pour lui répondre, je dormais, mais il a laissé un message. Ils sont tombés en panne sèche après une heure de vol... Sierra Oscura...

— J'ai vu le camion-citerne faire le plein du zinc ! s'emporta Lopez. De mes yeux vu ! Et Angel avec moi !

— Ravitaillement bidon... c'est ce qu'il dit.

Lopez marmonna encore quelques injures, à mi-voix, tout en essayant de réfléchir.

— Tu vois ce que ça peut vouloir dire ? reprit Aguilar. Réveille des hommes et rejoins Fuentes. Préviens-le. Qu'il se méfie... Ce n'est que le début, j'en ai peur.

— Le début de quoi ? grogna Lopez.

A son ton, il entrevoyait déjà la réponse. Aguilar la lui assena sans ménagements :

— Le début des emmerdes ! Grouille-toi !

— *Sí* ! J'y vais. Et... le big boss ? Il a besoin de renforts ?

— Je m'en charge.

Hernan Aguilar coupa la communication et réintégra la maison. Il reposa le combiné sur son socle et quitta le bureau pour monter au premier étage. Il n'avait pas d'efforts à faire pour se composer un visage de circonstance, au moment d'annoncer la catastrophe.

Parvenu devant la porte, il prit une profonde inspiration, frappa deux coups légers, par acquit de conscience, puis tourna la poignée et se glissa à l'intérieur. La voix tonitruante de Don Eduardo le fit violemment sursauter.

— Hernan ? Tu tombes à pic !

Stupéfait, le secrétaire découvrit Eduardo Rodriguez assis sur son lit, adossé à des coussins; ébouriffé et les yeux gonflés, mais bien réveillé. Il tenait un téléphone portable dans lequel il jeta quelques mots, en anglais :

— Merci de m'avoir averti... Je vous revaudrai ça, l'ami...

Il mit fin à la communication puis se tourna vers Aguilar.

— La Sierra Oscura ! Deux cents bornes en direction d'Albuquerque, en bordure de White Sands ! C'est là qu'ils se sont écrasés...

Le secrétaire retrouva l'usage de la parole après s'être éclairci la voix :

— Duncan et Brady sont vivants.

— Quoi ? hurla Eduardo Rodriguez en considérant son portable d'un air de reproche.

Son interlocuteur n'était pas au courant, devina Aguilar, tout en constatant qu'il n'avait jamais vu le mobile sur lequel son patron venait

d'être appelé. Il relata l'appel du pilote. Les yeux bouffis de Don Eduardo s'étrécirent à deux fentes luisantes.

— Un sabotage, hein ?

Hernan Aguilar acquiesça.

— Préviens immédiatement Fuentes !

— C'est fait, señor.

Eduardo Rodriguez rangeait le portable dans un tiroir, au chevet de son lit. Il tourna vivement la tête.

— C'est bien, Hernan. Tu lui as dit d'être sur ses gardes ? Tu penses comme moi, n'est-ce pas ?

Hernan Aguilar hocha la tête et laissa à Don Eduardo le soin de préciser leur sentiment commun :

— On nous a déclaré la guerre...

Ils avaient quitté le motel, retraversé El Paso et franchi la frontière en sens inverse, par la route 45 et le quatrième pont sur le Rio Grande, le plus à l'est. Claudia Herrera avait soutenu sans ciller le regard narquois du douanier mexicain, qui avait l'air de se demander quelles qualités lui valaient d'être raccompagnée à Ciudad Juarez par son ami américain...

La jeune femme était bien réveillée, l'effet de l'alcool s'était dissipé, dans son regard comme dans son élocution, et lorsque Bolan avait décidé de repartir, après le coup de fil d'Hal Brognola, elle avait insisté pour qu'il la ramène à Juarez. Elle disposait, dans le centre-ville, non loin de la Plaza de Armas où elle travaillait, d'un petit logement qu'elle avait gardé « au cas où... », même après s'être installée à El Paso.

— Je dois me rendre sans faute au bureau, demain matin, avait-elle argumenté. Pas question de laisser croire qu'il m'est arrivé quelque chose...

Sans doute valait-il mieux pour elle de se tenir éloignée de Blaker Avenue ces prochains temps. Pour une fois, le Mexique semblait plus sûr cette nuit qu'El Paso. Peut-être aussi avait-elle simplement en tête de rester auprès de Bolan. il avait remonté sur ses indications l'avenue Hermanos Escobar. Elle désigna la rue Tlaxcala, et dès qu'il y fut engagé, elle lui demanda :

— Vous ne comptez pas vous reposer un peu ?

Les rues étaient désertes, le silence seulement troublé, de loin en loin, par des ululements de sirènes. L'éclairage public, rare ou défaillant à la périphérie, s'améliorait dans le centre-ville, sans rendre l'atmosphère moins pesante. La chaleur n'y était pour rien, il faisait plutôt frais. Mais Juarez sécrétait une tension palpable, comme si chaque carrefour recelait un danger.

— J'ai à faire, répondit laconiquement l'Exécuteur.

— A 4 heures du matin ?

— Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas remettre...

— Et que vous n'avez pas l'intention de partager, n'est-ce pas ?

Elle désigna d'un geste un peu brusque l'adresse où elle se rendait. Une maison ancienne, d'aspect quelconque, au rez-de-chaussée de laquelle une boutique désaffectée avait sa vitrine remplacée par des planches et des parpaings.

— Vous pouvez me déposer là, dans ce cas, lança-t-elle d'un ton pincé.

Il s'arrêta, surveillant leurs arrières et laissant tourner le moteur.

— Je ne veux pas vous attirer d'ennuis, dit-il.

— Vous savez où me trouver, insista-t-elle en montrant les étages.

La sonnette « C.H. », c'est au deuxième...

Elle tourna le visage vers lui, hésita, finit par sourire et ajouta :

— Je ne veux pas me mêler de vos affaires, mais si vous avez besoin d'un point de chute à Juarez, ou de quoi que ce soit...

Bolan acquiesça, assura en lui rendant son sourire :

— J'ai votre numéro de portable, je vous tiendrai au courant...

Elle ouvrit la portière, sursauta parce qu'une voiture de police, gyrophare tournoyant, passait à toute allure devant eux dans une rue transversale.

— Soyez prudent, monsieur Paul Morris, dit-elle, avec un coup d'œil sur le sac noir qui dépassait de sous le siège conducteur du Nissan.

C'était celui qui contenait les armes.

— Faites attention à vous, lui renvoya-t-il.

Serrant contre elle son sac à main, dont elle avait extrait des clés, Claudia Herrera se faufila jusqu'au trottoir et sans se retourner s'engouffra dans l'immeuble. Bolan patienta encore avant de repartir. Lorsqu'il vit la lumière filtrer derrière les volets clos du deuxième étage, il redémarra.

Il tourna deux fois à gauche et roula vers le sud. Au croisement d'Insurgentes, une des grandes artères qui traversaient la ville d'est en ouest, il aperçut, tout proche, un embouteillage de voitures munies de sirènes et surmontées de gyrophares. Ambulances et voitures de police rappliquaient en nombre, sur les lieux d'un énième règlement de comptes, probablement... Des silhouettes en uniforme couraient en tous sens et gesticulaient. Il continua tranquillement sa route. Cependant, le fidèle Beretta 93-R tiré du sac était glissé entre les sièges avant, à portée de main...

Sur le Paseo Reforma, une grande avenue jalonnée de feux rouges et bordée de prétentieux immeubles modernes, le peu de circulation était concentré dans les parages des deux grands hôtels qui se faisaient face au carrefour avec Ninos Heroes. Bolan dépassa les quelques taxis en maraude, parcourut encore un demi-mile pour

retrouver l'Avenida Lopez Matteos. Il s'y engagea, vers le sud. Pas un chat et pas une lumière. A mesure qu'on s'éloignait du centre-ville, les constructions, souvent décrépies, s'espaçaient, entrecoupées d'aires de stationnement, de terrains vagues bordés de cahutes abritant des ateliers de mécanique. A l'adresse qu'il cherchait, se trouvait un imposant bâtiment aux ouvertures minuscules, flanqué d'un parking où était rangée, derrière un haut grillage, une flottille de fourgons et de camions, de toutes tailles et pour tous les usages. Une enseigne discrète, au-dessus du portail, annonçait : Carrenzano Transportes. La même mention était gravée sur une plaque, à droite de la porte d'entrée du siège. Ni gardes ni système de surveillance sophistiqué, conclut Bolan d'un examen des lieux superficiel. Et aucun camion-citerne, pour autant qu'il pût en juger. Celui qui avait ravitaillé le DC-4 de la Topco, sur l'aérodrome de Barreal, appartenait pourtant à la société de transport d'Alejandro Carrenzano... Lequel était de longue date, l'Exécuteur s'en était assuré, un des piliers de l'empire d'Eduardo Rodriguez...

Il entamait une inspection plus minutieuse du portail d'entrée du parking, lorsque des bruits de moteurs l'alertèrent. Plusieurs véhicules empruntaient en cortège l'avenue Lopez Matteos, roulant lentement dans sa direction, tous feux éteints. Le temps de battre en retraite vers le Nissan stationné à quelque distance de Carrenzano Transportes et de se tasser sur le siège conducteur, Bolan se félicita de ses vieux réflexes de prudence. Le premier véhicule, une camionnette Ford blanche sale, s'arrêta quasiment sous son nez. Les portières arrière s'ouvrirent et un groupe d'hommes sauta à terre. Ils portaient des sacs à bout de bras et en bandoulière, pour certains, des kalachnikovs... Ils filèrent vers le portail auquel s'intéressait Bolan deux secondes plus tôt.

Le deuxième véhicule, une dépanneuse dont la plate-forme supportait un treuil, s'arrêta à hauteur du parking, manœuvra rapidement en marche arrière et vint stopper à deux ou trois mètres du portail. Plusieurs silhouettes en jaillirent, actionnant le treuil et déployant des chaînes de remorquage. En un clin d'œil, ils eurent arrimé celles-ci aux grilles. Descendus du troisième véhicule, un Toyota Land Cruiser rutilant, deux porte-flingues supervisaient l'opération et surveillaient les alentours.

Aucun des trois véhicules ne portait de plaques d'immatriculation. Tous leurs occupants étaient des Mexicains, la plupart jeunes, en baskets, le front ceint d'un bandana...

Garé derrière un pick-up sur un emplacement réservé, le Nissan Pathfinder était un peu trop voyant au goût de son occupant, mais personne parmi le commando ne songea à jeter un regard à l'intérieur des voitures stationnées à proximité de Carrenzano Transportes. Leur

objectif, c'était la flottille du parking. Et ils étaient pressés... Pressés et efficaces, rompus à l'exercice, à l'évidence. Les grincements et crissemments du portail furent bientôt suivis d'un grand fracas, quand la dépanneuse, dans un grondement de moteur, se mit en marche, arrachant les deux vantaux, disloquant les gonds fixés à des piliers de ciment qui se craquelèrent. Une secousse supplémentaire, et une brèche s'ouvrit, livrant passage au groupe des incendiaires.

Car, ainsi que le Guerrier l'avait deviné, les sacs portés à bout de bras contenaient des bouteilles d'essence, et l'objectif était d'endommager le maximum de camions avec des cocktails Molotov.

Le premier *vlouf* témoignant de la réussite de ce programme se produisit trois minutes plus tard, vers le fond du parking. Le conducteur du Ford se tordit le cou pour apercevoir les flammes qui s'élevaient d'un Kenmex tout neuf dont le réservoir, en explosant, libéra un panache de fumée noire au-dessus du parking. Quatre autres déflagrations s'enchaînèrent, et les lueurs de l'incendie se propageant d'un camion à l'autre éclairèrent des visages moustachus, des figures juvéniles aux yeux luisants d'excitation, des pistolets automatiques et des fusils d'assaut entre des mains crispées, des grimaces d'impatience et des fronts en sueur, sous les bandanas rouge sombre...

Ce n'était pas le premier incendie de la nuit, songea Bolan : à Ciudad Juarez, les pompiers, les ambulanciers et les flics n'avaient pas de répit... Il tâchait de se rendre invisible dans le Nissan. Le moindre mouvement risquait d'attirer l'attention du conducteur de la camionnette, dont il entrevoyait à chaque coup d'œil le visage transpirant, les contorsions énervées. Heureusement, le type était curieux de ce qui se passait derrière lui... Alors qu'un chapelet d'explosions retentissait, détruisant d'autres camions, ravivant de plus belle l'incendie, un coup de sifflet du côté du Land Cruiser donna le signal du repli.

La camionnette Ford démarra, portes arrière battantes, prête à oublier les jeunes voyous. Ils durent sprinter, dans un concert de cris et d'injures. L'homme au volant freina, fit marche arrière en martyrisant l'embrayage. Quatre silhouettes agiles s'entassèrent derrière lui, avec leurs sacs vides et leurs kalachs. Un des porte-flingues du Toyota, guère plus vieux mais corpulent, et essoufflé, monta à l'avant. Bolan l'entendit hurler des « bravos » et lancer comme un cri de guerre :

— A Tarahumara !

La camionnette fit une embardée et accéléra. Les yeux au ras du pare-brise, face aux lueurs éblouissantes de l'incendie, Bolan vit la dépanneuse reculer, enfoncer ce qui restait du portail et caler en plein milieu du passage. Son conducteur, vêtu de cuir et portant des chaînes autour du cou et de la taille, en descendit pour grimper dans

le Toyota. Il aurait difficilement pu se faire passer pour le garagiste dont le nom et l'adresse s'affichaient sur la calandre de l'engin qu'il abandonnait sur le lieu du sinistre...

Le deuxième porte-flingue, un mastodonte coiffé d'une casquette de base-ball, remonta le dernier, et en souplesse, dans le Land Cruiser. Lequel dépassa en trombe le Pathfinder où Bolan sentait monter inexorablement la température ambiante.

Le raid contre Carrenzano Transportes avait duré une douzaine de minutes, et l'incendie devait s'apercevoir depuis El Paso. Les feux stop du Land Cruiser disparurent au bout de l'avenue Lopez Matteos. De nouveaux ululements de sirènes retentirent, se rapprochant à vive allure, alors que les flammes ronflaient et s'élevaient haut dans la nuit, illuminant tout le quartier.

Le parking promettait d'offrir, quand les pompiers seraient venus à bout du brasier, un spectacle de totale désolation... Pas de victimes, mais des carcasses de camions calcinés, une flotte de véhicules détruite... Après un avion chargé jusqu'à la gueule de poudre blanche !

Bolan se redressa derrière le volant et démarra sans perdre une seconde. Direction le sud-ouest. Le quartier de Tarahumara...

Il avait eu l'intention de s'attaquer lui-même aux affaires contrôlées par le cartel de Juarez. La compagnie de transport d'Alejandro Carrenzano, par exemple. De telle sorte qu'après la perte d'une grosse cargaison de drogue, tombée aux mains de la D.E.A. en Louisiane, les pourris mexicains, Eduardo Rodriguez en tête, soient sur des charbons ardents. Cela allait être le cas, littéralement, songea le Guerrier en voyant converger des voitures de pompiers vers l'Avenida Lopez Matteos. On lui avait coupé l'herbe sous le pied, et après ce qu'il venait de voir, il ne pouvait croire que le crash du DC-4 de la Topco soit dû à un accident. Ce qui signifiait qu'un concurrent sérieux avait lancé une offensive contre les intérêts du cartel de Juarez. Une offensive qui n'était pas terminée, devinait-il, car Tarahumara, c'était le quartier où habitait Vicente Fuentes...

CHAPITRE VII

Au volant d'une Pontiac poussive qui de temps à autre pétaradait, au risque de réveiller les riverains du tranquille quartier de Fidel Avila, Julian Oxcado n'en menait pas large. Il avait fait deux fois demi-tour, pris un sens interdit et il hésitait à chaque carrefour. Assis à côté de lui, Jesus Lopez avait cependant cessé de le houspiller, pour tenter lui aussi de se repérer, dans le dédale de rues résidentielles où ils cherchaient l'adresse d'Octavio Duran, le chauffeur de camion de Carrenzano Transportes.

— On est déjà passés ici, non ?

— Je crois, acquiesça Julian Oxcado en bifurquant à gauche.

— Et tu as déjà pris cette rue ! s'emporta Jesus Lopez. Alors, tourne à droite !

Comme Oxcado ne réagissait pas assez vite, il braqua le volant à sa place. La Pontiac tangua sur ses amortisseurs fatigués, buta contre le remblai de terre et de cailloux du bas-côté, protesta avec véhémence lorsque Oxcado la maltraita en marche arrière. Ils repartirent dans la direction opposée et après quelques dizaines de mètres, Jesus Lopez s'exclama :

— C'est là ! Cette ordure habite dans cette putain de rue !

Spontanément, il saisit à sa ceinture, contre sa hanche, un automatique Astra calibre 9 mm Court dont il manœuvra la culasse avec un soupir satisfait. Pour ce qu'il avait à faire, c'était l'arme adéquate, même s'il avait pris l'habitude, dès qu'il sortait la nuit, de glisser un pistolet-mitrailleur Skorpion sous sa veste, dans un étui d'aisselle spécialement conçu, que la coupe ample du vêtement rendait très discret.

— C'est là ! répéta Lopez, en désignant cette fois un pavillon en retrait de la chaussée. Je la reconnais, sa baraque... Il en était assez fier, le salopard, quand il nous a invités pour pendre la crémaillère !

Oxcado, soulagé, voulut s'arrêter à distance de la maison, mais il lui commanda de stopper juste en face.

— Laisse tourner le moteur, ajouta-t-il, j'en ai pour deux minutes. Et s'il m'entend arriver, tant mieux ! Qu'il ait la trouille et fasse dans son froc !

Oxcado jeta un coup d'œil inquiet sur les environs, mais Lopez se moquait du voisinage. Jamais encore, dans sa déjà longue carrière de porte-flingue au service du cartel de Juarez, il n'avait vu un voisin se soustraire à l'invitation d'un flingue à rentrer chez soi et à plonger la tête sous l'oreiller...

Il descendit de voiture, rajusta son Stetson crème sur son crâne en pain de sucre, tira sur les pans de son veston blanc en redressant sa

haute taille, puis il enjamba une maigre haie défleurie et, ignorant l'allée de gravier, traversa à grands pas la plate-bande d'herbe jaune qui entourait la maison. Le pistolet se remarquait à peine dans sa main, le Skorpion pas du tout sous sa veste trop grande. Sa silhouette était celle d'un homme amaigri par un régime sévère, mais pas encore résolu à adapter sa garde-robe...

Il atteignit la porte et se figea : elle était entrouverte... Il la poussa du pied, attendit quelques secondes avant de s'aventurer à l'intérieur. Le temps de humer l'odeur de sang frais qui flottait dans l'air. Il fit quelques pas dans le couloir, avisa sur sa droite la pièce de séjour, éclairée par la lueur de la télé restée allumée. En y entrant, il tenait l'Astra braqué devant lui dans la main droite, et le Skorpion dans la gauche. Prêt à toute éventualité...

Mais il n'y avait dans la pièce plus rien qui vaille une balle. Seulement trois cadavres pelotonnés sur un canapé maculé de sang, face à l'écran plat plein de neige... Jesus Lopez en avait vu bien d'autres, mais sentit néanmoins se hérissier les poils de sa nuque.

Il ressortit du pavillon quelques minutes plus tard. Il avait rangé ses armes et ne tenait plus à la main qu'un portable. Il s'arrêta au milieu de la plate-bande pour parler, à voix basse et rapide. Au volant de la Pontiac, Julian Oxcado devina à son attitude que quelque chose n'allait pas. Lopez avait le teint brouillé et oubliait de redresser sa taille de matador. Il haussa la voix en apostrophant durement Angel Suarez, son équipier favori. Avec un certain succès, car peu après, par la vitre entrouverte, Oxcado l'entendit s'adresser respectueusement au patron en personne. Vicente Fuentes avait consenti à se déranger pour écouter ce qu'avait à lui dire son porte-flingue numéro un. Lequel, croisant le regard trop curieux d'Oxcado, se détourna. La suite de la conversation échappa au jeune homme. Lorsqu'il revint vers la voiture, son téléphone glissé dans sa poche, Lopez se contenta de quelques mots et d'un signe de tête :

— Amène-toi, on a du boulot... Tu peux couper le moteur !

Julian Oxcado obéit. Sur le seuil de la maison, il demanda à voix basse :

— Tu l'as descendu ?

Il allait s'étonner de n'avoir rien entendu, mais le regard de Jesus Lopez le fit taire. Ce dernier lui montra la pièce principale, à droite dans le couloir.

— C'est là, je te rejoins, dit-il en entrant, à l'opposé, dans la cuisine. Le haut-le-cœur de Julian Oxcado s'entendit jusque-là...

Il était encore figé sur place, devant le canapé, quand Lopez le rejoignit et d'un coup d'épaule le tira de sa stupéfaction horrifiée. Sous le Stetson, le visage émacié du porté-flingue était crispé par un rictus, le trait mince de sa moustache brillait. Il passa sa langue sur sa lèvre,

leva devant les yeux d'Oxcado un petit sachet transparent, qu'il froissa légèrement entre pouce et index. La pochette s'ouvrit, des cristaux de poudre collés dans la pliure s'éparpillèrent, mais il restait une bonne dose de coke dedans.

— Prends-en, tu vas en avoir besoin..., ordonna Lopez en reniflant.

— Pourquoi ? demanda stupidement Oxcado.

Il découvrit alors ce que Lopez tenait dans son autre main : des sacs-poubelle de grande contenance et un couteau de cuisine de taille respectable, à la lame crantée. Il la pointa vers le canapé. Désignant les trois corps. Une mère et ses deux gosses. La femme d'Octavio Duran, lequel à l'évidence n'était pas rentré chez lui, et leurs deux enfants. Un garçon, une fille. Tous les trois égorgés, saignés comme des poulets sur le canapé, face à la télé. Oxcado, les yeux écarquillés, cherchait à comprendre. Sur le plat de la lame tenue horizontale, Lopez, d'un geste assuré, fit tomber du sachet un rail de poudre, qu'il lui mit sous le nez.

— C'est toi qui t'y colles, dit-il d'un ton sans réplique. Tâche de faire ça vite et proprement...

Le jeune homme devint tout à coup livide et bredouilla une question incompréhensible. Mais il obtint la réponse :

— Le patron veut leurs têtes...

Dans le Lincoln MKX stationné sur Mesa Hills Drive, à El Paso, l'agent fédéral Jack Conway émit un sifflement agacé entre ses dents et appuya sur la touche de rappel automatique de son téléphone portable. Quand on décrocha enfin, à la dixième sonnerie, il explosa :

— Las Palmas Medical Center ? Je vous appelle pour la quatrième fois au sujet d'un homme blessé par balles, amené chez vous tout à l'heure en ambulance. Une fusillade dans Blaker Avenue, un accident de voiture...

Au bout du fil, la voix qui l'interrompt pour lui demander le nom du blessé n'était pas la même que précédemment. Une femme au ton sec, qui s'excusa, mais elle venait de prendre son service aux urgences. Il était 4 heures du matin passées de cinq minutes.

— Tom Cuthbert, répondît Conway sans réfléchir.

Bob Martins, assis au volant, lui jeta un coup d'œil réprobateur.

— Content de l'apprendre, fit la femme au téléphone. Parce que jusqu'à maintenant, on ne savait rien de son identité... Tom Cuthbert... Vous êtes un ami, sans doute... Pour vous inquiéter ainsi... Vous auriez pu passer prendre de ses nouvelles. Vous êtes monsieur... ?

— Comment va-t-il ? C'est tout ce que je vous demande, nom de Dieu !

La femme ne se démonta pas, laissa s'écouler deux secondes, puis reprit :

— Tom Cuthbert est décédé à son arrivée aux urgences, monsieur... On n'a rien pu faire... Enfoncement de la cage thoracique par la crosse et le chargeur d'un pistolet-mitrailleur... Plus une balle dans l'épaule, et quelques autres blessures, mais c'est sa propre arme qui lui a été fatale, c'est certain... On est tout de même soulagé de mettre un nom sur un cadavre, vous savez... C'est rassurant, d'une certaine manière, et je vous assure que...

Bob Martins tendit le bras d'un geste excédé, s'empara du portable de son compagnon et coupa la communication.

— Tu déconnes, Jack ! C'est un flic, cette nana ! Ou elle a les flics dans son dos et elle bavarde pour leur donner le temps de nous repérer !

Jack Conway ne fit pas mine de récupérer son téléphone. Il hocha la tête et dit, les yeux dans le vague, la voix enrouée par l'émotion :

— Tommy est mort, putain ! Tu as entendu ça, Bob ? Tommy...

— Ce con ! laissa tomber Bob Martins. Maladroit jusqu'au bout !

Son visage creusé de rides profondes, au menton carré, n'exprimait aucune tristesse. La mort de Cuthbert ne lui causait qu'une vive contrariété. Il se força tout de même à reconforter Conway d'une tape sur l'épaule, en lui rendant son portable.

— Il reste Dennis à tirer de là, dit-il.

Il reporta son attention sur le bâtiment carré près duquel ils étaient en faction. Pas très haut mais massif, planté en retrait d'un vaste terre-plein dégagé bordé de plots en béton, pour interdire toute approche de véhicules, c'était le *Federal Justice Center* d'El Paso. Le F.B.I. y avait son siège.

— Ça fait deux heures qu'il est là-dedans ! grommela Conway.

— Une heure et demie, rectifia posément Martins.

— Ils le cuisinent...

— Il tiendra sa langue.

— Qu'est-ce qu'on fout ici, dans ce cas ?

Conway n'obtint pour toute réponse qu'un long silence. Il se tourna vers Bob Martins, sous les ordres duquel il travaillait depuis plusieurs années, au bureau d'El Paso de la D.E.A., l'agence fédérale antidroque américaine. Il fixa son profil, ses tempes dégarnies et le fin trait blême qui courait de son oreille vers l'arrière de son crâne. Martins ne tourna pas la tête. Conway ne risquait pas d'apprendre de sa bouche l'explication de cette cicatrice, et jamais il n'oserait la lui demander. Il n'osait pas non plus lui demander jusqu'où les entraîneraient des actions comme l'élimination de Diego Obregon, ou la tentative ratée contre la Mexicaine de Blaker Avenue. Autant de questions qu'il n'était même pas capable de se poser à lui-même. Il se contentait de suivre le mouvement, et il commençait à avoir le vertige...

Il imagine son pote Tommy à l'avant du Jeep Liberty, son P.-M. Walther bien en main, s'empalant sur la crosse au moment du choc. Un balèze comme lui, toujours assidu aux séances de musculation... La poitrine enfoncée par son vieux Walther 9 mm Parabellum !

— Une saloperie pas croyable, murmura Conway en reportant son regard humide sur la chaussée déserte de Mesa Hills Drive.

Dix minutes passèrent sans que l'un ou l'autre prononce un mot. La sonnerie du mobile de Bob Martins fit sursauter Conway, et lui seul. En tirant l'appareil de sa poche, l'agent des stupés jeta un coup d'œil à son collègue. Il attendit pour répondre.

— Je vais me dégourdir les jambes, finit par piger Conway, et il descendit du MKX pour s'éloigner, le visage tourné vers les collines qui s'étagaient au pied des monts Franklin.

— Winthorp ? s'étonna Martins dans l'appareil.

— Je vous réveille, Bob ?

Ce dernier grogna pour s'éviter de répondre.

— Si c'est le cas, désolé, fit froidement David Winthorp. Pour ma part, je n'ai pas eu le temps de me mettre au lit. Il y a des soirs comme ça, où tout s'accumule, un vrai déluge de merde qui vous tombe sur la tête...

Martins ne broncha pas, puis desserra les dents. Avec difficulté, parce que ses mâchoires étaient bloquées.

— Je vous écoute, patron...

Winthorp émit un ricanement. Basé en Californie du Sud, au plus près de la frontière avec le Mexique, il supervisait les bureaux de la D.E.A. de San Diego, San Francisco, Los Angeles, Phoenix et El Paso.

— Le bureau ici, à San Diego, a reçu il y a deux heures un appel de votre collègue Dennis Keyes, commença Winthorp. Un genre d'appel au secours, d'après la personne qui a pris la communication. Keyes serait à El Paso, vous êtes au courant, Bob ? Sur vos terres...

— Qu'est-ce qu'il ferait ici ? grogna ce dernier.

— Bonne question. J'ai pensé que vous en auriez peut-être une idée, d'autant qu'il n'aurait pas fait le voyage tout seul, jusqu'à chez vous...

— Ah ouais ?

— Je suppose que vous êtes encore dans les brumes du sommeil, Bob, excusez-moi encore de vous infliger ça... Keyes n'en a pas dit plus, mais j'ai fait faire quelques vérifications et voilà que Cuthbert et Simmons manquent à l'appel. En vadrouille... Tommy Cuthbert et Joe Simmons, plus Dennis Keyes, vous voyez le trio ? Une fine équipe que vous connaissez bien... Ça n'étonnerait personne, et surtout pas moi, qu'ils se soient mis dans un sérieux pétrin. Pas un qui soit joignable, en tout cas...

— Je tâche de me renseigner, articula Martins en s'éclaircissant la voix.

— Et vous me tenez au courant ?

— Bien sûr, patron ! Je n'y manquerai pas...

— Personnellement, renchérit Winthorp d'un ton glacial. Je ne voudrais pas que les services du shérif ou le F.B.I. viennent me mettre sous le nez les exploits merdiques de ces abrutis... Question plantage, ça suffit avec les collègues de La Nouvelle-Orléans !

— Qu'est-ce qu'ils ont à voir là-dedans ? demanda vivement Martins.

— Si vous décidiez de vous rendormir, je vous préviens, ils risquent de vous sonner avant longtemps... Une grosse prise leur est passée sous le nez, cette nuit...

Bob Martins ne dit rien. Même le bruit de sa respiration était imperceptible. Winthorp reprit lentement :

— Un avion en provenance de Juarez, vous n'étiez pas au courant, par hasard ? Leur opération était top secret, mais je me demandais s'ils vous avaient mis dans la confidence...

— Et alors ?

— L'avion se serait crashé, d'après les militaires de White Sands. Un vol commercial ordinaire, mais enrichi de bonne dope par nos amis mexicains. DC-4 de la Topco à destination de Duplessis Airport, Louisiane... Les radars l'ont perdu dans les montagnes, du côté de la Sierra Oscura... Vous imaginez ? Toute cette bonne came gaspillée, dispersée dans le désert ! Les coyotes sont en train de se poudrer le nez et dansent la samba !

Bob Martins écarta l'appareil de sa bouche pour prendre une longue inspiration. Après laquelle il ne trouva rien d'autre à ajouter que cette promesse :

— Je me renseigne et je vous tiens au courant...

— J'y compte bien !

Winthorp coupa la communication. Martins faillit lancer son portable dans le pare-brise. Les phalanges de son autre main étaient blanches à force d'étreindre le volant. Il vida ses poumons et se força au calme. Il lui fallut une longue minute pour que son rythme cardiaque redescende sous un seuil acceptable. Conway se tenait immobile à distance de la voiture, mais il l'observait, à travers le pare-brise. Martins lui fit signe de patienter. Il pêcha dans le vide-poches du 4x4 un autre téléphone portable, sur lequel il composa un numéro qui n'était pas dans la mémoire de l'appareil, seulement dans la sienne. Quelque part au sud, de l'autre côté de la frontière, les sonneries s'égrenèrent. Il fut surpris qu'on décroche si vite. Une intuition le traversa.

— Hernan ?

— Si...

— *Say el güera...*

Le blond, le Blanc...

— Je vous réveille ? demanda Martins en espagnol.

— Non.

— Je viens d'apprendre une mauvaise nouvelle. Un accident d'avion.

La voix nette et bien réveillée d'Hernan Aguilar lui confirma son intuition : là-bas, on savait déjà !

— On est au courant, dit le secrétaire particulier d'Eduardo Rodriguez.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? voulut savoir Martins.

Aguilar ne répondit pas. L'agent de la D.E.A. hésita, puis reprit :

— Il y a autre chose... L'avion était attendu, à son arrivée en Louisiane... On vous a balancés !

Au souffle du Mexicain, Martins devina que cela au moins, c'était quelque chose que l'autre ignorait... Aguilar ne resta cependant pas longtemps muet à ruminer la nouvelle. Il annonça d'une voix douceuse :

— Tout n'est pas perdu, *mister güero...*

— Vraiment ?

— Les pilotes sont vivants. La cargaison est récupérable.

— Comment ça ?

— Plus ou moins intacte, il suffit d'aller la chercher, répondit calmement Hernan Aguilar.

Il venait d'apprendre que probablement une taupe de la D.E.A. sévissait dans leurs rangs et il ne bronchait pas. Ce type aux allures de comptable passe-partout, que Martins avait entrevu deux ou trois fois aux côtés d'Eduardo Rodriguez, avait décidément des nerfs d'acier...

— Ça me regarde ? laissa échapper Bob Martins.

Il regretta aussitôt sa question.

— Don Eduardo pense que oui...

Bob Martins, pour la seconde fois en quelques minutes, resta muet, à court d'arguments. Une fois de plus, les événements lui échappaient, son avenir était décidé par d'autres. Il était pris dans une nasse. C'était une sensation oppressante, de plus en plus insupportable. Il l'avait éprouvée pour la première fois un jour de début de printemps, six mois avant. Précisément, le jour où son collègue responsable du bureau d'El Paso, Brian Atkins, avait sauté dans sa voiture, de l'autre côté du Rio Grande, à Juarez. Bob Martins avait alors passé un coup de fil, sur un portable semblable à celui qu'il serrait présentement dans sa main, dont il avait ensuite jeté la puce... Et quelque part dans les montagnes qui dominaient la frontière, Don Eduardo en personne avait répondu...

Six mois s'étaient écoulés depuis, et la situation intenable où il s'était mis n'avait fait qu'empirer. C'était un ballottement sans issue, un pile ou face quotidien, où la vie d'un *special agent* de la D.E.A., fût-il directeur en fin de carrière d'un bureau régional, comptait autant qu'une pincée de cocaïne jetée dans le désert.

D'un côté, David Winthorp, qui cachait à peine ses soupçons, manœuvrait pour le coincer, de l'autre, on le sollicitait pour des services de plus en plus compromettants, qu'il ne pouvait pas refuser. Don Eduardo en avait un à lui demander, justement, si son intuition ne le trompait pas.

Au milieu de toutes les choses qui allaient de travers, il pouvait au moins se fier à son intuition, car Hernan Aguilar expliqua :

— Récupérer la cargaison et la sécuriser, le temps que les destinataires en prennent possession, c'est dans vos cordes, n'est-ce pas, *mister* ? On compte sur vous pour ça...

CHAPITRE VIII

La camionnette Ford blanche sale vira à l'angle du long mur d'enceinte qui entourait la propriété, et déversa le groupe d'assaillants devant le portail en acier qui en constituait le seul accès. De la villa, on n'apercevait, au milieu d'une végétation clairsemée, qu'une partie du toit, équipé de plusieurs hautes antennes. Le groupe des jeunes voyous aux bandanas rouges tira sans préambule plusieurs rafales de kalach. Les balles chuintèrent sur l'acier, arrachèrent des éclats à la muraille et réveillèrent le quartier de Tarahumara. Du bruit et des impacts, elles ne pouvaient pas avoir d'autres effets que de signifier à tout le voisinage, et au-delà à toute cette partie de la ville, fief des cartels, qu'un de leurs chefs, Vicente Fuentes, était visé...

Le vieux Ford avait traversé à tombeau ouvert les faubourgs les plus déshérités de Juarez, le Land Cruiser dans son sillage, pour cette démonstration de force. Une provocation audacieuse; un avertissement jeté à la figure du boss, après la destruction des camions de Carrenzano Transportes.

Du coin de rue où il s'était arrêté, se repérant au bruit des premières détonations pour s'orienter dans le dédale de Tarahumara, le Guerrier aperçut les deux véhicules garés en travers de la chaussée, et dans la portion de rue qu'ils délimitaient, les silhouettés qui arrosaient de projectiles le domicile de Vicente Fuentes...

Son sac à dos ouvert à l'épaule, ses armes à portée de main, il quitta le Pathfinder, longeant le bord opposé de la rue du Général Treviño. De ce côté-là, se succédaient des masures, des hangars en tôle, des terrains vagues. Un espace plein de recoins obscurs qui favorisaient une approche discrète. Parvenu à une trentaine de mètres du portail, il compta au milieu de la rue quatre silhouettes qui continuaient à tirer comme on se défoule, en s'encourageant de cris vindicatifs à l'encontre de Vicente Fuentes. Mais une cinquième se détacha du groupe, venant dans sa direction, avant d'obliquer en courant vers le mur. Un adolescent grand et efflanqué, le teint très sombre mais le regard brillant. Drogué peut-être, ou seulement excité par ce qu'il projetait de faire. Il était passé à quelques mètres de Bolan sans détecter sa présence. Trop pressé de dérouler la corde qu'il portait sur l'épaule, au bout de laquelle un grappin était fixé. Il le fit tourner avec adresse au-dessus de sa tête, avant de le lancer vers le faite du mur. Le grappin rebondit, faillit s'accrocher mais retomba, manquant de peu de lui ouvrir le crâne. Le garçon avait fait un saut en arrière. Il s'apprêtait à réitérer sa tentative quand un cri l'alerta. Suivi d'une détonation assourdissante qui figea tout le monde.

Tapi à l'angle d'un appentis en tôle dont les nauséabondes

émanations signalaient la destination, Bolan sursauta. Le tir venait d'un petit cabanon en bois tout proche de lui, en bordure de chaussée. Le double canon qui en émergeait visait les assaillants. Le tireur invisible hurla d'une voix éraillée :

— Va dire au Tiburon qu'il crève !

Et il doubla la mise, avec le même succès...

Le premier des voyous touchés gesticulait en levant les bras, vidant vers le ciel ce qui restait de son chargeur. La balle de gros calibre l'avait atteint entre les omoplates, avec une telle puissance qu'il avait décollé du sol avant de s'y écraser deux mètres plus loin. Le plus vif de ses potes s'était retourné pour riposter, mais il n'eut pas le temps de distinguer sa cible. La décharge de chevrotine calibre 12 l'atteignit sous le menton, avec un effet dévastateur, à cette courte distance. Sa tête explosa en une gerbe sanglante, éparpillant à la ronde des débris de chair, d'os et de mauvaises intentions. Le corps décapité tournoya sur lui-même comme un pantin avant de s'écrouler au milieu des adolescents. Ceux-ci avaient beau baigner quotidiennement dans la violence extrême, être capables de tuer leurs semblables sans sourciller, ils furent impressionnés. Certains étaient maculés d'une ignoble bouillie sanguinolente... Il y eut des cris de stupeur, des courses et des plonges, puis une réaction de rage vengeresse. Des volées de projectiles arrosèrent au jugé l'obscurité. Les kalachs, entre les mains des jeunes voyous de Juarez, étaient des jouets aux réserves de balles inépuisables, au staccato rassurant. S'imaginant pris entre deux feux, ils tiraient à tout-va, en reculant... Puis des voix leur hurlèrent des ordres et des injures, les deux porte-flingues du Land Cruiser les rameutèrent et une rafale cribla la façade en planches du cabanon où le tireur était dissimulé. S'il mettait tant de temps à recharger et n'avait pas plus de protection qu'une épaisseur de sapin, sa planque lui servirait de cercueil, avec plein de trous en prime, jugea Bolan, en décidant de l'aider un peu.

Il avait assuré dans sa main un Heckler & Koch UMP chambré en .45 ACP à chargeur de vingt-cinq coups, particulièrement adapté au combat de rue. Moins tonitruant qu'un fusil tirant des chevrotines, mais puissant et efficace. Quand il entra en action, la petite troupe des « bandanas », à peine reconstituée, battit en retraite et s'éparpilla. Il y eut dans ses rangs une chute ponctuée d'un cri de douleur. Les vitres du Ford furent pulvérisées. C'était le même conducteur, toujours rivé à son volant, toujours aussi stressé, gigotant en tous sens et s'alarmant d'un rien. Cette fois, il aperçut Bolan, surgi de nulle part en retrait du cabanon. Il écarquilla les yeux mais n'eut pas le temps d'avoir peur. La balle qu'il reçut en plein front lui fit l'effet d'un calmant radical. De quoi dissiper une fois pour toutes ses angoisses. Il bascula vers l'avant, tête sur le volant, sourd au klaxon lancinant qu'il avait déclenché en

s'affalant...

La péttoire du tireur embusqué dans le cabanon tonna de nouveau. Un phare du Land Cruiser éclata, le plus corpulent des porte-flingues plongeait sous le Toyota pour éviter la gerbe de plombs. Son compère riposta, avant de remonter en voiture. Les rescapés mirent le cap sur le Land Cruiser, bien décidés à l'imiter.

De nouveau, le tireur solitaire maudit El Tiburon et, pour parachever son triomphe, il émergea de sa cachette, en traînant la jambe. Bolan le crut blessé, puis il comprit qu'il était infirme, en plus d'être vieux. La construction en bois était en fait un de ces kiosques où on pouvait acheter des babioles, des bouteilles d'eau ou de Coca, le journal, des cigarettes, et parfois de la drogue, en catimini... Le bonhomme dormait dedans, son fusil à portée de main. Comme il était en face de la propriété de Fuentes, il en était devenu, tout naturellement, le premier supporteur... Au point de mettre en déroute, quasiment à lui tout seul, la bande de flingueurs. Il s'avança en claudiquant, appelant à la rescousse, d'un geste du bras, son allié invisible. Bolan se garda de répondre à l'invite, même quand le vieux, exalté et quelque peu titubant, cria dans sa direction :

— Amène-toi, *amigo*, qu'on aille les achever, ces *pendejos* !

Et sans attendre, il s'avança à découvert, peinant à recharger son fusil, à assurer son équilibre, mais prêt à tailler l'ennemi en pièces.

— Attention ! l'avertit Bolan, en repérant un mouvement, de l'autre côté du Ford.

Le vieux l'entendit, ou pas. Il avait fini de recharger. Il scrutait le champ de bataille et vitupérait l'adversaire. Il avait dû forcer sur la boisson, et ce n'était certainement pas du Coca. Il épaula son fusil. Beaucoup trop lentement. La rafale le faucha à l'instant où il faisait feu. Du côté du mur d'enceinte, la silhouette qui se faufilait boula comme un lapin dans le fossé. Le voyou au grappin, qui s'était fait oublier et comptait abandonner discrètement le champ de bataille, avait eu droit à la dernière salve. Il se mit à ramper frénétiquement en geignant... Quant au vieux, il tressauta sur place sous les impacts, émit un hoquet de surprise, puis, sa patte folle se dérochant, il s'écroula de ce côté-là.

Bolan reconnut dans le tireur au P.-M. l'homme de la dépanneuse, vêtu de cuir et portant des chaînes. Il tira plusieurs fois, mais l'autre, abrité derrière le Ford, réussit à battre en retraite sans être touché. Il courut en zigzaguant jusqu'au Land Cruiser, sauta à l'intérieur alors que le moteur grondait. Le gros SUV se lança dans une marche arrière vrombissante, fit demi-tour et s'éloigna à toute allure, emportant les rescapés.

Outre le conducteur du Ford, trois corps jonchaient la chaussée, devant le portail clos de la villa de Vicente Fuentes. Sans compter le vieux kiosquier, sur lequel l'Exécuteur se pencha en premier. Il serrait

fort son fusil, les yeux bien ouverts au ras de bitume, encore volontaire, on l'aurait juré, pour repartir à l'assaut. Mais lorsque Bolan frôla son épaule, son regard se révolta.

— Les lâches ! murmura-t-il dans un souffle aux relents très alcoolisés. On les a baisés... *Cabrones...*, répéta-t-il.

— El Tiburon, demanda Bolan. Le Requin, où est-il ?

Mais le vieux ne comprit pas. Il désigna d'un froncement de sourcils le mur criblé d'impacts de la villa, qui plus que jamais semblait désertée, et chuchota :

— *Chingar...* Il ne pense qu'à ça. Avec sa *puta* ! Aussi lâche que les autres...

Son visage ridé se creusa un peu plus, sous l'effet d'une dernière colère, et il bascula face contre terre.

Bolan n'eut pas le temps de se redresser qu'un gémissement se fit entendre derrière lui. L'adolescent au grappin, rattrapé dans sa fuite par la décharge de chevrotine, était parvenu à se relever. Il aurait même voulu courir, mais à en juger par sa façon de se tenir le ventre, il n'était pas en forme olympique. Bolan le rejoignit à quelques pas du coin de rue où lui-même avait garé le Pathfinder.

Le garçon flageolant se retint de l'épaule à un poteau de signalisation et glissa lentement au sol. Hors d'haleine, tremblant, les mains pleines de sang. Il esquaissa un geste de défense en les élevant devant son visage, mais les abaissa aussitôt pour les presser sur sa blessure. Laquelle était si vilaine qu'elle ne présageait rien de bon. Bolan croisa le regard noir aux abois. Les prunelles brillaient, mais plus du tout d'excitation. Elles étaient brûlantes de fièvre, plutôt. Le torse maigre dénudé luisait de transpiration et le sang y traçait des rigoles innombrables. Le T-shirt et le bandana, réunis dans un poing crispé, étaient impuissants à les absorber. Impuissants à colmater la plaie.

— Faut me soigner..., bredouilla le garçon. Le vieux salaud m'a pas raté...

Bolan s'accroupit. Il avait remisé le H & K dans le sac. Il en tira le Beretta. L'adolescent se rétracta, bouche tordue dans un rictus.

— J'ai le remède..., dit calmement l'Exécuteur.

D'un mouvement des pieds, l'autre tenta de se remettre debout le long du poteau. Ses baskets ripèrent et il retomba assis. Près de perdre connaissance.

— El Tiburon, c'est ton boss ? articula Bolan en le fixant.

Un éclair affolé traversa le regard sombre.

— Il me tuera...

— Tu vois, ça pourrait être pire, constata Bolan. Comment tu t'appelles ?

— Nestor El Flaco...

— Le Maigre... Tu ne l'as pas volé, ton surnom, Nestor.

— Je me vide, je vais crever !

— C'est probable, approuva Bolan.

Il tendit alors l'oreille et affirma :

— Les ambulances arrivent. Faut tenir...

— J'entends rien ! grogna le blessé.

— Mais si, tu es capable de m'écouter, et de répondre...

D'un bras passé sous ses épaules, Bolan redressa le garçon contre le poteau, le maintint assis.

— Seulement deux ou trois réponses, avant que les ambulances arrivent.

A force de se concentrer pour percevoir les sirènes, El Flaco finit par les entendre. Il trouva dans cet effort l'énergie de repousser la mort de quelques minutes. La force aussi de répondre aux questions de l'homme qui l'encourageait à tenir. La même voix ferme et tranquille posait des questions et lui répétait de tenir bon... Elle parvenait à le persuader que ça valait la peine. Elle lui aurait presque fait oublier le gros trou bouillonnant dans son ventre, par où sa vie s'écoulait.

Puis le bras qui l'entourait se retira, la voix se tut et le silence tomba, éteignant la dernière étincelle qui animait le corps efflanqué. El Flaco eut un ultime raidissement, en se rendant compte qu'aucune ambulance n'était arrivée sirène hurlante pour le sauver. Puis il glissa sur le côté, au pied du poteau.

Les voitures munies de sirènes, Bolan les croisa en quittant le quartier. C'étaient celles de voitures de la police municipale, alertée par un voisin zélé, mais pas trop, qui avait beaucoup attendu pour prévenir d'une fusillade.

Quant aux ambulances, elles n'avaient aucune raison de se presser. Elles n'auraient que des cadavres à emporter...

Jack Conway avait repris place dans le Lincoln MKX, espéré une explication qui n'était pas venue. Bob Martins s'était contenté de dire, en montrant l'immeuble du *Federal Justice Center* :

— On attend encore un peu. Il finira bien par bouger !

Joel Harding, le *special agent* chef du bureau du F.B.I. à El Paso, sortit en trombe de l'immeuble dix minutes plus tard, conduisant lui-même la Plymouth dans laquelle ils l'avaient vu arriver, deux heures auparavant, avec leur collègue Dennis Keyes menotté à l'arrière. Si pressé qu'il ne prêta aucune attention aux deux hommes dans le Lincoln garé à proximité.

D'un coup de coude dans les côtes, Bob Martins tira Conway de son assoupissement.

— On va chercher Dennis ! C'est le moment ou jamais pour le tirer de là !

— Et comment on fait ?

Ils planquaient sur Mesa Hills Drive en comptant que leur collègue serait emmené en ville, réclamé peut-être par le shérif. Qu'ils auraient l'occasion d'intervenir. Cet espoir s'était amenuisé au fil des heures. Il ne restait plus qu'à employer les grands moyens. Ce que Bob Martins traduisit d'un geste, en faisant monter une balle dans le canon de son Glock 23 réglementaire.

— La D.E.A. n'a pas besoin de papier à en-tête pour récupérer un de ses gars ! affirma-t-il en ouvrant la portière.

Jack Conway se massa les paupières et l'imita. Pas en état d'argumenter, comme d'habitude. Pour se donner du courage, il posa la main sûr la crosse de son S & W .357 Magnum. Et pour la bonne conscience, il tira du fond de sa poche intérieure son insigne et sa carte.

C'était bien assez pour tranquilliser le planton dans le hall de l'immeuble.

— Joel est là-haut ? s'enquit Martins, pressé et déterminé.

— Harding ? Vous le ratez de peu, il vient de sortir.

— Avec le suspect ?

— Le type de Blaker Avenue, glissa Conway à mi-voix.

— Il est là-haut, celui-là, fit le planton, obligeant. Un drôle de client, j'ai l'impression.

— Justement, on a deux mots à lui dire !

— Demandez la permission à Mac Laren ! S'il est d'humeur...

Bob Martins parut très contrarié.

— Harding a prévu de s'absenter longtemps ? Je préférerais régler ça avec lui...

— Il est allé rejoindre le shérif Ralston pas très loin d'ici, si j'ai bien compris. Au Las Palmas Medical Center...

— Oh oh... Il y a eu du nouveau ?

Le planton haussa les épaules en signe d'ignorance. Et les regarda se diriger vers les ascenseurs sans rien trouver à redire.

Au dernier étage, ils tombèrent nez à nez avec un rouquin boudiné dans un costume fripé qui datait d'un temps où il soignait sa condition physique.

— Agent Mac Laren ? l'aborda bille en tête Martins. Que se passe-t-il au Las Palmas Medical Center, nom de Dieu ? C'est ce putain de shérif qui se permet de commander à Joel de rappliquer, c'est ça ? Quel culot !

Un gobelet de café fumant à la main, qu'il venait de prendre au distributeur de boissons de l'étage, Mac Laren hocha la tête et mit trois secondes à choisir la question à laquelle il était le plus à même de répondre.

— Mac Laren, c'est moi, ouais. Et vous, vous êtes qui ?

Deux cartes le firent loucher.

— D.E.A, bureau d'El Paso, gronda Martins. Vous débarquez, vous ?

Quelque chose dans le regard et la mâchoire de Martins dissuada Mac Laren de s'offusquer. Il perdit même contenance quand Martins ajouta à voix basse à l'usage de Conway :

— Tu vois pourquoi j'envie pas Joel, Jack ? Etre bien secondé, dans le boulot, c'est primordial...

Conway eut assez de jugeote pour limiter son approbation à un regard vers le plafond, et Mac Laren se brûla la langue avec son café.

— Le type de Blaker Avenue est là ? On vient le chercher..., reprit Bob Martins en remontant le couloir, furetant partout du regard.

Mac Laren voulut le suivre, mais Conway se mit en travers de son chemin et demanda innocemment :

— Las Palmas Medical Center ? C'est pas là-bas que son pote a été emmené ? Le blessé dans le Jeep Liberty...

Mac Laren hocha la tête, dépassé.

— Il est mort, le mec qui s'est goinfré son Walther !

Conway serra le poing mais parvint à se contenir. Mac Laren rentra le ventre pour se frayer le passage dans l'étroit espace libre entre son vis-à-vis et le mur.

— Qu'est-ce qu'il fiche là-bas avec le shérif, alors ?

— C'est que le Mexicain a été buté dans l'ambulance, répondit Mac Laren. Et les deux ambulanciers blacks...

— Butés aussi ?

— Non, seulement assommés ! Ils pigent pas ce qui leur est arrivé, mais Ralston a promis au patron que c'était gratiné...

Mac Laren se tordit le cou pour voir Martins pénétrer dans un bureau, au bout du couloir. Puis il leva les yeux et croisa le regard de Conway. Il y capta une inquiétude soudaine. Et en retour, une étincelle de compréhension s'alluma dans le sien, que Conway surprit et traduisit instantanément. L'agent Mac Laren ouvrit la bouche et porta la main à sa hanche, vers son arme de service. Conway le frappa sèchement au menton, d'un uppercut plein de punch, à se meurtrir les phalanges. Le gros homme s'écroula comme un sac, K.O. pour le compte.

Lorsque Conway entra dans le bureau où se trouvait Martins, ce dernier était en train d'ouvrir, avec une clef trouvée dans un des tiroirs d'un bureau, la cellule où Denis Keyes était enfermé.

— Qu'est-ce que tu as fait de l'autre abruti ?

Conway répondit d'un geste, en se massant le dos de la main. Puis, comme Martins faisait la gueule, il lâcha :

— Les Blacks, dans l'ambulance... On aurait dû les buter, je t'avais dit... Ils ont bavassé au shérif...

A travers les barreaux, Keyes les regardait sans comprendre. Mais quand la cellule s'ouvrit, il se précipita dehors et lança :

— On est grillé, c'est ça ?

Martins le fusilla du regard.

— La faute à qui ? Qui a merdé le coup, chez la nana ?

Keyes haussa les épaules. Il était large comme Conway, mais plus petit, trapu. Le cheveu ras, la bouche mince, le teint étonnamment pâle, pour quelqu'un qui vivait à San Diego depuis un bail.

— C'est à cause du type qui l'attendait que tout a foiré, finit-il par répondre, après avoir ouvert d'un coup de talon une armoire métallique, au fond de la pièce. Et parce que ce Mex était nul, mais c'était pas mon idée !

— Et appeler San Diego, c'était ton idée, non ? s'emporta Martins. Tu la trouves bonne ? Winthorp est déjà au courant... Encore heureux qu'Harding l'ait pas appris !

Keyes se retourna, hochant sa grosse tête posée directement sur ses épaules... Il tenait un automatique dont il vérifia le chargeur, avant d'armer la culasse.

— A cette heure, il doit le savoir, cracha-t-il. Ralston se fera un plaisir...

Les deux autres agents fédéraux se figèrent.

— Son petit salopard d'adjoint à moitié mexicain m'a vu téléphoner et m'a piqué mon portable...

Les trois hommes se turent et échangèrent un regard éloquent. Aucun d'eux ne jugea indispensable de formuler ce qui était une évidence : ils étaient non seulement grillés, mais carbonisés. Ensemble ou séparément, ça ne faisait pas de différence. Ils ne pouvaient plus faire marche arrière.

— Simmons a pris une balle dans la tronche, et Cuthbert a dégusté grave, reprit Keyes.

— Il est mort, souffla Conway.

— Qu'est-ce qu'on a encore à perdre, hein ? ricana Keyes. Depuis deux plombes que je cogite, je tombe toujours sur le même résultat : rien de rien ! Alors tirons-nous d'ici en vitesse, et ensuite...

Il laissa sa phrase en suspens, mais Martins, prenant une profonde inspiration, poursuivit :

— Ensuite, on sait quoi faire ! Il y a une sacrée fortune qui nous attend à deux heures d'ici...

— Où ça ? voulut savoir Keyes, l'œil allumé.

— Sierra Oscura... Un boulot dans nos cordes... Pour un boss qui saura nous récompenser...

— Si c'est dans nos cordes, je suis partant ! approuva aussitôt Keyes.

Conway porta machinalement une main à son cou, mais n'osa pas

protester. Martins surprit son geste, se força à en rire. Il n'était pas superstitieux. Même au Nouveau-Mexique, on ne pendait plus les criminels...

Cinq minutes plus tard, ils quittaient tous les trois l'immeuble du *Federal Justice Center*, Martins et Conway encadrant Dennis Keyes.

— On va le garder au chaud chez nous, assura Martins au planton. Dites bien à Harding de ne pas s'inquiéter...

— Mac Laren était bien luné, pour une fois ! plaisanta ce dernier.

— Il faut savoir le prendre, c'est tout, affirma Conway.

Une fois dans le Lincoln MKX, Bob Martin's, qui avait pris le volant, regarda l'un après l'autre ses deux compagnons. En songeant que complices serait plus approprié, comme terme. En tout cas, ils n'étaient plus des collègues... Il démarra et, bizarrement, se sentit tout d'un coup plus léger. Comme quelqu'un qui a coupé les ponts.

CHAPITRE IX

La sonnerie de son téléphone portable fit sursauter Vicente Fuentes; le tirant d'une réflexion qui, à force de se répéter, finissait par ressembler à un ressassement morose.

L'appareil était posé sur la table basse, dans le salon de la petite villa coquette de la rue Miguel Cabrera, dans le quartier de l'université, au nord-est de Juarez. Un quartier relativement tranquille, dans la poudrière qu'était cette ville. Loin des bidonvilles, à distance des *maquilladoras*. Une adresse sûre. Susana et Cintia étaient des étudiantes réellement inscrites à l'université. Deux sœurs, ou tout comme. Elles étaient locataires de la villa. Vicente Fuentes réglait le loyer, et quelques menus à-côtés. La propriétaire, une veuve qui avait juré de ne plus remettre les pieds dans son pays, vivait en Californie...

Le portable continuait de sonner, Vicente Fuentes avait l'impression de le voir vibrer, entre ce qui restait de cocaïne dans une soucoupe, le cendrier d'où débordait une moitié de havane et la bouteille presque vide de bourbon. La soirée avait été débridée, il en restait dans l'air moite des relents variés. Une atmosphère de fiesta qui ne facilitait pas l'analyse des mauvaises nouvelles. Or, elles n'avaient pas cessé d'arriver, ces dernières heures... Avachi dans un profond fauteuil, nu et encore humide de sueur, lorgnant sur le reste de coke qui le narguait, Fuentes avait la gorge sèche. Un mal de tête sournois couvait sous son crâne, une pointe d'angoisse le taraudait. A l'idée que le coup de fil provienne de Louisiane, il était paralysé.

La sonnerie réveilla Susana avant qu'il ne se résolve à s'extraire de son siège.

— Tu ne réponds pas, *querido* ?

Elle s'était assoupie sur le divan qui occupait l'angle de la pièce, face au home cinéma. Elle s'était vaguement recouverte d'un poncho qui glissait sur sa nudité à chaque mouvement.

— C'est chiant, à la fin ! grommela-t-elle d'une voix ensommeillée.

Elle saisit sur le sol une mule qu'elle fit mine de lancer sur Fuentes. Il se tassa dans le fauteuil, baissant la tête. Elle se moqua, agita la mule et remarqua avec sagacité :

— Il est plus de 4 heures du matin ! Ça doit être important, non ?

Les yeux globuleux de Fuentes s'étaient posés sur sa poitrine, animée par un gracieux mouvement. Ils glissèrent sur les courbes de ses hanches, avec une insistance qui fit frissonner la jeune femme. Dans son visage taillé à coups de serpe, à la peau grêlée, le regard dé Fuentes avait parfois une fixité inquiétante. Elle ramena le poncho sur elle et en se tournant ostensiblement vers le mur, elle ajouta :

— Tu devrais quand même répondre... Je veux dormir, moi !

Comme en écho, un ronflement de Cintia leur parvint de la chambre voisine. Elle s'était écroulée comme une masse en travers du grand lit et dormait profondément. Ivre morte et copieusement défoncée, assommée par le mélange d'alcool, de poudre et de sexe.

Vicente Fuentes, distrait de ses hésitations, jeta un coup d'œil réprobateur dans sa direction puis se leva d'un bond pour saisir son portable. Il chancela et marcha jusqu'à la fenêtre, qu'il ouvrit, aspirant à travers les persiennes une goulée d'air frais. A quelques mètres, dans l'obscurité du garage où son SUV Outlander était rentré, Angel Suarez veillait, avec deux hommes. Trois gardes du corps armés jusqu'aux dents, c'était suffisant pour se sentir rassuré, non ? Une voiture blindée serait peut-être un bon investissement, songea-t-il néanmoins, en s'adossant au cadre de la fenêtre pour prendre l'appel.

Il était petit et râblé, les épaules tatouées et le bas-ventre rasé, pour mettre en valeur la partie de son anatomie qui rachetait, à ses propres yeux, mais pas seulement, les mesquineries dont la nature avait fait preuve à son encontre. Sa petite taille, pour commencer. Un sujet hyper sensible. Mais le dernier qui l'avait traité de « titch » - le nain, l'avorton - , un géant blond qui dealait dans le milieu du surf, promenait à présent sur les plages de Californie sa belle gueule ornée d'une balafre de treize centimètres.

— La taille exacte de ta petite biroute de *gringo* merdeux ! avait raillé Fuentes en brandissant le couteau, au milieu d'un cercle d'hommes de main rigolards, avant d'officier lui-même.

Il reconnut le numéro qui s'affichait et étouffa un soupir de soulagement. Ce n'était que Jesus... Lequel commença par s'excuser de le réveiller. Fuentes le coupa, s'écriant :

— Je ne dors jamais avec ces deux salopes, qu'est-ce que tu crois ! Tu m'as juste interrompu !

Jesus Lopez resta muet une seconde, puis :

— C'est fait, patron.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as encore fait ?

— Le boulot que vous m'avez demandé. La femme de Duran et les deux gosses...

— Ah oui..., dit Fuentes, fouillant dans sa mémoire. Joli tableau de famille ! Alors ?

— On les a balancées à Benito Juarez, dans le square...

— Balancé quoi ?

Les effets de la coke s'étaient dissipés, mais il ne se rappelait plus ce qu'il avait ordonné sous le coup de la fureur, après avoir appris le crash du DC-4 et le sabotage du ravitaillement en carburant.

— Les têtes, patron... Les trois têtes...

— C'est mieux en le disant, Jesus ! Tu n'as pas l'air dans ton assiette... Le gamin a flanché et c'est toi qui...

— Non, Julian l'a fait, tout seul.

— Comme un grand... C'est bien. On saura ce qui arrive aux traîtres ! Une leçon pour les autres... Signée Vicente Fuentes !

Son enthousiasme était revenu, il trouvait l'idée excellente, après coup. Au bout du fil, pourtant, le silence de Lopez semblait embarrassé.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que Duran n'était pas dans le lot...

— Il a filé, il doit se terrer dans un trou à rat, mais on le chopera, et...

— Je crois que c'est trop tard pour lui, patron... Il y a eu une explosion tout à l'heure à Pino Suarez, à l'ancien garage d'Evaristo. Un camion-citerne qui aurait sauté, avec un type dedans...

— Et alors ? s'exclama Fuentes après avoir réfléchi une seconde, mais pas davantage. C'est encore mieux ! Duran puni, sa famille punie... Le message est clair, non ? Les traîtres paient cher...

Jesus Lopez fit entendre un claquement de langue agacé.

— Tu trouves à redire, Jesus ?

— *Si...* je trouve...

Il hésita, puis lâcha :

— C'est pas nous qui avons puni Duran, ni sa famille, patron... Ça se saura... Ceux qui les ont tués le savent déjà, pas vrai ?

— Et alors ?

— Ils le feront savoir. Et on aura l'air de...

Le sifflement dans l'appareil fit s'interrompre Jesus Lopez. Ce n'était que la respiration de Fuentes, mais l'air qu'il rejetait entre ses dents serrées faisait le bruit d'un serpent qui va frapper.

— Il y a autre chose, reprit précipitamment Lopez.

— Quoi encore ? Des camions qui crament ? Des salopards ont décidé de faire brûler tous les camions de Juarez, cette nuit !

On l'avait prévenu de l'attaque du parking de Carrenzano Transportes, de l'incendie des véhicules... Mais Jesus Lopez et Julian Oxcado étaient à Tarahumara, et le quartier était sens dessus dessous.

— Tarahumara ? répéta Fuentes, ajoutant aussitôt : Ils ont fait autre chose ?

— *Sí*, ils ont essayé... Contre votre villa, patron.

Les flics étaient sur place, Lopez n'avait pas pris le risque de s'approcher, mais les gens parlaient. Des policiers l'avaient renseigné. A mesure qu'il informait Fuentes, les traits de celui-ci se crispèrent.

— Le vieux Nazario a tiré dans le tas avec du 12, et il a fait des dégâts ! poursuivit Lopez. Quatre ou cinq cadavres et un Ford comme une passoire... Il a reçu de l'aide, le vieux...

Fuentes respira mieux, voulut savoir. Mais l'individu qui avait prêté

main-forte à Nazario contre la bande de tueurs aux bandanas avait disparu aussi mystérieusement qu'il était apparu. On avait seulement ramassé des douilles de .45...

— Un P.-M. qui tire du .45 Auto, ce type n'est pas d'ici, remarqua Lopez.

Mais Fuentes se fichait des calibres, autre chose l'inquiétait, dans le compte-rendu du porte-flingue :

— Des jeunes avec des bandanas ?

— C'est ce qu'on dit.

— La bande d'El Tigre ?

Lopez acquiesça d'un marmonnement. Le Tigre s'était lui-même décerné son surnom, trois ou quatre ans auparavant, en faisant à l'âge de quinze ans ses débuts de tueur. Il n'avait mis que quelques mois à le justifier, en semant dans les décharges de Juarez des cadavres lacérés, éviscérés, amputés. Une signature, assortie à l'indispensable surnom. Il se faisait les griffes, littéralement. Après quoi, à la tête d'une bande d'adolescents que rien n'impressionnait, et surtout pas les flics, il avait négocié son pouvoir de nuisance, auprès d'un cartel puissant. Celui de Sinaloa, en l'occurrence.

— Il roule pour El Tiburon, vraiment ?

— C'est probable, patron...

La voix de Lopez avait pris des accents lugubres.

— Contre nous ? insista Fuentes.

— Si...

— Petite ordure ! Il est né ici dans une poubelle et il va se vendre à ceux de Culiacan...

Les gens du cartel de Sinaloa, une province côtière de l'ouest dont Culiacan était la capitale, avaient des visées hégémoniques sur le narcotraffic dans tout le pays. Avec la mort d'Amado Carrillo, le chef du cartel de Juarez, et le désordre successoral qui s'était ensuivi, ils avaient cru leur heure de gloire venue... Juarez était un fruit mûr juteux à ramasser, l'équivalent à l'est de Tijuana, la ville frontalière du Pacifique. Le clan Carrillo en avait fait, en l'espace de deux générations, un des fiefs les plus puissants du pays. Il suffisait d'orchestrer quelques massacres, en soudoyant El Tigre et sa bande, et de s'imposer en pacificateur. Vicente Fuentes, le cerveau de nouveau efficace, prompt à y voir clair dans l'affrontement qui s'annonçait, redressa sa taille et bomba le torse. Il se retourna vers le divan où un vague mouvement avait fait bouger le poncho, découvrant une paire de fesses bronzées et rebondies. Susana avait été élue Miss Chihuahua l'année précédente, c'était à cette occasion qu'il l'avait repérée, et sa copine Cintia était finaliste... La Topco sponsorisait l'événement, son directeur, Vicente Fuentes lui-même, était membre du jury, bien sûr..

— Le Requin et le Tigre ! dit-il de sa voix qui sifflait, tandis que des images des deux filles défilaient dans un coin de son esprit. Alliés contre nous, hein ? On va bien voir... Viens ici, rameute quelques hommes supplémentaires. On va montrer à El Tiburon ce qui l'attend, s'il s'entête à squatter notre territoire !

— Vous croyez qu'il est en ville, vraiment ?

— On va s'en assurer !

Lopez émit une autre objection :

— Tout ce monde rue Miguel Cabrera, ça risque d'attirer l'attention...

— Tu as raison, c'est un risque inutile..., admit Fuentes, qui tenait à garder autant que possible secrète l'adresse de ses deux protégées. Dans une petite heure chez Zapata, alors, il sera tout juste ouvert...

Lopez étouffa un soupir. Fuentes s'exclama d'une voix requinquée :

— Quoi ? Tu as sommeil ? Oublie ça ! Tu crois que j'ai envie de dormir, moi ? Alors que le Requin et le Tigre creusent ma tombe !

Il coupa la communication, reposa le portable sur la table basse, saisit la soucoupe et y renifla directement la coke, une narine après l'autre. A cet instant, la pensée qui le tracassait depuis de longues minutes revint occuper son esprit : comment les gens de Baton Rouge allaient-ils réagir, en apprenant la perte du DC-4 ? Et si d'aventure ils étaient au courant, pourquoi ne s'étaient-ils pas manifestés ? Eduardo Rodriguez non plus n'avait pas encore cherché à le joindre. Aguilar avait appelé Jesus Lopez pour le prévenir du crash, lui conseiller de renforcer sa sécurité, et depuis, plus rien. Qu'est-ce que ça signifiait ? Qu'on le tenait à l'écart ? Qu'on l'avait mis en quarantaine ? Il reprit son portable, hésita, mais le coup de fouet de la coke qu'il venait d'inhaler balaya au bout de quelques secondes ses inquiétudes. Au lieu de passer des coups de fil, il éteignit son téléphone.

Après quoi, il marcha jusqu'au divan, le nez poudré, frétilant et déterminé... Susana dormait, mais peu importe. Il tira d'un coup le poncho; découvrant son corps nu. Il était bien décidé à profiter encore un moment de ce que l'ex-Miss avait à lui offrir.

Circuler en voiture à Ciudad Juarez à 4 h 30 du matin n'était pas une sinécure, et pas seulement à cause de l'éclairage urbain déficient, des nids-de-poule et des tronçons de chaussée défoncés.

Bolan avait croisé des voitures de police lancées en direction de la fusillade de Tarahumara, fait un détour pour éviter un barrage sur Alvarez Campos. Il restait dans le ciel, du côté de l'Avenida Lopez Matteos, des volutes de fumée noire, et des camions de pompiers continuaient à surgir ici et là, fonçant vers le dernier incendie signalé. Sur Insurgentes, les rares voitures qui roulaient vers le centre-ville étaient ralenties par d'autres policiers, qui avaient neutralisé le trottoir

et la moitié de la chaussée pour préserver, derrière des rubans de plastique jaune fluo, une scène de crime. Le couple abattu de plusieurs balles à la sortie d'un bar chic avait été évacué, mais les experts de la police scientifique étaient encore à la recherche de douilles et d'indices, auscultant chaque centimètre carré de macadam avec une conscience professionnelle louable, étant donné le contexte criminel... On mourait en nombre, chaque jour, à Juarez, mais certains cadavres méritaient plus que d'autres, apparemment, la mobilisation des enquêteurs...

Bolan se retrouva aux abords de la gare, arrêté à un feu. Les passagers d'un Hilux double cabine, stoppant à sa hauteur, le dévisagèrent. Ils étaient six serrés sur les deux banquettes, plusieurs portaient des combinaisons de travail et des casquettes, rappelant à l'Exécuteur l'équipe de manutentionnaires qu'il avait vue, cinq heures auparavant, transpirer à la tâche sur une piste d'aviation, à Barreal...

Le feu passa au vert, le Toyota démarra en trombe, se rabattant sans façon sous son nez pour bifurquer dans Vicente Guerrero, une artère transversale où se succédaient les enseignes lumineuses clignotantes et bariolées d'une multitude de sociétés. Celle de la Topco n'était pas la plus tape-à-l'œil, mais la plus haute et large, au sommet d'un immeuble ultra moderne. Le Hilux coupa à toute allure l'avenue déserte et s'engouffra dans la rampe d'accès au sous-sol. Il était attendu, les portes ouvertes se refermèrent électriquement après son passage. Bolan remarqua que plusieurs étages du bâtiment étaient allumés. Les événements de la nuit provoqueraient-ils des insomnies chez les responsables de la société ? Il poursuivit sa route, surveillant sans cesse ses arrières.

La voiture de police lancée à vive allure surgit sur sa gauche au carrefour suivant, brûlant le feu et lui coupant la route pour se rabattre le long du trottoir, où elle pila brutalement, le forçant à freiner. Une autre déboula, qui faillit l'emboutir, le dépassa, puis imita la première. Des hommes en jaillirent, vêtus de sombre, leurs gilets pare-balles portant la mention : Policia. Les voitures affichaient de même, sur leurs flancs bicolores : « Policia de Juarez. »

L'Exécuteur s'arrêta sans couper le moteur, prêt à effectuer une marche arrière pour se dégager. Les agents cependant n'avaient pas dégainé leurs armes et ne semblaient pas s'intéresser à lui. Les plus prompts étaient déjà en train d'investir le parc bordant l'avenue, où se dressait un monument qui dominait le secteur de toute sa majesté. Une colonne de marbre au sommet de laquelle trônait Benito Juarez, héros national. Les policiers municipaux couraient vers elle; attirés par les cris et les gesticulations d'un petit groupe de personnes où se distinguaient d'autres uniformes. Il y avait là un portier d'hôtel et trois. vigiles d'une société ayant son siège juste en face. Ces derniers, en

plus des armes de poing à leur ceinturon, portaient des fusils à pompe qu'ils pointaient vers le pied du monument, montrant un tableau macabre qui n'avait rien à voir avec les épisodes de la vie héroïque de Benito Juarez sculptés dans le marbre.

Posées par terre sur les graviers, trois têtes coupées émergeaient de sacs-poubelle ouverts. Trois dépouilles exhibées tels des trophées sanguinolents. Une femme, un garçon, une fille...

— Une mère et ses deux enfants ! cria, horrifiée, une voix masculine qui déraillait dans les aigus.

L'homme se signa. Les autres étaient cloués sur place.

Bolan hésita, puis coupa son moteur. Le flic qui était resté près des véhicules l'observait d'un œil soupçonneux. Mais il brûlait aussi d'aller aux nouvelles et lorsque d'autres cris retentirent, il se décida à enfreindre la consigne, pour cavalier lui aussi vers le *Monumento*, et découvrir cette ignominie qui pétrifiait ses collègues...

Par la vitre baissée du Pathfinder, l'Exécuteur entendit une voix énervée qui ordonnait de ne toucher à rien, et une autre annoncer qu'il y avait un message, dans la bouche d'une des victimes. Puis il y eut une bousculade, un concert d'exclamations. L'instant d'après, un des agents revint au trot à sa voiture de patrouille, y décrocha le téléphone de bord et appela son central pour réclamer des renforts.

— Trois têtes coupées ! Au pied du *Monumento*, si ! s'époumona-t-il. Teresa Duran et ses deux enfants... Une fille et un gamin plus jeune... Comment je le sais ? Elle avait le certificat de naissance des gosses dans la bouche, la mère ! Oui ! Entre les dents ! Et écrit dessous : « Famille d'un traître » !

Le policier écouta son interlocuteur, leva les yeux au ciel et s'emporta : en attendant de délivrer à toute la population des cartes d'identité ultrasophistiquées, avec empreinte de l'iris, c'était le certificat de naissance qui continuait à prouver l'identité des gens, non ? Alors pourquoi douter de celle des victimes ? Les cartels, ajouta-t-il, quand ils voulaient faire un exemple, ne se trompaient certainement pas...

— *Si, si*, précisa-t-il ensuite, Duran Octavio, chauffeur chez Carrenzano Transportes, Avenida Lopez Matteos, là où ça a brûlé tout à l'heure, *si*... Les vigiles d'ici le connaissent, il vient à la Topco...

Après un nouveau coup d'œil excédé vers le ciel, l'agent haussa derechef la voix :

— Non, il n'a pas sa tête dans un sac-poubelle, lui ! Seulement sa femme et les moutards ! J'en sais rien si c'est bizarre ! C'est surtout dégueulasse, je te jure ! Alors magne-toi de m'envoyer du monde, avant que les *federales* appliquent !

Il était si proche du Pathfinder, pour ainsi dire assis sur le capot, qu'il s'étrangla de surprise en découvrant quelqu'un au volant. Il mit brutalement un terme à la communication et interpella le conducteur

avec hargne :

— Qu'est-ce que vous fichez ici, vous ? Circulez ! Circulez !

L'Exécuteur, placide, le fixa et réclama d'un geste le passage. Le policier s'écarta, circonspect. On mourait parfois, à Juarez, pour une parole prononcée trop haut, dans un lieu public, pour un geste trop vif... Et même pour beaucoup moins que ça...

Le Nissan démarra. Figé sur place, l'agent le regarda s'éloigner. Il ne respira librement que lorsque les feux arrière eurent disparu. Au souvenir du regard qu'il avait croisé un instant, il frissonna rétrospectivement. Puis il se pressa vers le *Monumento* à Benito Juarez, transformé en sinistre reposoir...

CHAPITRE X

Alfonso, le patron de l'hôtel Casa Grande, sur Montemayor, avait renoncé cette nuit-là, comme les précédentes, à fermer le bar du rez-de-chaussée, qui donnait directement sur le hall, et aussi, par une porte discrète, sur un couloir débouchant à l'arrière de l'hôtel, dans la rue parallèle. Ignorer l'heure légale lui causait quelques inquiétudes, voire des sueurs froides lorsque des patrouilles de police passaient au ralenti sur l'avenue, mais contrarier son invité, Pedro Palma, lui en aurait causé bien d'autres. Toutefois, depuis que Palma et ses hommes s'étaient installés dans son établissement, il avait noté qu'aucun flic, municipal ou fédéral, n'y avait pointé le bout de son nez. Il y voyait un signe de la puissance de son lointain cousin, natif de Culiacan, devenu le chef du cartel de Sinaloa, et à ce titre recherché par toutes les polices du pays. Si Pedro Palma ne semblait pas les craindre, il tenait cependant à garder secrète sa présence à Juarez. Parce qu'il avait l'ambition d'y supplanter les potentats locaux du narcotrafic, avait deviné Alfonso.

En attendant, les nuits étaient courtes, dans le bar de la Casa Grande, où Alfonso assurait lui-même le service, à 5 heures du matin, pour une tablée où Pedro Palma carburait au café et ses hommes, au fil de leurs allées et venues, à la bière, parfois accompagnée d'un petit verre de tequila.

Palma était assis au milieu d'une banquette de cuir que personne ne lui disputait, sous un large poster représentant le Rio Grande. Devant lui, sur la table, étaient posés, outre le café, plusieurs téléphones portables, et, de temps en temps, quand il oubliait de le replacer contre sa cuisse sur la banquette, un revolver, un Colt Python .357 Magnum à canon de six pouces. Une belle arme que Palma aimait prendre en main et soupeser, quand il réclamait d'être seul et avait besoin de réfléchir. Le contact de la crosse aux plaquettes ouvragées, en bois précieux, devait l'aider à prendre des décisions. Ou bien il était simplement rassuré de tenir dans sa main un revolver de gros calibre.

Même quand il n'était pas seul, il lui arrivait de saisir le Colt et de jouer avec. Sur certains interlocuteurs, l'effet était spectaculaire. Ses hommes de main, eux, évitaient soigneusement de prendre place en face de lui, ils décalaient leur chaise pour ne pas se trouver dans la ligne de mire de la porte. Chaque fois que celle-ci s'ouvrait, la main de Pedro Palma s'emparait à la vitesse de l'éclair du Python. Depuis un long moment, il ne l'avait pas lâché, Alfonso l'avait noté, et cela n'aurait rien de bon. Palma en était à son troisième café, serré et très sucré...

Il ne payait pas de mine, physiquement, il aurait pu passer pour un Mexicain ordinaire, aux cheveux bruns plaqués sur le crâne, au teint plutôt clair, aux yeux vifs un peu trop rapprochés. Les joues glabres et pas de moustache. Rien qui retienne l'attention, sauf sa mâchoire. Carrée, prognathe, puissante. Saillante comme une anomalie, dans un visage passe-partout. Inquiétante quand Palma relevait tout à coup la tête et fixait son vis-à-vis. Menaçante quand il l'avançait en se penchant par-dessus la table. Si en plus la fantaisie le prenait à ce moment de saisir le Colt Python et d'en caresser l'acier, voire d'en manœuvrer le barillet, il arrivait que l'interlocuteur se fasse tout petit, tente de disparaître dans le sol... S'il était moins impressionnable, il se rappelait que l'homme en face de lui avait vingt ans de carrière criminelle à son actif, un nombre de cadavres à son palmarès qui approchait la centaine. Et qu'il devait son surnom, El Tiburon - le Requin - , à cette redoutable mâchoire qui promettait, si jamais elle se refermait sur une proie, de la broyer.

Pedro Palma avait gagné ce surnom en tuant un homme à coups de dents. Il était attaché sur une chaise, poignets liés, et l'autre avait cru malin de le narguer d'un peu trop près. Palma lui avait sauté à la gorge, y plantant ses dents, mordant jusqu'à sectionner les carotides. Les mâchoires proéminentes ne s'étaient pas desserrées, rien n'avait pu faire lâcher prise à Pedro Palma...

Il n'avait pas vingt ans mais manifestait un bel appétit de vivre, dans la jungle de Culiacan. Il était vite monté en grade dans l'armée de tueurs de Joaquín Guzmán, le chef du cartel de Sinaloa. Quand ce dernier était tombé, le jeune Palma avait su manœuvrer habilement pour s'imposer au détriment de la famille Guzmán. Quand le parrain s'était évadé de prison, il s'était arrangé pour être adoubé comme son successeur. A titre provisoire, mais dix ans après, Joaquín Guzmán, El Chapo - le Grassouillet - , était toujours en fuite, et El Tiburon avait assis son pouvoir; faisant si bien prospérer les affaires du cartel de Sinaloa que celui-ci contrôlait désormais le narcotrafic dans la moitié des Etats de la fédération mexicaine.

Avec l'élimination de Vicente Fuentes, El Tiburon comptait grandement améliorer la performance. La mainmise sur le cartel de Juárez allait consacrer son ascension au sommet du Crime organisé. Encore fallait-il éviter que des grains de sable ne viennent gripper la machine. Et ce matin, à 5 heures, tout en vérifiant la garniture du barillet du Python, Pedro Palma entendait crisser les grains de sable sous ses dents de requin !

— On finira par localiser ce salopard de Fuentes, tenta de le rassurer Falco Zambada, son dernier visiteur, en faisant signe à Alfonso, derrière son bar, de lui apporter une autre San Miguel. Raul sillonne la ville et les gars d'El Tigre ont passé le mot...

Le déclic du barillet remis en place d'une pichenette fut la seule réponse d'El Tiburon. Les deux frères Zambada, Falco et Raul, avaient mené, avec Hector Loya, l'expédition contre Carrenzano Transportes, puis contre la villa de Fuentes à Tarahumara. Ce dernier fiasco leur restait en travers de la gorge, et avait mis Palma en rage. Une colère froide qui n'attendait qu'un prétexte pour exploser.

— Cinq morts et Fuentes n'était pas là ! avait-il résumé. Qu'est-ce qui s'est passé, bande de crétins ?

Personne ne savait où était passé Fuentes, avaient plaidé les deux frères, avant d'imputer au vieux kiosquier armé de son fusil le bilan calamiteux de l'opération. En plus, le bonhomme avait reçu du renfort. Un type responsable de la mort de plusieurs de leurs hommes. Hector Loya l'avait entrevu, avant d'échapper à ses balles, et il avait été affirmatif :

— Ce n'était pas un Mexicain.

— Quoi ? Un Américain ?

— Si ! J'ai même pensé qu'il nous avait suivis, qu'il était peut-être dans les parages de l'avenue Lopez Matteos...

— Un *gringo* armé qui se balade à 4 heures du matin dans Juarez ? s'était écrié Palma. D'où il sort ? Va te renseigner, trouve-le ! Il faut savoir.

Hector Loya, vêtu de cuir, le crâne rasé et la taille ceinte de chaînes qui cliquetaient, avait hoché la tête et s'était mis en chasse. Accompagné par une dernière recommandation d'El Tiburon :

— Ne reviens pas bredouille, mais pas de casse ! Je veux qu'il nous dise ce qu'il fiche ici...

Puis les frères Zambada s'étaient réparti la tâche, concernant Fuentes, et Palma s'était retrouvé seul un moment, devant un reste de café, avec le Colt Python à la main. A fixer les téléphones portables qui ne sonnaient pas.

Falco Zambada était revenu le premier, et il avait au moins une bonne nouvelle à annoncer : Chalino Vasquez, El Tigre, s'il avait mal pris la perte de quatre de ses hommes, ne rêvait que de démembrer Fuentes.

— Il reste de notre côté, assura Zambada.

— Il aurait pu m'appeler pour me le certifier lui-même ! se plaignit Palma avec un coup de menton vindicatif.

Falco Zambada était trop futé pour lui rapporter la colère du Tigre, qui lui avait jeté à la figure :

— El Tiburon ne sait pas se servir du téléphone ? Il pourrait au moins m'appeler pour dire qu'il est désolé ! J'ai perdu quatre potes, à cause de son plan foireux !

Falco Zambada se trouvait parfois trop intelligent pour passer son temps à arrondir les angles entre des caractères aussi imprévisibles

que ces deux-là. Mais en attendant l'occasion de jouer sa propre carte, il louvoyait avec prudence. Son frère Raul était un costaud qui n'avait peur de rien et fonçait tête baissée, tandis que lui avait hérité d'un cerveau dont il tâchait de faire bon usage. Du coup, le boss avait tendance à l'écouter, du moins quand il voulait bien maîtriser ses impulsions. Falco Zambada n'aurait pas juré qu'à cet instant ce fût le cas, mais, contre toute attente, Palma relança d'un ton plus calme, preuve qu'il était sérieusement inquiet :

— On aurait dû trouver le moyen de s'assurer que l'avion s'est bien crashé...

Zambada fronça les sourcils, pris de court.

— Impossible de savoir... Mais on finira par l'apprendre...

El Tiburon le fusilla du regard.

— C'est maintenant que je veux savoir ! Imagine qu'il ait réussi à se poser, à sauver la marchandise...

— Et qu'on puisse récupérer la cargaison, vous voulez dire ?

— On aurait de quoi parler sérieusement avec les gens de Louisiane d'un côté, et Eduardo Rodriguez de l'autre...

Zambada surprit le coup d'œil de Pedro Palma sur un des téléphones :

— Vous croyez qu'il est déjà au courant, lui ? glissa-t-il.

— Don Eduardo connaît tellement de gens bien placés, de l'autre côté de la frontière...

— Le contacter, c'est se découvrir, remarqua Zambada.

El Tiburon en convint, mais ça le démangeait de joindre Rodriguez pour revendiquer l'opération. Il lui avait fait perdre une livraison de plusieurs tonnes, et à présent ils devaient s'entendre, lui et ceux de Baton Rouge, pour inclure le Requin dans le jeu... A la place de Vicente Fuentes, ce *pendejo* qui ne songeait qu'à baiser les filles et à se vautrer dans... Palma interrompit tout à coup sa réflexion et s'exclama :

— Fuentes est chez une fille, je parie. On sait quelle *puta* il fréquente, en ce moment ?

— Il y en a toujours une brochette, répondit Zambada.

— Cherche de ce côté ! Il est assez lâche pour se planquer sous le jupon d'une femme !

On frappa alors à la porte et Pedro Palma braqua le Colt, avant de répondre. Le porte-flingue qui se trouvait en faction de l'autre côté ouvrit le battant, livrant le passage à Hector Loya. A l'expression de son visage, les deux hommes devinèrent qu'il apportait des nouvelles, mais pas forcément des meilleures.

El Tiburon questionna Loya d'un signe de tête, mâchoires serrées.

— On a trouvé les têtes coupées de la femme et des enfants de Duran au pied du *Monumento*, annonça ce dernier avec une moue de

dégoût.

Et quand il eut fourni les détails de la macabre découverte, il résuma son sentiment en une phrase pleine de mépris :

— Fuentes ne ferait pas de mal à une mouche, il coupe juste la tête des cadavres en espérant faire peur aux traîtres !

Son indignation était d'autant plus sincère qu'il savait exactement de quoi il retournait : c'était lui et personne d'autre qui avait tranché la gorge des trois victimes, avant d'envoyer la photo sur le portable d'Octavio Duran !

— Ce *pendejo* ne recule devant aucune bassesse ! approuva El Tiburon, promettant avec un claquement de mâchoires : Qu'on me l'amène et je vais le mettre en pièces !

Mais Loya n'avait toujours pas d'information sur l'endroit où Vicente Fuentes pouvait se terrer. En revanche, il avait parlé à un flic, au *Monumento*...

— Il y avait un *gringo* dans un 4x4 noir, dit-il.

— *Ton gringo* ? insinua Falco Zambada avec un sourire.

Loya avait entendu siffler les balles, à Tarahumara, et avait eu de la chance de s'en sortir indemne. Il allait répliquer vertement, les grands airs et l'ironie de l'aîné des frères le mettaient plus souvent qu'à son tour en fureur, mais le canon du Colt Python visant brusquement sa tête le fit taire.

— Suffit, le gronda El Tiburon, comme on réprimande un chien. Le *Monumento*, c'est tout près d'ici, non ? Va renifler dehors, des fois que ton pote traîne dans les parages. Et n'oublie pas : pas de bavure avec un Américain. On a assez de soucis comme ça !

Docile, Hector Loya repartit sans protester. Il ne s'était même pas assis, même pas approché à moins de quatre pas de la table du boss. La grimace de mépris de Falco Zambada était si éloquente qu'elle ne pouvait échapper à Palma.

— C'est une merde, mais il tue sans sourciller ! jeta sèchement celui-ci. Tu aurais égorgé les gamins, toi ?

Falco Zambada ne sut spontanément quoi répondre et El Tiburon s'écria, triomphant :

— Peut-être ? Tu aurais réfléchi, je suis sûr ! Et quand tu réfléchis, tu n'agis pas, *cabron* !

Avant que le rire du boss ne s'éteigne, un des téléphones portables posés devant lui se mit à sonner. Un œil sur la porte du bar, un autre sur l'écran, il annonça avant de prendre l'appel :

— C'est Raul...

Puis il demanda :

— Tu l'as trouvé ?

Il écouta la réponse de Raul Zambada, plissa les yeux, une expression rusée sur le visage.

— C'est bien, dit-il, ne bouge pas, on te rappelle...

Après quoi il expliqua :

— Les jeunes bandanas d'El Tigre ont repéré un lieutenant de Fuentes avec un autre type dans une Plymouth, rue Otumba. Ils sont dans un café qui vient d'ouvrir, un truc qui s'appelle Casa Emiliano... Ils ont l'air d'attendre.

Falco Zambada était déjà debout, son portable à la main, quand Alfonso, derrière le bar éleva la voix pour préciser :

— Chez Zapata, à l'angle avec l'avenue Francisco Sarabia.

Et comme l'autre atteignait la porte, il ajouta :

— Méfiez-vous, il a un fusil à pompe sous son comptoir !

Tapi dans l'obscurité d'un square pelé et minuscule, devant une banque dont l'enseigne bleutée était la seule source de lumière dans le secteur, l'Exécuteur surveillait la porte dérobée, à l'arrière de l'hôtel Casa Grande, par laquelle Hector Loya, arrivé à moto, était entré dans l'hôtel. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il en ressortit, le pas souple et rapide, le regard furetant partout. Il s'éloigna à pied. Le Land Cruiser au volant duquel s'était pointé l'un des deux frères Zambada était garé de l'autre côté de l'établissement, sur Montemayor.

Les frères Zambada, Hector Loya... Grâce aux renseignements livrés avant de mourir par Nestor El Flaco, Bolan connaissait les noms des lieutenants d'El Tiburon, les *sicarios* dirigeant l'équipe qui avait attaqué Carrenzano Transportes, puis la villa de Vicente Fuentes à Tarahumara. Surtout, il savait où le narco avait établi son quartier général à Juarez, depuis une semaine qu'il était en ville. L'hôtel d'un cousin... Lequel n'avait pas mal réussi, à en juger par le standing apparent du Casa Grande, dont le restaurant-bar du dernier étage offrait une vue panoramique sur toute la ville, selon un panneau publicitaire fixé à son sommet.

Bolan doutait qu'El Tiburon reçoive ses hommes à une table gastronomique, à 5 heures du matin. Comme il doutait que les frères Zambada et Hector Loya se contentent, pour trouver Vicente Fuentes, de contempler de là-haut la cuvette poussiéreuse où Juarez étalait ses plaies : rues défoncées, terrains vagues truffés de corps ensevelis, jardins publics où on pouvait toujours tomber sur quelques têtes coupées... Et puis ses bidonvilles, ses friches transformées en parking, autour des immenses entrepôts abritant les *maquiladoras*, son horizon de montagnes arides, barré au nord par le Rio Grande hérissé d'un long mur frontière... Ciudad Juarez était gangrenée par la violence et la corruption. Une terre abreuvée du sang des victimes. Une terre d'élection du Crime organisé.

Hector Loya tourna au premier angle de rue et disparut. Bolan quitta sa planque, le Beretta à la main, au canon duquel il avait fixé un

silencieux. Il était bien décidé à trouver le moyen de pénétrer dans l'hôtel, mais alors qu'il examinait la discrète porte arrière du Casa Grande, un bruit de vitre brisée l'alerta. Un pressentiment le fit rebrousser chemin vers l'endroit où il avait garé le Pathfinder. Dans la rue transversale où justement Hector Loya s'était engagé. Quand il atteignit le coin, il repéra sa silhouette, de l'autre côté de la chaussée, debout près du Nissan. Loya se servait d'une des chaînes portées à sa taille pour faire exploser la vitre latérale, côté passager. Cela ne pouvait être une coïncidence. L'Exécuteur, ou du moins sa voiture, avait été repéré.

Il traversa la rue en courant, mais l'autre était sur ses gardes. Il tourna la tête et l'aperçut. Le Guerrier visa aux jambes. Il voulait neutraliser le porte-flingue et comptait sur son aide pour parvenir jusqu'à El Tiburon. A l'instant où il pressait la détente de l'automatique, Loya fit un saut de côté en poussant une exclamation de surprise. Le projectile de 9 mm ricocha sur un poteau de signalisation, tout près de sa hanche. En deux bonds, Bolan fut sur lui, mais il esquiva et réagit à la vitesse de l'éclair. La chaîne enroulée autour de son poing se détendit avec un cliquetis et fouetta l'air avant de happer le poignet de Bolan.

La violence du choc et la secousse imprimée par Loya auraient pu lui briser l'articulation, mais le Guerrier eut le réflexe d'accompagner la traction au lieu de la contrarier. Une onde de douleur aiguë lui transperça le poignet, irradiant son bras jusqu'à l'épaule. Le Beretta lui échappa, tomba à terre. Il trébucha en avant. Profitant de son élan, il percuta Loya, tête baissée, en plein sternum. Sous le gilet de cuir porté à même la peau, la cage thoracique rendit un drôle de son métallique. Souffle coupé, le porte-flingue recula, perdit l'équilibre. Les deux hommes chutèrent lourdement.

Avec l'avantage du poids, Bolan aurait logiquement dû prendre le dessus, mais Loya, s'il n'était pas très puissant, avait la souplesse d'une anguille. Il se tortilla et réussit à libérer la main qui tenait la chaîne. Il la tendit. Bolan se sentit brutalement tiré en arrière, le bras tordu. Cette fois, il s'arc-bouta pour résister. La chaîne lui entamait le poignet et tout son bras endolori devenait insensible. Mais il réussit à replier l'autre sous le menton du Mexicain, le coude lui comprimant le cou, et il pesa de toute sa force. Il vit Loya grimacer, bouche grande ouverte. Il n'avait pas repris haleine et l'air lui manquait. Le bras gauche coincé sous lui, il tenta de se dégager, se tordit en tous sens, mais en vain. L'asphyxie le guettait, le coude de l'Exécuteur lui écrasait la trachée avec la force d'une presse. Il éructa, hoqueta, voulut parler tout en se débattant. Ses yeux affolés s'exorbitaient, son visage étroit se gonflait comme un ballon sur le point d'éclater. Bolan parvint à saisir la chaîne, derrière lui, à l'aveuglette. Ses doigts engourdis

progressaient vers le poing serré du *sicario*, maillon par maillon.

Un voile descendit sur le regard écarquillé de Loya, signe que son cerveau privé d'oxygène était près de se déconnecter. Bolan, d'une secousse, lui rabattit le bras devant le visage et lui enroula la chaîne autour du cou. Le tueur refusa de la lâcher, s'étranglant lui-même. Il s'obstina à lutter, finit tout d'un coup par céder, mais quand il ouvrit ses doigts, la pression sur sa gorge ne diminua pas pour autant. L'avant-bras de Bolan lui percuta le menton, la chaîne se resserra brutalement, broyant la trachée. Il perdit connaissance.

Bolan se releva. Hector Loya n'était plus en état de l'aider. Quand son téléphone portable sonna, dans la poche de poitrine de son gilet en cuir, son cœur, en dessous, avait cessé de battre.

L'Exécuteur s'empara du mobile cabossé, prit l'appel et grommela un « *Si* » essoufflé.

— C'est Raul, fit une voix stressée, en espagnol. Qu'est-ce que tu fiches, *Bailador* ? Rejoins-nous Casa Emiliano, rue Otumba... Les hommes de Fuentes rappliquent...

Hector Loya ne danserait plus de sitôt...

Alors qu'il ramassait le Beretta au bord de la chaussée, Bolan vit passer en trombe, sur l'avenue Montemayor, le Land Cruiser conduit par l'autre frère Zambada, Falco... Il entrevit une silhouette à l'arrière, mais impossible de déterminer s'il s'agissait de Pedro Palma.

Il s'installa au volant du Pathfinder, balaya les éclats de verre sur le siège passager. Il s'apprêtait à démarrer dans le sillage du Toyota quand son propre portable se mit à sonner. Le mouvement pour s'en saisir lui arracha une grimace de douleur.

Il avait reçu un message. Une voix commerciale lui annonçait qu'il avait gagné à la loterie. Il suffisait de rappeler pour savoir quel lot l'attendait...

Il se massa le poignet en se demandant ce que la chance lui réservait. Puis composa un numéro et eut en ligne Hal Brognola.

— Tu ne vas pas croire ce que je viens d'apprendre, Striker...

CHAPITRE XI

Sous les épais cheveux noirs plantés dru, le bandana rouge sombre avait la couleur du sang. Le regard fixe, Chalino Vasquez, dit El Tigre, tenait tête à Raul Zambada. Lequel avait près de vingt ans et beaucoup plus de vingt kilos de plus que lui. A côté, El Tigre aurait presque pu passer pour un gamin, déluré et rusé, à l'expression juste un peu inquiétante... Etrangement clairs dans sa figure au teint très mat, ses yeux témoignaient d'une dureté qui n'était pas de son âge. Raul Zambada, instinctivement, restait sur ses gardes. Il avait beau être costaud et entraîné, armé de surcroît, il se méfiait. Il connaissait la réputation d'El Tigre. Elle n'avait pas encore dépassé les frontières de la ville, mais pour se faire craindre à Juarez, il fallait être vraiment dangereux. Et Raul Zambada, lui, n'était pas de Juarez. Il s'aventurait, avec son frère et au service d'El Tiburon, en terrain ennemi. Il insista tout de même :

— On attend le boss ! On ne sait pas combien ils sont, là-dedans.

Il montrait, du pouce, l'établissement qui occupait, rue Otumba, le rez-de-chaussée d'une construction inachevée. Les étages destinés aux logements étaient restés sur les plans, dans les cartons des architectes. Des piliers de béton, à partir du deuxième niveau, se dressaient inutilement vers le ciel. La Casa Emiliano, bar, café et *pastelería*, par contraste, semblait pimpante, avec sa vitrine décorée et garnie de pâtisseries, les couleurs vives de sa façade et les odeurs de café fraîchement torréfié qui s'échappaient par la porte; chaque fois qu'un client la franchissait.

Pour une heure aussi matinale, ils étaient déjà nombreux. La plupart ne s'attardaient pas à l'intérieur, prenant rapidement un café au coin du bar, repartant avec sous le bras un sac en papier contenant des petits pains, des churros, des gâteaux. Les *dulces* d'Emiliano étaient renommés...

Les deux occupants de la Plymouth garée à proximité, depuis dix minutes qu'ils étaient entrés, n'étaient quant à eux pas ressortis.

— Ils ne sont que deux, pour le moment ! répondit Chalino Vasquez. Et le grand au chapeau est un bras droit de Fuentes ! Il nous dira où le trouver...

El Tigre avait la voix rauque, presque éraillée, et le ton assuré. Raul Zambada croisa son regard laiteux et se sentit mal à l'aise, derrière le volant du break Chevrolet. Il s'était garé sur l'avenue Francisco Sarabia et l'adolescent avait surgi de nulle part pour s'accouder à sa portière. Raul Zambada lui avait demandé combien il avait d'hommes, dans les parages, mais El Tigre n'avait pas répondu, sinon par un haussement de sourcils.

— Tu veux un gâteau à la *cajeta* ? proposa-t-il tout à coup.

Zambada crut qu'il se moquait de lui, mais l'instant d'après, Chalino Vasquez disparut dans l'obscurité. Un coup de sifflet retentit, puis plus rien, jusqu'à ce que Zambada aperçoive un garçon petit et maigre comme un chat errant qui s'arrêtait devant la vitrine d'Emiliano, accordait beaucoup d'attention à ce qu'elle contenait, prenait le temps de compter les pesos dans sa poche, puis se décidait à entrer.

Zambada soupira. Ces jeunes n'en faisaient qu'à leur tête. Il nota cependant que l'adolescent n'arborait aucun signe distinctif. Il avait pris soin d'ôter son bandana. Il ressortit une minute plus tard, un petit sac à la main. Le pas un peu trop rapide, au goût de Zambada, qui porta instinctivement la main à sa hanche, sur son automatique.

Le garçon ne s'était pas éloigné de plus de dix pas que la porte se rouvrit derrière lui. Sur une silhouette longiligne vêtue de clair et coiffée d'un Stetson. Jesus Lopez interpella le client pressé, tout en jetant un coup d'œil alentour.

— T'as pas faim ? lança-t-il. Tu crains de grossir, si tu bouffes trop de *cajeta* ?

L'autre se figea sur place, tarda à se retourner, mais quand il le fit, il lâcha son sachet de gâteaux et braqua vers la vitrine un automatique tiré de sous sa chemise. Il était vif, mais le pan de tissu flottant gêna son geste, et peut-être avait-il les doigts gras de confiture de lait... L'Astra Constable qui jaillit dans la main de Jesus Lopez cracha une balle de 9 mm Court qui prit la sienne de vitesse. Le *sicario* avait en outre l'œil acéré, la visée précise. L'adolescent maigre reçut le projectile en plein cœur. Il pirouetta sur place, bras levés, tournoyant tel un pantin désarticulé, avant de s'abattre au bord du trottoir, la main toujours crispée sur son arme.

Il avait raté sa cible, à moins qu'il eût voulu faire un carton dans les piles de churros de la vitrine. La vitrine s'étoila et dégingola dans un grand fracas, en même temps qu'une avalanche de churros. Jesus Lopez, en reculant vers la porte, fut aspergé d'éclats de verre et de beignets huileux. Malgré son regard perçant, il ne vit pas le tireur tapi dans l'ombre, sur le côté de la boutique. La détonation claqua, la balle pénétra dans son bras gauche, ressortit sans avoir rencontré d'obstacle, mais se cogna à plus dur qu'un os. La crosse repliable du Skorpion, suspendu dans son harnais spécial sous l'aisselle gauche. La douleur et le choc firent chanceler Lopez, il franchit le seuil à reculons, accroupi. Un autre tireur surgit alors en face de lui, lâcha une rafale de kalachnikov, l'arme favorite des jeunes tueurs mexicains...

Les projectiles sifflèrent au-dessus de la tête de Lopez. Firent exploser une pyramide de meringues et trouèrent un grand récipient plein de sauce tiède. Rampant vers le fond de la Casa Emiliano au milieu des débris de toutes sortes, Lopez se vit tout à coup nappé d'un

sang noir, mais lui trouva sous la langue un goût délicieux de chocolat. Il perdit son Stetson. Dessous, son crâne blême se révéla presque chauve, semé de rares touffes de cheveux filasse. Julian Oxcado ne lui fit aucune réflexion à ce sujet. Il avait assez de souci lui-même pour tenir debout, dérapant dans le sucre glace et la pâte à beignet. Il enjamba Lopez, faillit tomber, se rattrapa au comptoir et ouvrit le feu à travers les débris de vitrine. Une rafale de pistolet-mitrailleur, au jugé, pour gagner du temps. Puis il reçut dans l'épaule une bourrade et fut dépassé par une sorte de bison furieux, coiffé d'une toque de cuisinier, ceint d'un vaste tablier et portant avec prestance ses cent trente ou cent quarante kilos... Nourri à la *cajeta*, au cacao des hauts plateaux andins, aux beignets moelleux, Emiliano n'avait pourtant rien d'un loukoum mexicain. Sur le seuil de son établissement dévasté, il braqua vers ses ennemis un fusil à pompe Mossberg et hurla une litanie d'imprécations, les défiant de se montrer, de venir tâter de son calibre 12. Sa voix de stentor devait s'entendre jusqu'à Mexico. Il décela sur sa gauche un mouvement, épaula et tira avec une rapidité de mouvement sidérante pour sa corpulence. Le bruit de tonnerre de la détonation emplît la rue et roula au-dessus du quartier. Un cri aigu lui fit écho et s'acheva dans un râle. Un corps boula tête la première sur le macadam, fauché en pleine course. Vociférant toujours, Emiliano s'avança, scrutant la nuit, en quête d'une autre victime.

Son imposante silhouette se découpa durant quelques secondes dans la flaque de lumière de son pas de porte. Raul Zambada l'eut dans la ligne de mire de son Colt Commander. Avec sa grosse moustache tombante digne des héros de la Révolution mexicaine, Emiliano constituait une cible parfaite. Le Colt tonna à son tour, par deux fois. Mais au contraire des jeunes bandanas d'El Tigre, Zambada n'avait pas pris le risque de s'avancer suffisamment. Il était prêt à se réfugier à l'abri de sa voiture.

Ses balles ricochèrent sur la façade, forçant Emiliano à reculer, ce qu'il fit en tirant de nouveau, et en piétinant quelque peu Jesus Lopez. Julian Oxcado lâcha une autre courte rafale, aussi imprécise que la première, puis un silence mortel tomba sur cette portion de la rue Otumba, connue pour ses *dulces*, mais transformée en quelques minutes en champ de bataille.

— Qu'est-ce qu'ils fichent, les gars de Mariano ? demanda Emiliano d'une voix pleine de colère. Ils attendent quoi ? Que le Requin et le Tigre nous bouffent tout cru ?

Ni Lopez ni Oxcado ne répondirent, mais au même instant, un 4x4 Toyota remonta la rue, amenant les renforts qu'ils escomptaient : un groupe d'hommes en uniforme, avec à leur tête l'ancien flic José Mariano. Les vigiles de la Topco... Ils virèrent dans un grondement de moteur devant la Casa Emiliano et découvrirent le chaos qui y régnait.

Lopez les avait rameutés de la part du boss, Vicente Fuentes, pour mener une expédition punitive qui les faisait saliver d'avance, et voilà qu'ils tombaient en plein siège ! Le temps de gicler sur le trottoir et de dégainer leurs armes, ils furent accueillis par une déflagration assourdissante.

Posté devant la maison de la rue Miguel Cabrera, Angel Suarez tendait l'oreille pour tenter de percevoir, à travers les volets clos, l'écho du énième exploit sexuel de son patron, quand la sonnerie de son portable le fit sursauter. Il lut le numéro qui s'affichait, prit l'appel et eut de la peine à reconnaître la voix haletante, au débit saccadé, de Jesus Lopez.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? lança Angel, effleuré par l'idée que son complice était occupé au même genre de réjouissance que leur boss.

Mais la respiration sifflante de Lopez se changea en plainte, et l'écho de détonations parvint aux oreilles d'Angel.

— Tu ferais bien de rappliquer ! souffla Lopez. Chez Emiliano...

Il y eut un blanc, puis le bruit retentissant d'une explosion. Angel Suarez ne pouvait pas s'y tromper : c'était celle d'une grenade. Il questionna pourtant d'une voix angoissée :

— C'était quoi, ça ?

Mais il n'obtint pas de réponse de Jesus Lopez, N'entendit plus rien. La communication était coupée.

Angel Suarez appela les deux hommes qui montaient la garde avec lui autour de la maison, et leur ordonna de se tenir prêts. Dans le Voyager garé à proximité, il y avait assez d'armes pour équiper une petite armée.

— On ne le laisse pas sans protection : ! objecta l'un des porteflingues en pointant le pouce vers la villa.

— On l'emmène ! Je vais le prévenir, assura Angel Suarez.

Il entra dans la maison, s'orienta dans l'obscurité du couloir et parvint devant la double porte close du séjour. Il lui fallait prendre son courage à deux mains pour déranger le boss. Mais tout ce qu'il entendit en tournant la poignée fut le ronflement sonore d'un homme qui ignorait que l'heure était grave...

Lancée depuis la zone la plus obscure de la rue Otumba, la grenade finit sa course contre le bar de la Casa Emiliano et explosa, éparpillant haut dans le ciel, outre des morceaux de toiture, une gerbe de débris humains et de pâtisseries. Des éclairs nappés de sang frais retombèrent non loin de l'Exécuteur, et les lueurs de la déflagration révélèrent, à quelques pas seulement de l'endroit où il s'était jeté au sol, la silhouette mince d'un garçon au front ceint d'un bandana, qui portait en bandoulière une kalach, et la braquait vers la porte de la

boutique. Il était tellement concentré qu'il n'entendit pas s'approcher une autre silhouette, massive, sanglée dans un uniforme et coiffée d'une casquette. On aurait pu croire qu'il s'agissait d'un policier, mais la police de Juarez était vêtue de bleu et arborait un insigne. Tandis que le vigile qui pointait un automatique sur la nuque du garçon ne portait aucun signe distinctif. Il fit feu sans sommation, pratiquement à bout portant. Bolan tira en même temps que lui. En grimaçant parce que le recul du Beretta lui provoquait dans le poignet, et jusqu'au coude, un élanement terrible. Les séquelles du corps à corps avec Hector Loya étaient encore douloureuses, mais pas au point de lui faire rater sa cible. La chemise brune se teinta de sang à hauteur de poitrine, le gros homme fit un pas de côté et secoua la tête comme pour se débarrasser d'un insecte importun, mais celui qui l'avait piqué et était en train de ravager sa cage thoracique ne se laisserait pas chasser de sitôt... Le vigile s'écroula et lâcha son pistolet. Le jeune au bandana, qui aurait pu postuler lui aussi au surnom d'« El Flaco », tant il était maigrichon, avait la joue contre le macadam, la kalach coincée sous le ventre et dans le dos, du côté droit, une clavicule en miettes. C'était douloureux mais moins définitif que la balle dans la nuque qui lui était promise...

Bolan croisa le regard hébété de l'adolescent et continua sa progression vers la Casa Emiliano, son automatique dans la main gauche. Du Toyota qui venait de débouler, ils étaient encore quatre à arroser le voisinage d'un tir nourri. Non sans succès, car du côté d'où avait été lancée la grenade, un cri sourd retentit, une forme se détacha un instant d'un angle de maison, pour tituber sur le trottoir et s'y affaler, criblée de balles. Les vigiles de la Topco tiraient au riot-gun, ils s'étaient déployés au carrefour sur les indications très militaires d'un mastodonte moustachu que Bolan vit cavalier vers l'entrée de la Casa Emiliano.

Une balle lui siffla aux oreilles et il broncha à peine, mais ses collègues ripostèrent aussitôt. A une dizaine de pas de Bolan, les balles trouèrent la carrosserie d'une voiture, une silhouette se replia en boitant, courbée en deux.

— Emiliano ? demanda le balèze moustachu en direction des décombres.

Il n'y eut pas de réponse. Le vigile à la voix forte questionna de nouveau :

— Fuentes, il est là ? Il est O.K. ?

Il dut cette fois obtenir une réponse, mais pas celle qu'il espérait, car il poussa un juron, shoota dans un tas de débris saupoudrés de sucre et de crème au citron, et se retourna en criant :

— Ce *pendejo* n'est pas là ! On fiche le camp !

Puis il aperçut une ombre en mouvement, du côté où Bolan arrivait,

et tira trois fois, en criant de rage.

— Qu'ils crèvent tous ! éructa-t-il.

Le blessé en train de se remettre debout, touché à la jambe, culbuta en arrière avec un gémissement pitoyable. Les deux autres balles se perdirent, mais le Guerrier entendit claquer la culasse d'un riot-gun qu'on armait et roula à terre, pour s'écarter de la trajectoire. En même temps que la détonation l'assourdissait, il fit feu deux fois. Tirant de la main gauche, pour soulager la droite.

Le Beretta, au chapitre du bruit, n'était pas de taille à surpasser le Remington calibre 12, mais déclencher le tonnerre ne suffisait pas à se rendre maître de la situation, et les vigiles qui se croyaient tranquilles durent déchanter. Leur chef moustachu se courba en deux, une main sur le ventre, les yeux exorbités de surprise. Un spectateur distrait aurait pu le croire victime d'une indigestion de churros, quand il tomba à genoux et fut pris d'une quinte de hoquets.

— José ! José ! ... appela une voix proche.

Une pluie de balles crépita sur les arbustes, les voitures garées, les panneaux métalliques, dans le périmètre où se tenait le Guerrier. Mais était-il encore là ? La même voix, angoissée, cria :

— Mariano a morflé, on fiche le camp !

— Et Fuentes, alors ? questionna une autre, incrédule.

— Il n'est pas là, le poltron ! répondit la même.

Des exclamations furieuses accueillirent la nouvelle. Appelés à la rescousse pour sauver le boss, les vigiles n'appréciaient pas de tomber dans un traquenard. Un riot-gun tonna de nouveau, en pure perte, mais ce tir à l'aveuglette traduisait bien l'état d'esprit des gardes. Ils se regroupèrent et deux d'entre eux traînèrent José Mariano jusqu'au Toyota, couverts par le quatrième, qui braquait son fusil vers un ennemi invisible.

— Et Felix ? s'inquiéta-t-il soudain. Où est Felix ?

Ils échangèrent des regards fébriles. José Mariano poussa une plainte montée des tréfonds de ses entrailles perforées et murmura quelque chose.

— Felix s'est fait descendre ! répercuta un homme penché sur lui, à l'usage des autres.

Sans se soucier d'être entendu par le blessé, il ajouta :

— Mariano s'en sortira pas...

C'en était trop pour les rescapés. Ils laissèrent choir José Mariano sur le sol et se ruèrent dans le Toyota, qui démarra en catastrophe, transformant le repli en débâcle.

Lorsque le Guerrier atteignit le seuil de la Casa Emiliano, il décela sous les odeurs de sang, de poudre et de poussière l'entêtant fumet du chocolat chaud et du pain cuit. Vers le fond de la salle, une voix oppressée demanda :

— Angel, c'est toi ? Viens me sortir de là ! J'ai la jambe cassée et une balle dans le bras...

Sur le chemin menant au blessé, Bolan enjamba deux corps. Le premier avait été atteint par une balle, avant d'être encastré dans le bar par le souffle de la grenade. Il avait perdu ses chaussures dans un monceau de pâte et l'une d'elles abritait encore un pied et une cheville...

L'autre cadavre était écrasé sous un vaste bloc de béton qui avait laissé un trou béant au plafond. La toque de cuisinier dépassait d'un côté, le canon d'un Mossberg de l'autre.

Quant au blessé, il était recroquevillé dans un angle, avec une jambe qui faisait pour ainsi dire cavalier seul sous un tas de gravats et un bras en charpie, laqué de sang, de plâtre et de poussière. Plantée comme un coin dans son crâne blafard qui évoquait une meringue, une pièce de métal détachée de quelque ustensile pâtissier lui faisait un étrange couvre-chef brillant, dégoulinant de crème.

Il battit des paupières en apercevant Bolan.

— T'es pas Angel..., bredouilla-t-il.

— Ça non ! Ton pote Angel t'a laissé tomber. Ton boss Fuentes aussi...

— *Cabron* !

— Où il est ?

— Chez ses deux *putas* ! grimaça Jesus Lopez sans parvenir à bouger.

Bolan se pencha, agrippa le Skorpion coincé sous son flanc et le tira. Le blessé rejeta la tête en arrière et tourna de l'œil.

— Où ça ? demanda l'Exécuteur, en rattrapant le porte-flingue, ce qui eut pour effet de ranimer la douleur dans son poignet endolori, et aussi de faire revenir à lui le blessé.

Jesus Lapez rouvrit les yeux, cracha du sang, s'étouffa. Il avait le bras en bouillie, tandis que sa jambe faisait un angle vraiment impossible avec le reste du corps. Bolan la tâta du bout de sa botte.

— Tu n'iras plus danser, toi non plus, constata-t-il.

Le souffle rauque du *sicario* devenait ténu, son regard dérivait. Le canon du Beretta pointé dans son œil droit, il l'écarquilla démesurément, tandis que l'autre demeurerait mi-clos, la paupière agitée d'un tic.

— C'est dommage, conclut l'Exécuteur en se penchant de nouveau.

— Il faut..., chuchota Lopez.

— ... prévenir Fuentes que son temps est compté, articula Bolan à l'oreille du porte-flingue. Je m'en charge. S'il ne bouge pas ses fesses, El Tiburon va prendre sa place et traiter avec Don Eduardo.

Jesus Lapez se crispa et vomit un flot de sang.

- Où je vais le trouver ? Avec ton pote Angel ? reprit Bolan.
- Si... chez les *putas*... rue Miguel Cabrera... *Universidad*...
- Gracias, amigo, murmura le Guerrier.

Il se releva et d'un geste sec, ainsi qu'on ôte une aiguille, il retira du crâne du blessé le triangle pointu qui s'y était fiché. Il n'y eut presque pas de sang, mais Jesus Lapez eut un sursaut, comme pour redresser sa taille de matador sous l'aiguillon de la corne, et il retomba sans vie sur le carrelage.

Bolan allait se retourner, quand une voix rauque lança dans son dos :

— Bravo, *amigo* ! Tu sais y faire pour soulager les douleurs... Jesus Lopez peut te remercier !

L'Exécuteur pivota lentement, se gardant de tout geste brusque. Il croisa le regard étrangement clair, laiteux dans la pénombre, de deux yeux fixés sur lui. Le jeune homme portait au front un bandana rouge sombre. Il avait des cheveux très noirs, le type indien. Il était méfiant, un doigt sur la détente de sa kalach, l'autre main, plaquée contre sa cuisse, dissimulant peut-être un poignard. En l'examinant plus attentivement, on se demandait quel âge lui donner. Un adolescent déguisé en tueur, était-on tenté de conclure, puis on revenait au regard, et on ne songeait plus à un déguisement. Ces yeux-là étaient ceux d'un tueur chevronné. De moins de vingt ans, mais passés pour la moitié d'entre eux dans le crime....

— Je l'aurais bien achevé moi-même, reprit-il de sa voix bizarrement éraillée. Je me contenterai de Vicente Fuentes ! El Tigre s'est juré de lui arracher la peau !

L'Exécuteur laissa s'écouler plusieurs secondes, puis dit tranquillement :

— Tu tombes bien, gamin, il faut que je parle à El Tiburon... J'ai des nouvelles qui l'intéresseront ! Tu m'accompagnes jusqu'à lui ?

CHAPITRE XII

Ils sortirent côte à côte de la Casa Emiliano dévastée. El Tigre n'avait rien répliqué à Bolan, mais l'épiait au coin de l'œil, l'air de ne pas vouloir s'y frotter. L'Exécuteur comprit pourquoi lorsque le garçon montra, à quelques mètres sur le trottoir, le corps de José Mariano.

— Tu ne l'as pas raté, ce gros porc ! dit-il d'un ton satisfait.

Le vigile ne bougeait plus. Il avait maintenant les mains sur la gorge, et plus sur le ventre. Et de sa gorge ouverte, un ruisseau de sang avait coulé, rejoignant celui qui s'échappait de sa bedaine. Les deux balles qu'il avait reçues n'y étaient pour rien. El Tigre fit tourner sa main, révélant fugacement la lame, dans sa paume.

— Ça a été un plaisir de le terminer, *amigo*...

Son regard restait sans expression, mais sa bouche esquissa un sourire. Puis il contempla les corps de deux de ses potes, étendus morts sur la chaussée; et il cracha rageusement par terre.

— Je te conseille de me laisser Fuentes !

Il fit signe à Bolan, du canon de la kalach, et ils traversèrent le carrefour. Au coin de l'avenue Francisco Sarabia, deux silhouettes se matérialisèrent, l'une soutenant l'autre, plus corpulente. Cette dernière les interpella :

— Tu as foutu la merde, Chalino ! Toi et tes petits copains... vous n'avez donc rien dans la tête ! J'ai failli y rester, moi !

— La ferme, Raul ! lui intima l'autre. On fiche le camp d'ici, on réglera ça plus tard !

Falco Zambada retenait son frère Raul, mais, bien que boitant bas, ce dernier se précipita vers Chalino Vasquez et Bolan. Il tenait à la main un automatique. Il n'eut pas le temps d'esquisser le geste de le braquer. Le couteau jaillit au bout des doigts d'El Tigre et lui piqua le cou, tandis que le canon de la kalach balayait son poignet. Raul Zambada beugla de douleur et perdit l'équilibre. Le Colt Commander lui échappa. Il porta la main au pansement de fortune qui entourait son genou et s'affaissa, incapable de tenir tout seul debout.

— Ramène ce connard à la maison, Falco ! intima Chalino en menaçant Raul de son couteau. Mes potes sont morts et il a de la chance d'être vivant, mais pas pour longtemps, s'il continue !

Raul grogna en roulant au sol, s'éloignant de la lame effilée. Falco hocha la tête, une main tendue en signe d'apaisement, mais l'autre Bolan le remarqua, était prête à saisir l'arme qu'il portait à la ceinture.

— Allez, on y va, dit-il en indiquant de la tête, derrière eux, un break Chevrolet à la portière ouverte.

Puis il dévisagea Bolan et se figea.

— Un *gringo*, hein ? Celui d'Hector ?

Son regard se posa sur le Beretta que Bolan tenait à bout de bras. De nouveau, Falco Zambada eut la tentation de dégainer, mais se retint.

— Où il est passé, Hector Loya ? lança El Tigre de sa voix rauque. Où ils sont, les hommes d'El Tiburon ? Les gars d'El Tigre sont là, eux ! Ils se font trouser la peau ! Mais je vois personne les aider, à part lui.

Il montra Bolan, puis jeta à la figure des deux porte-flingues :

— C'est vous deux, les *pistoleros* d'élite du Requin ? Quelle blague !

Il parlait avec un débit de mitraillette, avalait les syllabes et se mettait tout seul en ébullition, agitant le couteau d'un côté, la kalach de l'autre, défiant tour à tour les deux frères. Falco recula. Raul était parvenu à se redresser contre la calandre du break. Il tenta, mine de rien, de ramasser le Colt Commander. Bolan fit un pas de côté, pour éviter d'avoir Falco dans sa ligne de tir, et visa la tête du cadet des frères Zambada. Lequel s'immobilisa, grimaçant de douleur et d'énervement. El Tigre fit entendre un petit rire et lança :

— Fais gaffe, Raul, il a buté José Mariano et un de ses types ! Deux balles dans le bide de ce gros salopard de Mariano !

— Et à Tarahumara, il a descendu qui ? intervint Falco. Tes braves potes, Chalino ?

Le rire d'El Tigre lui rentra dans la gorge.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il est avec qui, le *gringo* ? Là-bas, il tirait sur Hector Loya et ici, il bute Mariano. Qu'est-ce qu'il cherche ?

Falco Zambada croisa le regard de Bolan. Fixa le canon du Beretta. Finalement, il recula jusqu'à la voiture, se cognant par la même occasion à son frère. Lequel émit une plainte et se laissa tomber en arrière sur le siège passager du Chevrolet. Abandonnant son Colt sur le sol.

Chalino Vasquez s'amusa un instant de la déconfiture de Raul, puis lorgna du côté de l'Exécuteur et finit par répondre :

— Il dit qu'il a des choses à raconter à votre boss. A mon avis, il ne se vante pas.

Falco Zambada échangea deux phrases à voix basse avec son frère. Il l'aida à allonger sa jambe blessée et referma la portière du break. Puis il ramassa le Colt Commander par le canon et ostensiblement verrouilla la sûreté, avant de l'empocher.

— Le boss est là-bas, dit-il en lançant un regard vers l'extrémité de l'avenue. Il attend dans la voiture.

El Tigre lui lança un coup d'œil noir et jeta, hargneux :

— Il descend parfois de bagnole pour se battre ?

Falco le toisa sans répondre, mais avec un dédain non dissimulé. Il

se mit ensuite en marche sur Francisco Sarabia, Bolan et El Tigre lui emboitant le pas. Ils s'éloignèrent du carrefour et ce fut comme un signal : des lumières s'allumèrent aux étages d'une maison voisine de la Casa Emiliano, des voix s'interpellèrent de part et d'autre de la rue Otumba, et il fut question d'appeler la *policia*...

Alors que les trois hommes avançaient en gardant leurs distances, s'épiaient mutuellement, un appel de phares signala un 4x4 garé non loin de là, qui démarra et vint lentement à leur rencontre. Il s'arrêta avant d'être arrivé à leur hauteur. Falco Zambada fit signe aux deux autres de l'attendre pour aller parler au passager assis à l'arrière du Land Cruiser, puis au chauffeur. Celui-ci laissa alors le volant pour courir s'installer derrière celui du break Chevrolet où Raul Zambada attendait, souffrant et geignant, maudissant son impuissance.

Falco quant à lui prit le volant du Land Cruiser, faisant signe à Chalino Vasquez de monter à ses côtés. La portière arrière s'ouvrit devant Bolan. A l'intérieur, un visage émergea de l'ombre, mâchoire carnassière en avant.

— Américain, hein ? fit Pedro Palma, surnommé El Tiburon.

Bolan ne répondit pas. Chalino Vasquez n'était pas monté en voiture, il se tenait près de lui, légèrement de côté, la kalach prête à relever son museau noir. Le couteau avait disparu, mais ne pouvait être loin. Malgré son jeune âge, El Tigre avait spontanément respecté la distance adéquate, surtout quand on porte une arme de ce genre. Très lentement, en montrant bien son geste, Bolan replaça le Beretta sur ses reins, dans un étui de ceinture. Et intérieurement, il se félicita d'avoir laissé son sac, avec le reste de son arsenal, dans le Pathfinder qu'il avait garé rue Otumba, assez loin de la Casa Emiliano.

L'atmosphère s'était d'un coup détendue. El Tiburon reprit :

— Américain ou pas, si tu as de quoi m'intéresser, tu es le bienvenu... Mais je n'ai pas de temps à perdre. Je veux Fuentes ! Tu sais où le trouver ?

— C'est possible.

Un Colt Python .357 Magnum jaillit devant le visage du Guerrier.

— Où est-il, alors ? Si tu me dis Tarahumara, tu es mort ! glapit Palma.

— Dans le quartier d'Universidad, chez deux *putas*...

L'œil du boss se mit à briller.

— Monte ! J'espère que tu connais aussi la rue.

Mais Bolan resta immobile sur le trottoir.

— Quoi encore ?

— Il y a plus intéressant que Fuentes.

— Ça m'étonnerait ! Mais dis toujours...

Cette fois, Bolan se décida. Il monta dans le Land Cruiser. El Tigre, à demi tourné vers l'arrière, l'observait de son drôle de regard laiteux. Il

cogitait, c'était manifeste. Il avait posé la kalach à ses pieds. Falco Zambada démarra, un œil sur le rétroviseur intérieur. Le Land Cruiser fit demi-tour et repartit vers l'est de Ciudad Juarez. Le quartier de l'université était à l'opposé de la ville. Ils croisèrent les premières voitures de police mais Zambada ne fit même pas semblant de ralentir.

D'un mouvement de poignet nerveux, El Tiburon pointa de nouveau le Colt Python sous le menton de Bolan.

— Range d'abord ton arme, exigea celui-ci, d'un ton qui fit se raidir Falco Zambada et parut amuser El Tigre.

El Tiburon hésita.

— Tu aimes les jeux dangereux, dit-il.

Bolan ne répondit pas. L'autre remisa son revolver, montra ses mains vides et les retourna, puis plaisanta :

— J'espère que tu as un beau cadeau pour moi, *gringo*...

L'Exécuteur tourna la tête vers lui et le fixa.

— Quatre tonnes de cocaïne tombées du ciel cette nuit, expliqua-t-il lentement, dans un silence total. C'est bien beau d'avoir saboté l'avion, mais la cargaison est intacte, elle appartient au premier qui mettra la main dessus.

— Et tu sais où la trouver, toi ? demanda El Tiburon dans un souffle.

— *Sí*... Sierra Oscura... De l'autre côté de la frontière. Nouveau-Mexique...

Palma en resta bouche bée, la mâchoire décrochée. Falco Zambada avait ralenti, sans s'en rendre compte. Chalino Vasquez observait leur passager avec son vague sourire qui pouvait faire croire qu'il s'amusait. En fait, il cogitait de plus en plus, et il y comprenait de moins en moins.

El Tiburon rompit le silence :

— Tu veux quoi, au juste ?

— Qu'on aille les chercher ensemble, évidemment, répondit posément l'Exécuteur. Quatre tonnes, c'est beaucoup pour un seul homme, mais nous sommes quatre, non ?

Lionel Duncan rouvrit les yeux et frissonna, dans la nuit froide du Nouveau-Mexique, sous le ciel scintillant d'étoiles. Engourdi par l'inconfort de sa position, il mit plusieurs secondes à bouger, remuant un membre après l'autre. L'inconfort était relatif... Une nuit à la belle étoile, sans rien de cassé, sinon sa montre et son téléphone portable... Il étira une jambe, buta contre le corps étendu à côté de lui. Will Brady poussa un gémissement mais continua à dormir, malgré son crâne endolori et sa cheville foulée. Des bobos qu'il avait soignés avec pas mal de tequila et encore plus de coke... De quoi assommer un bœuf. De quoi s'interdire de réfléchir à ce qui pourrait les sauver.

Duncan quant à lui s'était interdit ce genre d'abus. Quelques gorgées d'alcool et une ou deux pincées de poudre, mais pas davantage. Il s'était déjà trouvé naufragé dans des circonstances similaires, au cours de sa longue carrière, et savait que le premier commandement, c'était de garder la tête froide... La température glaciale qui régnait dans la cuvette, sous l'aile du DC-4, y aidait bien, songea-t-il avec un brin d'amusement résigné.

Il estimait qu'ils étaient à environ mille huit cents mètres d'altitude, plus ou moins sur les flancs de l'Oscura Peak, qui culminait à deux mille six cents mètres. Pour s'occuper l'esprit, comme il ne parvenait pas à se rendormir, il repassa dans sa tête tous les paramètres de leur situation, en essayant de leur adjoindre un coefficient d'évaluation, du très négatif au vaguement positif. Un jeu qui avait vite énervé Brady, quand il le lui avait soumis... L'Australien avait décrété qu'il serait temps le jour venu de décider quoi faire, puis s'était rabattu sur les remèdes à leur disposition :.. Ils avaient pu passer un coup de fil, laissé un bref message, avant que le portable rescapé du crash ne rende l'âme, et ils devaient se fier à ce fil ténu, pour espérer des secours. Voilà tout ce qui importait, selon lui...

Il avait peut-être raison, après tout. Duncan changea de position, crut se rendormir mais garda les yeux ouverts, et soudain redressa la tête. L'instant d'après, il était bien réveillé, debout sur les épaisseurs de toile et de carton qui leur servaient de matelas. En se tournant vers le sud, il décocha à Brady un petit coup de pied involontaire.

— Putain, tu vas me laisser tranquille ! se plaignit celui-ci.

Duncan, tout au contraire, se pencha et lui secoua l'épaule.

— J'entends un bruit de moteur !

— Tu déconnes !

— Ecoute, je te dis !

— Tu as pris de la coke, finalement, hein, Papy ! En douce, après m'avoir fait la leçon ! Sacré faux cul ! Je...

Brady se tut brusquement. Duncan l'avait lâché pour s'éloigner de quelques pas, et il scrutait l'obscurité de la Sierra Oscura.

— Tu l'entends ?

— Bon Dieu, oui ! admit Brady en s'asseyant.

Le tatouage de son cou parut soudain s'animer. Il se remit sur pied un peu trop vivement, la douleur de sa cheville se réveilla, lui arrachant un cri. Mais il clopina vers Duncan, hors de l'abri de l'aile du Douglas, tendit l'oreille et hochla la tête, convaincu.

— Un camion, hein ?

— Et comment !

Le bruit, de plus en plus distinct, était reconnaissable : celui d'un moteur ahanant sur la pente, grimpant vers eux à petite vitesse, mais régulièrement. A force de l'écouter, ils avaient l'impression de suivre sa

progression, de lacet en lacet.

— Y a donc une route qui monte ici ? s'étonna Brady en scrutant la lisière de la cuvette, sans aucun débouché repérable. Je croyais...

Il s'interrompt. Duncan poursuit avec assurance :

— Il n'y a pas de route sur l'Oscura Peak. Pas de route autorisée au public. Seulement des itinéraires réservés aux militaires...

— Un camion militaire, les gens de White Sands... Et alors ? Il vient quand même ! Pour nous, non ? Y a intérêt !

— Ouais, il vient forcément ici, convint Duncan. Pour nous, c'est à voir...

Il se retourna pour contempler l'épave du Douglas, et tous les paquets répandus alentour, les centaines de briques de cocaïne éparpillées sur le sol caillouteux. A ce moment, deux phares trouèrent la nuit à l'horizon.

— Ils s'imaginent quand même pas récupérer une navette spatiale, les mecs de la Nasa ! plaisanta Brady, mi-figue mi-raisin.

— Ça m'étonnerait ! répliqua Duncan en revenant vers la carlingue.

Il se pencha sur le sac qui lui avait servi d'oreiller, fouilla à l'intérieur et en sortit un pistolet automatique. Un vieux Tokarev datant de la guerre froide dont il vérifia le chargeur, avant d'actionner la culasse pour faire monter une balle dans la chambre.

Brady l'observait en se dandinant d'un pied sur l'autre. Sa cheville le fit grimacer et son tatouage prit une forme torturée qui trahissait une soudaine angoisse. Le Canadien se retourna vers le faisceau des phares. Le camion avalait les dernières pentes menant à leur point de chute.

— Ça m'étonnerait que leurs radars, quand ils nous ont repérés, leur aient montré ce qu'on transporte... C'est pas de la camelote qu'on trouve au mess des officiers, pas vrai ?

Le Colt Python. 357 Magnum avait disparu dans l'obscurité, à l'arrière du Land Cruiser qui roulait vers Universidad, le quartier est de Juarez, vers le Rio Grande.

Mais l'évocation de la frontière avait rembruni le visage de Chalino Vasquez et, comme El Tiburon restait silencieux, réfléchissant à la proposition de Bolan, il prit les devants. D'une façon brutale qui n'encourageait pas la discussion. La kalach réapparut dans sa main, braquée vers l'arrière, menaçant l'Exécuteur, mais aussi Pedro Palma. Au volant, Falco Zambada s'affola et fit une embardée.

— Je ne vais pas de l'autre côté, moi ! jeta El Tigre entre ses dents. Jamais ! Même pour une tonne d'or !

— Alors tu resteras ici ! répliqua vivement Palma. Personne t'oblige !

Le Python pointa de nouveau le bout de son museau dans la lueur

du tableau de bord. La tension s'accumula durant une poignée de secondes, les deux associés se braquant mutuellement, puis le canon de la kalach se déporta vers Bolan.

— Je veux Fuentes..., déclara El Tigre.

Le .357 Magnum effectua le même mouvement. Les deux armes convergeaient maintenant sur Bolan.

— On s'occupe d'abord de ça, dit Palma, puis on reparle de l'avion...

Zambada intervint, soucieux de faire retomber la température à l'intérieur du Land Cruiser.

— Quelle rue, *guëro* ? On y est...

Ils remontaient un large boulevard désert.

— Rue Miguel Cabrera, dit Bolan. Mais le type est mort avant de me donner le numéro...

— Jesus Lopez, approuva Chalino Vasquez. Je parie que son pote Angel est resté auprès de Fuentes, à lui tenir la main, au cas où il aurait trop peur...

El Tiburon grinça des dents. El Tigre montra les siennes, petites et luisantes. Ses yeux, pour autant qu'ils exprimaient quelque chose, promettaient, à qui tomberait entre ses griffes, une fin éprouvante. Il considéra Bolan sans aucune bienveillance. S'il ne mettait pas la main sur Fuentes, il se rabattrait sur lui, par exemple...

Zambada vira deux fois, ralentit, au débouché d'une rue plantée d'arbres et bordée de petites villas. Il en chercha le nom.

— Miguel Cabrera ! C'est là.

Alors qu'il repartait, un Chrysler Voyager démarra un peu plus loin dans la rue, déboula à vive allure face à eux, les éclairant pleins phares. Au moment de les croiser, le conducteur pila et, par la vitre arrière ouverte, un homme vêtu de noir lâcha une rafale d'AK-47.

CHAPITRE XIII

Falco Zambada eut un réflexe fatal. Il braqua en direction du Voyager et écrasa l'accélérateur, opposant à la rafale de kalach la masse du Toyota. Ce dernier percuta le Voyager de plein fouet, alors que les balles pulvérisaient les vitres et sifflaient dans l'habitacle. Zambada lui-même en arrêta plusieurs, comme s'il avait le torse assez large et les pectoraux assez durs pour préserver ses passagers des projectiles mortels. Un pari perdu d'avance...

L'Exécuteur eut quant à lui un réflexe qui lui sauva la vie. A peine avait-il distingué le Chrysler qui quittait son stationnement et fonçait dans leur direction, qu'il avait, d'une main tâtonnant dans son dos, ouvert sa portière. Une demi-seconde avant la première détonation, il sauta hors du Land Cruiser, effectuant sur le macadam de la rue Miguel Barrera un roulé-boulé douloureux, mais qui lui évita de se trouver sur la trajectoire des tirs. Compte tenu du coup de volant donné par Zambada, c'était lui que les balles de 7,62 auraient haché menu, après avoir frappé le porte-flingue.

Le revêtement de la chaussée était rugueux, le bruit de la fusillade au-dessus de lui fut assourdissant, la collision ajoutant aux détonations un fracas de tôles embouties. La kalach d'El Tigre avait riposté, mais lorsque Bolan, braquant à deux mains le Beretta 93-R, se redressa, il se crut, dans le brusque silence, le seul survivant. Aucun signe de vie ne provenait du Voyager éventré. Puis la portière du Land Cruiser s'entrouvrit en grinçant et une tête au front ceint d'un bandana émergea de l'habitacle.

El Tigre avait le visage en sang, du même rouge que son foulard. Il tenait toujours sa kalach, dont le canon fumait. Il chancelait, mais parvint tant bien que mal à s'extraire du Toyota. A quatre pattes sur le goudron, il aperçut Bolan, grimaça en secouant la tête, l'air de ne pas y croire. Il réussit à se mettre debout, s'appuyant à la carrosserie cabossée. Du sang coulait de son flanc gauche, en plus de son crâne et de son cou.

— T'es un malin, articula-t-il à l'adresse de l'Exécuteur. Et Fuentes n'est pas là-dedans, bon Dieu !

Il pointa le canon vers le Voyager compacté, où rien ne bougeait, répétant de sa voix d'outre-tombe :

— Suarez... Angel Suarez... Mais pas Fuentes ! Il doit pas être loin, pourtant !

A cet instant, une silhouette sortit en trombe d'une maison proche et se mit à courir dans leur direction. On aurait pu penser à un voisin alarmé par le bruit, se portant au secours de blessés... Mais on était à Ciudad Juarez. Les voisins, dans cette *colonia* résidentielle, proche de

l'université, n'osaient pas mettre le nez dehors. Ils avaient bien trop peur pour s'y risquer.

De fait, la silhouette qui accourait pour constater les dégâts était celle d'un homme de petite taille aux jambes torses, en T-shirt, qui semblait avoir été tiré de son lit, mais brandissait un automatique. Parvenu à quelques pas de l'accident, il stoppa et visa les survivants. Le long canon noir de son pistolet balaya la scène, s'arrêta sur l'homme le plus proche. A moitié affalé sur le capot tordu du Land Cruiser, Chalino Vasquez eut la force de pivoter et l'énergie d'appuyer sur la détente de sa kalachnikov, sans se soucier d'ajuster son tir. Mais la *Cuernos de chivo*, ainsi que les Mexicains baptisaient leur arme favorite, à cause de la forme cintrée du chargeur, fit entendre un pauvre déclic de magasin vide. El Tigre rugit en vain, pressant une seconde fois la détente, avec le même résultat, tout en cherchant son couteau à sa ceinture.

— Tu es quand même sorti de ton trou, Fuentes !

Ce dernier allait tirer quand il découvrit Bolan, de l'autre côté du Toyota. Son poignet suivit le mouvement de son regard, le canon de l'automatique hésita. Dans le petit jour blême, Vicente Fuentes avait l'air d'un gnome surexcité, les yeux exorbités, la bouche retroussée en un rictus fébrile. Ses narines dilatées étaient encore blanches de poudre. Il redressa sa petite taille et fit feu.

Il y eut deux détonations simultanées. La balle de 9 mm Parabellum tirée par le Llama Special de Fuentes ricocha sur le pavillon du Land Cruiser et siffla aux oreilles du Guerrier. Elle ne fut suivie d'aucune autre. Sa jumelle, crachée par le Beretta tenu à deux mains, la gauche soutenant la droite toujours meurtrie, effectua le trajet inverse, mais ne ricocha sur aucun obstacle. Sa trajectoire impeccable la mena en plein dans la cible, à savoir la poitrine de Vicente Fuentes. Il n'eut pas le temps d'entendre siffler à ses oreilles le sinistre avertissement. Son cœur déjà malmené par les abus de toutes sortes explosa. Fuentes battit frénétiquement des bras, des paupières. Son visage déformé de tics se convulsa, mais son cœur, lui, ne battait plus. Il vacilla, lâcha son pistolet et perdit son pantalon mal boutonné. Cracha une gerbe de sang sur son T-shirt, puis s'écroula en tas sur le trottoir de la rue Miguel Cabrera.

Le regard laiteux d'El Tigre se posa sur le cadavre, puis se tourna vers Bolan. L'adolescent émit un grondement de chiot.

— Tu devais me le laisser, bredouilla-t-il.

Il fléchit sur les genoux et glissa lentement à terre, mais jusqu'au dernier moment, ses yeux restèrent fixés sur l'Exécuteur. Ils avaient la même teinte que l'aube blafarde qui répandait sur les cadavres une lumière sale. Même quand Chalino Vasquez cessa de bouger, ils demeurèrent ouverts.

Bolan réussit à ouvrir la portière arrière du Land Cruiser. El Tiburon était tassé au bas de la banquette, recroquevillé dans une flaque de sang, à demi conscient, mais il respirait. Bolan le tira par le bras et vit son visage défiguré, sa mâchoire de requin toute de guingois, fracassée par une balle. Crevant la peau, les os à nu perçaient au milieu d'une charpie de chair en lambeaux, de dents brisées. El Tiburon n'avait plus rien d'un squal, mais il vivait, et cela faisait l'affaire du Guerrier.

Il traîna Pedro Palma sur le trottoir, trouva sur le plancher du Toyota son Colt Python .357 Magnum et s'en saisit par le canon. Il le glissa dans une poche du blouson maculé de sang du narco. Après quoi, il vérifia qu'il n'y avait pas de survivants parmi les occupants du Chrysler. Dans ce qui en restait, les trois hommes étaient morts, le tireur à la kalach, tout de noir vêtu, criblé de balles par El Tigre. Quand il se redressa, Bolan perçut un bruit, en provenance d'une maison riveraine, mais personne n'osa se montrer. Sa silhouette armée, au sein d'un enchevêtrement de tôles et de corps, avait de quoi refroidir les curiosités. Il longea rapidement la rue, jusqu'à la maison d'où était sorti Fuentes, sans que quiconque prétende lui barrer le chemin.

Un Mitsubishi Outlander était garé dans l'allée du garage d'un pavillon, avec la portière côté conducteur ouverte et la clef au contact... A la différence des voitures appartenant aux narcos qui circulaient à Juarez, il possédait des plaques minéralogiques. Mexicaines, de l'Etat de Baja California, sur la côte du Pacifique...

Bolan s'assura que personne ne s'y dissimulait et trouva à l'arrière, sous une bâche, une caisse contenant deux pistolets-mitrailleurs et des chargeurs, ainsi qu'une demi-douzaine de grenades. Il n'alla pas voir, à l'intérieur de la maison, quelles créatures ni quelles substances avaient retenu aussi longtemps Vicente Fuentes, au point que ses gardes du corps avaient perdu patience et l'avaient distancé, pour filer, probablement, vers la Casa Emiliano.

Il s'installa au volant de l'Outlander, démarra et, une minute plus tard, s'arrêta à hauteur de la fusillade. El Tiburon avait perdu connaissance. Il ne protesta pas quand Bolan le déposa à l'arrière du gros SUV, et pas davantage quand il le recouvrit jusqu'au menton, ou ce qu'il en restait, de la bâche.

En quittant le quartier d'Universidad, Bolan avait pris sa décision : retraverser Juarez jusqu'à la rue Otumba pour récupérer le Pathfinder, et ce qu'il y avait laissé, présentait un trop grand risque, alors qu'il faisait presque jour.

Il prit la direction de la frontière. Il n'avait pas une seconde à perdre...

Le gros GMC bâché cahotait en bordure de la cuvette, sur ce qui

ressemblait à une piste.

— Des militaires, remarqua Duncan bien avant qu'il bifurque vers l'épave du DC-4.

— Evidemment, fit Brady en écho.

Sans demander son avis au Canadien, il sortit de l'ombre qui enveloppait l'avion et s'avança à la rencontre du camion clopinant et agitant les bras. Duncan resta prudemment à l'abri, cherchant à deviner combien d'hommes arrivaient, et quelles étaient leurs intentions... Mission impossible... Il avala sa salive en apercevant la silhouette de son copilote happé dans le halo des phares, et constata qu'il avait la gorge sèche. Autour de Brady, des briques répandues brillaient dans leur emballage plastifié, qu'on ne pouvait confondre avec les marchandises qui s'étaient éparpillées. Il y avait bien des débris de verre, la soute avant ayant vomi un conteneur de bouteilles, mais les innombrables pains de drogue qui jonchaient le sol sur une centaine de yards au moins ressemblaient aux cailloux semés par le Petit Poucet. Ils menaient au trésor enfoui dans les entrailles du Douglas : quatre mille paquets identiques, quatre tonnes de poudre blanche pour les enfants américains...

Le camion freina et s'arrêta à un mètre de l'Australien figé dans la lumière de ses phares. Trois hommes dans la cabine, compta Duncan, la main moite posée sur la poignée du Tokarev soviétique qui l'avait accompagné et protégé aux quatre coins du monde, dans des missions le plus souvent clandestines. Mais malgré l'expérience, il avait rarement ressenti comme ce matin-là, dans cette cuvette désertique qui lui faisait croire qu'il s'était échoué sur la Lune, une telle impression d'abandon et d'impuissance. A mesure qu'il observait l'approche du véhicule, il ne pouvait se défaire d'un sombre pressentiment : qui que ce soit, ces hommes qui arrivaient ne venaient pas à leur secours...

Celui qui était assis contre la portière côté passager, un homme chauve en uniforme, descendit le premier, tandis que le chauffeur faisait signe à Brady de s'écarter, et repartait sans attendre qu'il obtempère. L'Australien poussa un cri de surprise et fit un bond de côté, la calandre frôlant sa hanche. Dans le grondement du moteur, Duncan ne comprit pas ce que disait le grand type chauve à Brady, mais devina le sens de ses gestes, et sut que la suite allait être délicate pour eux : l'homme en uniforme avait sorti de sa ceinture un revolver et encourageait Brady à marcher devant lui, tout chancelant qu'il fût.

L'Australien voulut protester. Se retourna pour se plaindre. Le canon du Smith & Wesson pointa sous son menton, menaçant le tatouage gonflé d'indignation de l'ex-surfeur.

— Garde ton souffle, Willy ! intima l'homme chauve. Tu vas en

avoir besoin ! Où est planqué ton pote Lionel ? J'espère qu'il est en état, lui ! Parce qu'il y a du boulot...

William Brady resta cloué sur place, bouche bée. Lionel Duncan, toujours dissimulé dans l'ombre, se figea. Le camion manœuvrait pour se coller cul à l'épave. Le deuxième passager avait sauté à terre et il braquait sur le Douglas un pistolet-mitrailleur Ingram M. 10.

— Vous êtes qui, bon Dieu ? demanda Brady, suffoqué d'entendre citer leurs noms.

— Colonel Fox ! répondit le chauve d'une voix qui claquait. Te voilà rassuré ? Dis à ton pote de sortir de son trou, on a besoin de tout le monde, et on n'a pas la journée devant nous ! Dans trois heures, on cuira, dans cette cuvette de chiottes !

Il se tourna vers la carcasse du Douglas et appela :

— Duncan ? Amène-toi, y a du boulot !

La silhouette trapue du pilote canadien émergea de la carlingue. Il s'avança de quelques pas et aussitôt l'homme au Mac 10 le mit en joue et le délesta de son pistolet.

— Pas de blague, hein ! avertit Fox, et il fit signe au chauffeur, descendu du GMC, de palper les deux pilotes.

— Pas de problème, mon colonel, répondit celui-ci après s'être acquitté de cette vérification.

— C'est bien, maintenant on s'organise, reprit Fox.

Il poussa Brady vers le camion.

— Notre ami cahin-caha là-haut, pour réceptionner, et nous autres on fait la chaîne...

Il remit son revolver dans son étui et retroussa ses manches.

— On joue à quoi, à la fin ? questionna Duncan, ahuri.

Le colonel Fox eut un petit rire qui n'eut pas vraiment pour effet de dérider l'assistance ;

— On répare les dégâts causés par vos conneries, qu'est-ce que tu crois !

Il se baissa, ramassa un paquet, le retourna et préleva sur l'entaille du plastique, par où s'était échappée une partie de son contenu, un peu de poudre, qu'il sniffa. Puis il lança le pain de coke à Duncan.

— On ramasse tout ce qu'on peut, figure-toi qu'il y a des acheteurs qui s'impatientent !

Jetant un regard circulaire sur la cuvette, il jugea la situation d'un hochement de tête.

— Ça aurait pu être pire, j'imagine, soupira-t-il. Quatre mille plaques...

Il termina son examen en montrant l'épave du Douglas, la soute éventrée.

— Il n'en a pas perdu tant que ça, conclut-il.

Duncan lança la brique de cocaïne à Brady, qui venait de se hisser

sur le plateau du camion.

— Un quart, à mon avis, dit-il en montrant, alentour, les cailloux semés par le Petit Poucet.

Le colonel Fox acquiesça.

— Au boulot !

Sans qu'ils aient eu besoin de préciser ce qu'ils étaient venus chercher, ni pour le compte de qui, ils se mirent à transborder la cargaison de drogue du DC-4 dans le camion militaire...

Dans le rétroviseur, la file de voitures s'allongeait, derrière le Mitsubishi Outlander. Les premiers rayons de soleil n'avaient pas encore atteint les eaux noires du Rio Grande, mais incendiaient les sommets des montagnes qui entouraient Juarez. Au poste frontière du pont à péage Benito Juarez, du côté américain, le rythme de passage des véhicules était particulièrement lent. C'était l'heure où plusieurs milliers de Mexicains se rendaient à leur travail, à El Paso. Une migration quotidienne aussi importante que l'autre, en sens inverse, mais plus matinale. Des pick-up et des camionnettes bourrés de manœuvres, d'ouvriers du bâtiment, d'employés de drugstore... Entre ceux-là, qui passaient la frontière pour des raisons économiques, parce que le travail était au Texas, et leurs compatriotes qui travaillaient à Juarez mais résidaient à El Paso pour des raisons de sécurité, les flux s'équivalaient, mais ne se croisaient pas. Les Mexicains pauvres allaient bosser aux Etats-Unis, les plus aisés allaient s'y loger...

Dans la file d'attente qui s'étirait, le gros Outlander avec une seule personne à son bord faisait tache. Le temps qu'un agent soupçonneux contrôle un station-wagon Chevrolet dont il fit descendre les occupants, Bolan repéra, stationné de l'autre côté de la barrière, un énorme Dodge Magnum équipé d'un pare-buffles et d'une sirène, un 4x4 haut sur roues, carré et massif comme un pitbull, qui affichait sur ses flancs le nom de son maître : le shérif d'El Paso. Lequel, debout près du monstre, accoudé à la portière ouverte, observait avec attention les candidats au passage.

Moustache fournie soigneusement lustrée, Stetson sur la tête et revolver à la ceinture, le shérif avait le regard perçant. Bien avant que n'arrive le tour de l'Exécuteur, il s'était intéressé au Mitsubishi, fixant son conducteur en fronçant les sourcils. Il ne restait que deux voitures devant lui, quand un gros type boudiné dans son uniforme sortit en chaloupant du Dodge et se précipita pour tendre à son chef un téléphone. Il annonça en criant :

— Shérif Ralston ! Un appel de l'agent spécial David Winthorp, D.E.A. de San Diego... Il dit que c'est urgent, shérif !

Ralston saisit l'appareil et, pour répondre, se détourna de la file de

voitures. L'instant d'après, il rameuta d'un geste son adjoint, bondit au volant du Dodge Magnum et démarra sur les chapeaux de roues, dans un grondement de V8 affamé.

Le départ du shérif eut pour principale conséquence d'accélérer considérablement le rythme des passages. L'agent de la police des frontières expédia les deux véhicules précédant Bolan, et lorsque ce dernier lui mit sous le nez l'ordre de mission du Justice Department, il ne songea pas à retenir une seconde de plus le nommé Paul Morris.

— Désolé de vous avoir fait attendre, monsieur Morris, s'excusa-t-il au contraire.

— Bonne chance, j'espère que vous trouverez ce que vous cherchez...

L'agent montra la direction prise par le shérif.

— Le tuyau était percé, c'est sur la route 45 que ça se passe ! dit-il, la moustache frissonnante d'excitation.

— Grosse prise, j'espère...

— Des narcos dans une voiture bourrée d'armes, murmura l'agent en effleurant de ses doigts fébriles la crosse de son arme de service.

— D'habitude, ils vont les acheter au Texas et les ramènent à Juarez, remarqua l'Exécuteur, avec une ironie qui échappa à son interlocuteur.

Il était même arrivé que la D.E.A. fournisse carrément des armes aux narcos, avec la complicité des armuriers texans, dans le but de les suivre à la trace une fois qu'elles auraient servi, au sud de la frontière. Une stratégie calamiteuse qui n'avait fait que multiplier le nombre de cadavres, sans aucune contrepartie positive...

— Manquerait plus qu'ils viennent s'entretuer chez nous ! s'indigna l'agent, avant de faire signe à Bolan de passer.

Le Guerrier démarra, impassible. Intérieurement soulagé, tout de même. Il imaginait aisément l'explication musclée avec le shérif, si Ralston avait découvert ce qu'il transportait : un narco mexicain, certes méconnaissable, baignant dans son sang, mais chef d'un des principaux cartels; et un petit arsenal...

L'Exécuteur était rentré sans encombre aux Etats-Unis, mais il avait l'intuition qu'il ne se passerait pas longtemps avant qu'il ne revienne à Juarez. Dans la ville la plus dangereuse du monde, le genre de mission à laquelle il consacrait sa vie n'était pas près de toucher à son terme...

Dix minutes plus tard, dans l'aube grise qui n'avait pas, de ce côté-ci du Rio Grande, la même teinte blafarde que de l'autre côté, il tourna dans Mesa Hills Drive, qu'il remonta jusqu'à apercevoir le bâtiment carré du *Federal Justice Center* d'El Paso, où le F.B.I. local avait son siège... Il stoppa le long du trottoir, à une cinquantaine de yards de distance, à hauteur d'un petit square, et s'assura avant d'agir que les

environs étaient déserts. Extraire de l'arrière du 4x4 le corps inanimé d'El Tiburon et le déposer en bordure du square ne lui prit qu'une minute. Après quoi, il fit demi-tour et repartit vers le nord, direction Albuquerque. Avec la satisfaction d'avoir tenu une promesse.

Il n'avait pas laissé de mot à l'intention de Joel Harding, le *special agent* qui dirigeait le Bureau à El Paso, mais, malgré son visage abîmé, Pedro Palma, dit El Tiburon, ne serait pas difficile à identifier. De même que le Colt Python .357 Magnum qu'on trouverait dans sa poche, avec ses empreintes fraîches et nettes dessus. De quoi affoler les ordinateurs, leur faire cracher dans un crépitements joyeux tous les mandats en cours à l'encontre du chef du cartel de Sinaloa, et les innombrables chefs d'inculpation allant avec...

Bolan avait vérifié qu'El Tiburon respirait toujours, quoique faiblement. Le contraire ne l'aurait pas vraiment chagriné, mais il avait promis à Hal Brognola, deux heures auparavant, de livrer le pourri sur le sol américain et vivant, autant que possible. Il lui restait à présent à exploiter le renseignement confidentiel transmis par *Justice One* au sujet du crash du DC-4 de la Topco, et à confondre un traître. Au sujet de celui-ci, il n'avait pris aucun engagement de clémence, et Hal Brognola ne lui avait rien demandé...

Alors qu'il rattrapait l'Interstate 10 et passait au Nouveau-Mexique, il fit sur son portable le numéro du F.B.I. à El Paso et annonça d'une traite à la personne qui décrocha :

— Il y a un type blessé au bas de votre rue, dans le square... L'examen dentaire risque d'être difficile, mais il s'agit d'El Tiburon, le chef des narcos de Culiacan...

Il raccrocha, délaissa l'110 qui filait vers l'ouest, pour continuer sur l'125, droit au nord. Il venait de livrer au F.B.I. un criminel recherché pour trois douzaines de meurtres, entre autres méfaits, mais n'espérait aucune indulgence des hommes de la Highway Patrol, si par malheur il en croisait, vu la vitesse très excessive à laquelle il roulait, entre le Rio Grande et le désert de San Andres. Il avait de la chance, cependant. Pas de motards en vue... Il en profita pour passer un autre appel. Claudia Herrera répondit à la deuxième sonnerie. Le reconnut aussitôt et s'inquiéta :

— Il vous est arrivé quelque chose ?

— Non, rassurez-vous, une nuit tranquille.

Elle contint un soupir, retint une question et se contenta de dire :

— Je partais à mon travail. Je peux vous aider ?

— Simplement répondre à une question, si vous pouvez... Vous m'avez dit hier soir que le responsable régional de la D.E.A. à El Paso était venu vous voir, après la mort de Brian Atkins, et vous avait raconté des sornettes à son sujet...

— Bob Martins ? C'est vrai. Il se prétendait l'ami de Brian, mais je

crois qu'en réalité, ils ne s'entendaient guère...

— Qu'est-ce qu'il vous a dit ? Quel genre de sornettes ?

Claudia Herrera resta un instant silencieuse, puis :

— J'ai dit sornettes ? Calomnies serait plus juste.

— Concernant Brian ?

— En effet. Il a insinué que Brian jouait double jeu, avec les narcos. Qu'il avait profité du travail de mon frère Humberto, de sa fameuse liste des flics corrompus, dans la police de Juarez, pour monnayer son silence...

— Il a dit auprès de qui ?

La dernière compagne de Brian Atkins se méprit sur le sens de la question et réagit vivement :

— Vous accordez crédit à ces mensonges, par hasard ?

— Pas du tout, affirma Bolan. Ce sont des calomnies, mais pas des inventions.

— Comment ça ?

— Ce que Bob Martins a essayé maladroitement d'imputer à Brian Atkins, ce sont ses propres agissements. C'est lui qui est à la solde des narcos...

— Il m'aurait dit cela pour quelle raison ?

— Aucune idée, mais quel que soit le motif, c'était stupide de sa part, et imprudent. Il s'en est rendu compte dernièrement, et il a voulu vous faire taire. C'est lui qui a envoyé ce tueur mexicain chez vous...

Claudia Herrera resta sans voix, puis constata simplement :

— Me faire taire ? Mais je ne sais rien, je vous l'ai dit, Brian ne me faisait aucune confiance...

— Je sais, et je vous crois, Claudia, mais Martins s'imaginer le contraire, il vous considère comme un danger...

— Mais pourquoi ?

— Je l'ignore, mais je vais lui demander.

— Vous voulez dire... ?

— Il me le dira bientôt, assura l'Exécuteur.

Il promit à Claudia Herrera de la tenir au courant, lui conseilla d'être prudente et lorsqu'elle lui demanda s'ils se reverraient, il répondit, laconique, que c'était possible. Puis il coupa la communication, jeta la puce du portable qu'il venait d'utiliser et accéléra encore, en croisant les doigts pour ne pas voir surgir dans son rétroviseur les motards de la Highway Patrol...

Il aurait du mal à leur faire croire qu'il avait rendez-vous dans la Sierra Oscura, autour de l'épave d'un DC-4 bourré de cocaïne, avec un *special agent* de la D.E.A. et un colonel de l'US Army, responsable des télécommunications sur le site de White Sands qu'il était en train de longer. Deux hommes qui étaient l'un et l'autre à la solde d'un ponton du narcotraffic mexicain... Et qu'il n'était pas question de les faire

attendre.

CHAPITRE XIV

Le Lincoln MKX avala d'un coup d'accélérateur puissant le dernier lacet de la piste et déboucha dans la cuvette déboisée qui avait servi de piste d'atterrissage de fortune à un DC-4 en perdition, quelques heures auparavant. Dans les premiers rayons du soleil, le décor était brutal, minéral et hostile.

— On se croirait sur la Lune, bon Dieu ! murmura Jack Conway, qui conduisait depuis qu'ils avaient quitté la route 380 pour se lancer dans l'ascension de l'Oscura Peak.

— Doucement ! se plaignit Dennis Keyes, assis à l'arrière et plus pâle que jamais, quand un cahot lui fit heurter le pavillon.

Conway ralentit à peine, continuant tout droit vers l'épave de l'avion, étincelante dans la lumière oblique. Près d'elle des silhouettes s'affairaient. Elles se figèrent pour les observer. En approchant, ils distinguèrent le camion, garé tout près de l'épave. Un gros GMC militaire, que deux des hommes étaient en train de bâcher. Ça et là sur les traces parallèles que le Douglas avait laissées au sol, des pièces métalliques, des morceaux de caoutchouc, mais aussi des débris de caisses, des éclats de verre jonchaient le sol caillouteux. Et partout traînaient des emballages de plastique troués, éventrés, dont s'échappaient encore des petits nuages de poudre blanche qui voletaient sous les roues du Lincoln...

Parvenu à proximité du DC-4, Conway consentit à ralentir. Le portable que Bob Martins, assis à ses côtés, tenait dans sa paume se mit à sonner à l'instant précis où le Lincoln s'arrêtait.

Martins prit l'appel et fit signe à ses deux compagnons de ne pas l'attendre. Les deux hommes en civil perchés sur le camion tenaient la bâche mais oubliaient de la sangler. Les pilotes rescapés, devina Martins. Ils faisaient une drôle de tronche, le plus jeune surtout, debout sur une seule jambe... Les trois hommes qui se trouvaient entre l'avion et le camion portaient l'uniforme, même s'ils avaient ôté leur veste. En chemise, ils suaient sang et eau. Le plus âgé comme les autres, mais il s'avança vers Conway et Keyes en bombant le torse. Le colonel Fox, évidemment, déduisit Martins.

— Señor Martins ?

La voix calme et précise d'Hernan Aguilar au téléphone le tira de la contemplation fascinée de ces cinq hommes en train de s'échiner au fond d'un cratère lunaire, quelque part dans la montagne du Nouveau-Mexique...

— Vous avez trouvé l'objectif ?

Une voix aussi claire que si le comptable se fût trouvé à l'autre extrémité de la cuvette, et non pas au-delà des montagnes et de la

frontière, vers le sud, dans un nid d'aigle appelé El Mirador, d'où Eduardo Rodriguez veillait par son entremise à ses affaires.

— On arrive à l'instant, répondit l'agent de la D.E.A. C'est pas trop tôt ! Cette fichue route n'en finissait pas de tourner...

Il soupira puis donna libre cours à sa mauvaise humeur :

— On aurait pu s'épargner de monter jusqu'ici ! Ils ont terminé, j'ai l'impression !

Le calme imperturbable de son correspondant avait le don de l'énerver.

— Il faut vérifier le chargement et estimer ce qui s'est perdu, exposa Aguilar. Don Eduardo y tient. Faites faire le nécessaire. Je reste en ligne.

Bob Martins soupira plus fort et descendit de voiture. En s'approchant de l'épave, il constata que la carlingue, par miracle, était quasiment intacte. Et la soute, béante, presque vide. Il s'arrêta, alors que Fox le saluait d'un mouvement de menton martial. Conway fit demi-tour et le rejoignit.

— Le camion est plein ! fit Martins dans l'appareil. A ras bord !

— Il y a quand même de la perte, j'imagine, insista Aguilar. Nos acheteurs veulent savoir...

Bob Martins ne trouva rien à objecter. Il demanda à Conway d'aller se renseigner auprès du colonel et recula jusqu'au Lincoln, mal à l'aise.

Les pilotes, accrochés à la ridelle, les observaient avec méfiance. Le plus âgé sauta à terre et aida le second, un blond tatoué, à descendre. Ce dernier brailla de douleur en se recevant et clopina dans l'ombre du Douglas.

— Señor Martins... ? reprit Aguilar dans l'appareil.

— Oui, une seconde ! s'emporta Martins.

Il tourna le dos au groupe. Qu'est-ce qu'ils avaient, tous, à le fixer ? Est-ce qu'ils s'imaginaient qu'Eduardo Rodriguez en personne était en ligne ? Jack Conway revint vers lui. Il interrogea d'un haussement de sourcil.

— D'après le colonel, plus des trois quarts de la came sont intacts, annonça Conway. Dans les trois mille deux cents paquets. Une sacrée veine...

Bob Martins hocha la tête, montra le téléphone et Conway tourna les talons pour rejoindre le groupe.

— Un peu plus de trois tonnes récupérées, annonça Martins à Aguilar.

Un silence crispant, puis le comptable lâcha :

— Don Eduardo sera content, et nos clients un peu moins fâchés...

— Bon, tout est Q.K. Qu'est-ce qu'on fiche, maintenant ?

— Le colonel Fox sait ce qu'il a à faire, répondit Aguilar. C'est un

homme qui ne pose pas de questions inutiles...

Bob Martins ravala les siennes. Il aurait voulu avoir Aguilar en face de lui, pour démolir à coups de poing sa carapace d'impassibilité. De loin, Fox l'observait, intrigué. Le responsable des télécommunications de White Sands... C'est lui qui avait établi les coordonnées du crash et les avait transmises au Mexique, au ranch d'El Mirador. Puis qui avait fourni à Aguilar l'itinéraire à suivre. Avant cette nuit, Martins n'avait jamais entendu parler du colonel Fox. Et celui-ci, de son côté, le *special agent* Bob Martins, responsable local de la D.E.A. à El Paso, lui disait-il quelque chose ? Martins ne se voyait pas l'aborder pour lui poser la question...

— Quant à vous, señor Martins, poursuivit Aguilar dans son anglais appliqué, vous êtes à partir de maintenant le responsable de l'opération, nous sommes bien d'accord là-dessus, n'est-ce pas...

Bob Martins fronça les sourcils. Qu'est-ce que l'homme de confiance de Rodriguez voulait lui faire comprendre, avec sa formule vaguement solennelle ?

— Responsable de la marchandise et de sa livraison, précisa Aguilar comme si depuis son repaire, à deux cents miles de là, il lisait ses pensées et déchiffrait les questions qui tournaient dans sa tête. Responsable de la sécurité de la transaction. C'est important pour la confiance mutuelle, entre gens qui sont en affaires... Primordial pour l'avenir de nos relations, cela va de soi.

Bob Martins faillit hurler au comptable qu'il aille se faire foutre, avec ses discours, mais il se retourna, vit les hommes qui l'observaient. Et il comprit tout à coup, face à ses ex-collègues et aux militaires, à quoi jouait Hernan Aguilar. Pourquoi on avait tenu à ce qu'il vienne jusque-là, devant la carcasse du DC-4. Trois agents fédéraux et trois officiers de l'US Army se consacrant à la récupération de plus de trois tonnes de cocaïne, pour le compte d'un narco mexicain... Garantissant la livraison à un client américain d'un plein camion de came... Sans qu'il y ait une menace à l'horizon. Pas un *sicario* armé d'une kalach pour les forcer à pactiser avec le diable. Ils étaient six à avoir choisi leur camp, celui des narcos...

Un brusque vertige s'empara de Bob Martins, à l'idée qu'il avait encore l'occasion, peut-être, de stopper cet engrenage; qu'il était libre, en principe, de faire machine arrière. Mais il savait aussi qu'il n'en ferait rien. Le colonel Fox ne le lâchait pas des yeux. Il veillait sur une cargaison de deux cents millions de dollars. Martins sentit sa nuque se couvrir de sueur. Tout le monde transpirait, au service de Don Eduardo ! L'enfoiré de comptable aux nerfs d'acier n'avait pas tort de prendre un ton solennel ! Ce matin, comme jamais auparavant, Bob Martins se sentait mouillé jusqu'au cou.

Quand il eut assimilé la chose, s'en fut bien imprégné, Aguilar

rompit le silence et expliqua crûment :

— Votre responsabilité dans l'organisation implique des obligations, señor Martins. Don Eduardo a été très clair à ce sujet... Il y a trop de fuites, des infiltrations néfastes. Trop de témoins peu sûrs nous portent préjudice. Ce matin encore, une dénonciation au shérif d'El Paso, un véhicule arrêté au passage de la frontière... Vous voyez ce que cela signifie ?

— Non, pas très bien, fit Martins d'une voix mal assurée.

— Ce sera votre ticket d'entrée, en quelque sorte. La preuve de votre ralliement...

Hernan Aguilar marqua une pause et conclut d'un ton égal :

— Une fois l'affaire terminée, vous revenez seul, señor Martins.

*

**

Ainsi qu'Hal Brognola l'avait résumée au téléphone, trois heures auparavant, à l'Exécuteur, la chose se présentait le plus simplement du monde :

— La Topcoke a un informateur parmi les responsables militaires, dans les White Sands. Figure-toi qu'une seule personne a obtenu les coordonnées précises du crash, et elle les a gardées pour elle. Un colonel qui supervise les télécom...

— C'est lui l'indic des narcos mexicains, alors ?

— Tout juste, Striker. Et tous ceux qui à partir de cette minute seront en mesure de te dire où est exactement tombé ce DC-4 sont dans la combine. Fastoche, non ?

Brognola commençait sa journée de travail par cette excellente nouvelle, et cela le mettait en joie.

— Il suffit d'aller là-bas et de donner un petit coup de balai, avait-il ajouté avec entrain.

« Là-bas », Bolan y était... Il était 9 heures du matin, il avait battu tous les records de vitesse non autorisée sur l'itinéraire El Paso-Socorro-Bingham, et se trouvait au pied du mur. En l'occurrence, au bas de l'Oscura Peak, qui surplombait la Sierra Oscura de ses presque trois mille mètres.

Il avait traversé Bingham vingt minutes auparavant, pris une bifurcation vers le sud, longé sur une dizaine de miles la clôture de l'immense secteur militaire communément appelé White Sands, dépendant de la base de San Andres. La Nasa y hébergeait des engins spatiaux, l'US Army y abritait des lance-missiles. La station de radars était capable d'y déceler un éternuement de moucheron... La région était magnifique et sauvage, entre le Rio Grande et les Sacramento Mountains, truffée d'anciennes missions indiennes et de réserves naturelles. Des massifs couverts de forêts y dominaient d'immenses plages de désert blanc. Quelque part au-dessus du

parking où il s'arrêta, sur les flancs de l'Oscura Peak, le DC-4 dont il avait observé le chargement dans la nuit s'était écrasé, avec ses quatre tonnes de cocaïne destinées aux trafiquants de Baton Rouge, Louisiane... S'il avait un peu de chance, cette marchandise, ou ce qui en restait, allait bientôt redescendre de la montagne pour être acheminée par la route. Il n'en était pas certain, mais c'était le plus probable.

— Il leur faudra des bras et un camion, avait-il supposé. Des *sicarios* envoyés de Juarez ?

— Possible, mais risqué, avait jugé Brognola. Je penche pour des complices sur place.

— Des militaires, alors ?

— Pas seulement. La Topcoke a d'autres atouts dans sa manche, à El Paso.

— Quel genre ? avait voulu savoir Bolan.

— Agents fédéraux...

— F.B.I. ?

— Non, Harding est clean. Mais la D.E.A. est un nid de serpents. Brian Atkins y a fourré son nez, et il a morflé...

Les extraits du rapport d'Atkins que l'Exécuteur avait pu lire ne mentionnaient rien concernant ses collègues, mais Brognola n'avait pas tout transmis, ou bien son informateur lui fournissait les fragments au compte-gouttes. En tout cas, Hal avait cité deux noms : le colonel s'appelait Fox, et le responsable de l'antenne de la D.E.A. à El Paso, Bob Martins... Un nom que Bolan avait entendu prononcer par Claudia Herrera...

En examinant le débouché de la piste interdite qui escaladait l'Oscura Peak ;, le Guerrier ignorait à qui il aurait bientôt affaire, mais il faisait le pari qu'avant longtemps, il ferait la connaissance de Fox et de Martins : Quand il découvrit, stationné à l'extrémité du petit parking, un Humvee camouflé sous les arbres, il eut confirmation qu'il n'était pas en retard...

Du parking, partait un sentier de randonnée qui sinuait à flanc de montagne sur le versant nord boisé et aboutissait, au terme de trois heures de marche, à un refuge. Un panneau explicatif donnait toutes les infos nécessaires et vantait le panorama. Dans la direction opposée, la route goudronnée grimpait sec. Elle était interdite aux véhicules non autorisés. Une barrière et des panneaux dissuasifs interdisaient le passage. Terrain militaire, danger de mort... Le lieu du crash était là-haut, à huit ou dix miles. Les derniers tout juste carrossables, avait précisé Brognola.

Bolan examina le cadenas qui bloquait la barrière d'accès. Il était de belle taille, dissuasif, lui aussi, mais pas fermé. Il suffisait de tirer dessus pour l'ouvrir, ôter la chaîne et lever la barrière... Ce qu'il en

déduisit était de bon augure. Il alla garer l'Outlander à l'écart, dissimulé derrière un bosquet, et regretta les jumelles restées avec ses armes, dans un sac, à l'arrière du Pathfinder.

Il avait néanmoins sous la main, à l'arrière du Mitsubishi, de quoi faire face. AK-47, chargeurs « Cuernos de chivo », calibre 7,62 mm. L'équipement fétiche du *sicario*. De quoi se transformer en chasseur à l'affût...

Sous l'aile tordue et presque arrachée du DC-4, l'ombre s'était réduite et la chaleur accrue. Le colonel Fox pencha sa haute silhouette, son crâne chauve luisant de sueur. Will Brady se réveilla en sursaut d'un bref assoupissement et se redressa. Sa cheville foulée se rappela aussitôt à son souvenir.

— Quoi encore ? grogna-t-il.

— Vous avez fait du bon boulot, dit Fox en hochant la tête.

— C'est prêt, on se casse d'ici ? Pas trop tôt ! J'en ai ma claque !

L'Australien s'étira, ses cheveux blonds collés par du sang séché dressés sur sa tête, le tatouage serpentín de son cou se déployant. Il réprima un bâillement, voulut se lever et se heurta au canon d'un revolver. Trois pouces d'acier, et l'orifice noir qui le guignait, comme un mauvais œil.

— Hé ! Quoi ?

Il ne voulait pas y croire, mais Fox était mortellement sérieux.

— Tu ne pars pas, Brady. Désolé.

Les yeux étrécis à deux fentes laissaient à peine voir les prunelles du colonel. La paupière frémit et se releva quand il pressa la détente. Brady tressauta sur place sous l'impact, son crâne tuméfié heurta violemment le tronçon d'aile qui l'abritait. C'était pire que toutes les planches de surf qu'il avait reçues sur la tête durant son enfance du côté de Sydney. Il écarquilla les yeux sur le sang qui jaillissait de son cou et eut l'impression que son tatouage le brûlait. Il tomba lourdement en arrière, les mains jointes sur sa gorge transpercée, impuissantes à desserrer le nœud coulant qui l'étranglait...

Le colonel Fox, au-dessus de lui, avait l'air mécontent de son tir. Pas assez précis, pas assez définitif. Il faillit doubler, mais les cris de Duncan, dans son dos, l'incitèrent à finir d'abord le travail.

Le pilote canadien accourait. Il repoussa l'homme qui lui avait confisqué son Tokarev et prétendait lui barrer le passage.

— Will ! cria-t-il. Qu'est-ce qui vous prend, bon Dieu ? hurla-t-il en direction du colonel.

Fox se retourna et marcha vers lui. Duncan aperçut le corps de Brady, une mare de sang dans l'ombre. Puis il vit le revolver, dans la main du colonel. Smith & Wesson .38 Special. Le canon se releva, pointé sur sa poitrine. Duncan resta bouche bée et pâlit.

— Merci de votre aide, lui dit Fox de son ton poli, vaguement désolé. Il n'y a pas de place pour tout le monde, vous comprenez...

Et il pressa la détente. Sans se laisser surprendre par le recul, cette fois... La détonation roula dans la cuvette. La balle de 9 mm en plein cœur tua net Lionel Duncan.

Le colonel Fox émit un profond soupir de satisfaction, en considérant tour à tour les deux cadavres. Puis il releva la tête et apostropha les hommes qui l'observaient :

— Vous êtes témoins, on n'a pas eu la cruauté de leur faire creuser leur propre tombe !

Cela résonna comme une oraison funèbre.

Jack Conway était déjà au volant du Lincoln et Dennis Keyes installé à l'arrière. Debout à quelques pas, transpirant dans le soleil, Bob Martins semblait moins pressé. Il avait assisté de loin à l'exécution des deux pilotes. Sans réagir. Le militaire au Mac M.I.O gardait un œil sur lui, même s'il ne le menaçait pas directement. Son collègue était debout sur le marchepied du camion, dont la bâche soigneusement arrimée était tendue à craquer sur le chargement de coke.

Fox prit Martins à témoin :

— On s'en contentera, pas vrai ? Il est temps de fiche le camp d'ici !

Le S & W toujours à la main, il s'avança vers Martins et, à deux pas de lui, reprit en haussant la voix, de sorte que tout le monde entende :

— Mes instructions sont de conduire le camion jusqu'au parking en bas de la route. Après la barrière, c'est vous qui prenez le relais...

Bob Martins ne put dissimuler sa surprise.

— Vous comptiez qu'on allait où, avec ça ? demanda Fox d'une voix grinçante, en désignant le GMC du menton. Jusqu'en Louisiane ?

Il haussa les épaules et ajouta avec dédain :

— Du boulot de civils... Moi, je rentre à la base avec mes hommes. On n'a que trop tardé... Et puis, j'ai besoin d'une douche !

Il punctua sa conclusion d'un petit rire, toisa Martins, le défiant de répliquer. L'agent fédéral resta muet. Fox s'éloigna vers le camion, la nuque raide et le port altier. D'un ample geste du bras, comme s'il commandait toute une armée, il fit signe à ses hommes qu'il était urgent de vider les lieux.

Le grondement de moteur du GMC qui s'ébranlait fit taire tous les bruits à la ronde.

CHAPITRE XV

Le bruit sourd du camion descendant la pente au frein moteur se fit entendre bien avant que Bolan ne repère, sur le flanc de l'Oscura Peak, le GMC dont la couleur se confondait avec le décor. Un 6x6 au plateau rallongé, qui prenait les lacets au large. Le chauffeur connaissait son affaire, roulant sans à-coups ni précipitation. A la faveur d'une épingle à cheveux, la réverbération du soleil sur une carrosserie métallisée révéla à l'Exécuteur qu'une voiture roulait dans son sillage. Un gros SUV nerveux qui devait se refréner pour éviter, à chaque sortie de virage, de coller au cul du camion militaire. L'homme au volant était fébrile, probablement inquiet, et ne connaissait pas la route, lui...

Le Guerrier s'était posté tout près de la barrière, du côté opposé au parking. Sur une petite plate-forme rocheuse en léger surplomb de la route, mais adossée au vide derrière lui, le ravin caillouteux parsemé de buissons plongeait dans une faille d'une centaine de pieds... L'avantage de ce promontoire était d'offrir une vue panoramique sur le site, depuis le Humvee de l'US Army caché sous les arbres, à l'extrémité du parking, jusqu'à la sortie du dernier virage, qu'une courte portion de ligne droite séparait de la barrière. A coup sûr, le regard se portait naturellement de l'autre côté, lorsqu'on arrivait en voiture. Accroupi derrière le plus gros rocher, Bolan ne risquait guère d'être aperçu. Sauf si des randonneurs survenaient par la route. Mais la journée s'annonçait chaude et ce n'était plus l'heure d'entamer une balade.

Tendant l'oreille, il distinguait l'ahanement régulier du camion, le bruit saccadé des reprises du SUV. Trois lacets encore... Il s'adossa à la roche noire et massa son poignet droit à la peau entamée par la chaîne d'Hector Loya. Avec une kalach, en plus du Beretta, il n'était pas question de jouer au sniper. Il fallait attendre le dernier moment pour intervenir.

Au bruit, il devina que le GMC ralentissait pour aborder l'avant-dernier lacet...

Assis contre la portière côté passager, le colonel Fox se pencha pour voir, dans le rétroviseur extérieur, le Lincoln obligé de freiner pour ne pas percuter l'arrière du camion, à la sortie du virage.

— Ce crétin de civil va finir par nous rentrer dedans !

Le chauffeur donna une légère accélération.

— On les laisse vraiment repartir avec ça ? demanda le soldat au M.I.O, assis au milieu sur la banquette.

L'idée d'être adossé à plusieurs dizaines de millions de dollars lui

donnait le tournis, bien plus que les lacets de la route.

— Qu'ils se démerdent ! lâcha Fox avec un haussement d'épaules. Une fois en bas, ce n'est plus notre affaire. Tu peux déjà oublier tout ça !

Le soldat se le tint pour dit. Fox était près de la retraite et les millions de dollars n'étaient pas son premier souci. Les services rendus depuis plusieurs années à Don Eduardo lui avaient rapporté, outre une luxueuse villa en Californie, un compte bancaire bien garni aux Bahamas...

Ils abordèrent le dernier virage, serré et pentu.

— Fais gaffe, Tommy, rappela-t-il au chauffeur.

Tommy grommela, ralentit. Un léger choc, à l'arrière, lui arracha un juron.

— Qu'est-ce que je disais ! éructa Fox.

Il passa un bras au-dehors, par la vitre baissée, adressa un geste obscène aux suiveurs et, en penchant le buste à l'extérieur, repéra tout à coup un éclat lumineux en contrebas sur la pente, du côté du ravin. Comme si un cul de bouteille lui clignait de l'œil, parmi les arbustes desséchés. Ou le canon d'une arme...

A petite vitesse, le lourd GMC virait, aussi large que le permettait l'étroitesse du ruban de goudron.

— Attention, il y a quelqu'un là-bas qui nous attend ! s'écria Fox en tirant son Smith & Wesson de sa ceinture. Avec un flingue !

Son voisin sursauta, s'empara du M.10 à ses pieds. Tommy, déconcentré, faillit lâcher le volant. Le camion mordit le bas-côté.

Le buste hors de la cabine, Fox scruta la pente, cette fois vers le bas. Son œil acéré isola un petit promontoire rocheux, à droite de la barrière. Il visa et fit feu. La silhouette postée derrière le rocher disparut. Il crut avoir fait mouche, malgré la distance, et il était prêt à exulter, quand la riposte doucha son enthousiasme. Deux détonations, si rapprochées qu'elles ne générèrent qu'un seul écho. Mais deux balles, bien distinctes. Le pare-brise du camion s'étoila. Le soldat au M.10, touché à l'épaule, poussa un cri aigu. Tommy s'affola, en voyant le sang de son pote gicler sur le volant. Des débris de verre dégringolèrent en pluie sur ses mains. Aveuglé, paniqué, il accéléra, beaucoup trop tôt. Engagé à moitié dans le virage, le GMC tangua, et les roues motrices, du côté du ravin, patinèrent follement dans le vide...

La balle de 9 mm avait ricoché sur la roche en chuintant, à moins de vingt centimètres de la tête du Guerrier. Il avait affaire à un bon tireur, mais un revolver, à cette distance, ne pouvait prétendre à l'efficacité. Le Beretta 92R, sur une cible aussi éloignée, était plus fiable, mais il fallait compter sur la chance, en plus de l'adresse. Les

deux se conjuguèrent, le pare-brise du GMC explosa, mais la suite fut inattendue et stupéfiante.

Le chauffeur, si prudent et habile pour négocier les lacets, n'avait pas souvent dû être pris dans une embuscade. Ou même n'avait-il jamais vu couler le sang de si près. Affolé, il perdit les pédales, la direction du camion lui échappa et, quand il voulut corriger la trajectoire, il donna un coup de volant trop brutal, qui précipita la catastrophe. Les roues avant se mirent en travers, celle qui mordait le vide heurta violemment le remblai du bas-côté, et au lieu de revenir en ligne, le GMC se cabra, oscilla puis bascula sur le flanc, avec un grondement de pachyderme ivre. Du côté du vide...

Le ravin était assez profond pour l'engloutir. Il y plongea, bille en tête. Cela fusa, rebondit, se fracassa ici et là, éclaboussa à la ronde; rebondit encore, dans un vacarme de tôle torturée. Un crash digne de celui de la nuit, sauf que le vieux DC-4 recyclé avait tenu le choc, dans la cuvette plate et bosselée de l'Oscura Peak, tandis que le GMC, fauchant les buissons et piquant du nez sur les amas de rochers, se désintégra. Il explosa, au terme de son plongeon, en une énorme gerbe de débris, au-dessus desquels flottaient et voletaient trois tonnes de poudre, un tourbillon blanc, comme une averse de neige, qui l'ensevelit quand il s'immobilisa au fond du trou.

Il y eut un bref silence, après que le dernier bout de ferraille eut achevé de rebondir, puis une déflagration. Une flamme monta du ravin, embrasa la maigre végétation rabougrie, ronfla un moment en dégageant une épaisse fumée noire, puis se rétracta. Une atroce odeur de brûlé se répandit, écœurante, mêlant caoutchouc, plastique et chair humaine.

Deux cents millions de dollars de cocaïne et trois corps calcinés, prisonniers d'une carcasse de ferraille, achevèrent de partir en fumée au pied de l'Oscura Peak, le bien nommé...

— Fonce ! hurla Bob Martins, lorsque la route devant eux se trouva tout d'un coup dégagée.

Le bruit des détonations se répercutait encore sur le massif. L'énorme camion qui leur bouchait la vue venait de disparaître comme par magie, happé par le ravin en contrebas, aussi sûrement que si un ogre vorace l'avait croqué au passage.

Jack Conway, tétanisé, accéléra sans desserrer le frein à main. Le SUV patina, brûla de la gomme. Le moteur cala. Bob Martins, de fureur, envoya son poing dans l'épaule de son équipier, l'agonit d'injures. Le fracas du GMC culbutant dans la pente et se désagrégeant avait quelque chose de terrifiant. Ce fut pire lorsque survint l'explosion du réservoir, juste en dessous d'eux. Le Lincoln en fut secoué, puis les flammes jaillirent et la fumée âcre les enveloppa.

Ils étaient repartis, mais Conway eut peur et freina de nouveau.

— J'y vois rien !

— Fonce ! répéta Bob Martins.

Dennis Keyes, à l'arrière, perdit son sang-froid et se mit à hurler :

— Déconne pas, Jack, fais gaffe ! Y a ce putain de virage ! On va plonger comme eux !

Il se produisit alors une chose insensée : Bob Martins se retourna et pointa le canon de son automatique sur la tête de Keyes, en criant plus fort encore :

— C'est toi qui plonges, connard ! Seulement toi !

La détonation parut dérisoire, comparée au boucan qui montait du ravin. Rejeté en arrière par l'impact, Keyes écarta les bras et resta scotché au dossier, crucifié, les yeux ronds d'incompréhension.

Conway sursauta, dressé sur les pédales. Le Lincoln fit une embardée et les volutes de fumée noire le rattrapèrent. Il fut enveloppé en un clin d'œil.

— Bob ! hurla Conway. Qu'est-ce que tu fous ?

— Je repars seul ! cria Bob Martins d'une voix qui déraillait dans les aigus.

Il tira une deuxième fois, en même temps qu'il empoignait le volant. Conway reçut la balle dans le flanc. Le Lincoln MKX se mit à zigzaguer. Frôla le précipice, mais Bob Martins braqua frénétiquement et, pour quelques centimètres, échappa à la chute dans le vide. Conway se débattait, s'agrippait follement à lui. Le suppliait. D'une bourrade, Martins l'envoya dinguer contre la portière, qu'il parvint à ouvrir. Conway tomba, roula sur la chaussée. Martins tira le frein à main.

— Seul ! hurla-t-il. Je repars seul, tu comprends !

Le Lincoln s'immobilisa en travers de la route. Il en descendit, courbé en deux, toussant. Il buta contre Conway, lui décocha un coup de pied. A travers la fumée, il tendit le bras, pointa le Glock, fit feu une troisième fois. Les gémissements de Conway cessèrent. Comme un automate, Bob Martins allait remonter dans le Lincoln, quand il avisa Keyes, assis bras en croix sur la banquette arrière. Il le tira au-dehors, le poussa du talon, jusqu'à faire basculer son cadavre hors de sa vue. Après quoi, il se réinstalla au volant et repartit. Haletant, ruisselant de sueur, tremblant de tous ses membres.

Des flammèches montaient encore du ravin où s'était disloqué le GMC, mais le panache de fumée s'effiloche, le ruban goudronné de la route reprit consistance sous le regard halluciné du special agent. Il s'épongea le front, étreignit le volant et accéléra. Le lourd véhicule émergea dans le soleil, parvint en quelques secondes à la barrière. Bob Martins eut le réflexe d'accélérer encore, fut tenté d'enfoncer l'obstacle, pour fuir plus rapidement ce cauchemar. Il se souvint au

dernier moment qu'il suffisait d'ouvrir le cadenas, Fox ne l'ayant pas verrouillé, pour leur permettre d'emprunter après lui la route militaire.

Il s'arrêta et descendit une nouvelle fois, laissant la portière ouverte. Alors seulement, alors qu'il ôtait la chaîne et relevait la barrière, il se souvint des coups de feu qui avaient précédé et provoqué la sortie de route du camion. Il scruta les alentours, tout d'un coup angoissé. Recula vers le Lincoln, le Glock braqué devant lui. Mais il n'y avait personne en vue, de part et d'autre de la route. Hormis un relent d'odeur nauséabonde, rien ne témoignait de l'horreur qui venait de se dérouler là. « Pas de témoins ! » comme disait Aguilar.

Bob Martins longea la route, du côté du ravin, sur une trentaine de yards. Revint en inspectant l'autre côté. Rien, personne. Il fixa alors l'aire de stationnement et il lui sembla évident que ce qu'il cherchait, qui que ce soit, s'y trouvait caché. Mais en remontant précipitamment dans le Lincoln, il n'avait aucune intention d'aller s'y risquer. Il n'avait qu'une envie : filer au plus vite. Il s'assit au volant, posa le Glock contre sa cuisse et démarra. Il franchit la barrière et vira à l'opposé du parking. Presque soulagé, déjà...

Le rude contact d'un objet contre sa nuque lui fit l'effet d'un coup de massue. Toute sa carrière d'agent de la D.E.A. lui enseignait que c'était le canon d'une arme, braqué sur sa nuque, qui en était la cause. Mais de toute sa carrière, Bob Martins n'avait jamais entendu une voix aussi glaçante que celle qui lui susurra à l'oreille :

— Pressé de rendre des comptes, Bob ? Ça tombe bien, je n'ai pas de temps à perdre... On fait demi-tour.

A l'instant où l'index de Bolan commençait à presser la détente du Beretta, Bob Martins croisa dans le rétroviseur le regard impitoyable de l'Exécuteur. C'était la première fois qu'il relevait la tête, depuis de longues minutes. Jusque-là, il avait répondu aux questions sans hésiter, de brèves phrases hachées, qui ne faisaient que confirmer ce que le Guerrier savait déjà, sur la filière Topcoke, comme la surnommait Brognola, et ceux qui la dirigeaient, depuis El Mirador. Bob Martins y jouait un rôle secondaire d'informateur. Un pion bien placé, de par son poste à la D.E.A., mais un pion, dans la toile d'araignée des narcos. Brian Atkins ne l'avait jamais mis dans la confiance de ses découvertes sur Eduardo Rodriguez et ses liens avec le Crime organisé. Pas plus qu'il n'avait eu en sa possession la liste d'Humberto Herrera, le superflic anti-corruption de Juarez... Bob Martins avait trahi par cupidité, faiblesse, lâcheté. Son existence en avait été minée. La mauvaise conscience, le remords le rongeaient, prétendait-il.

Ayant le courage, enfin, d'affronter le regard de l'Exécuteur, c'est lui qui tout à coup demanda :

— Atkins était votre ami, c'est ça ?

— Je ne l'ai jamais rencontré.

— Vraiment ? Alors, pourquoi ?...

Il n'avait aucune réponse à espérer. Sous le regard impavide de l'Exécuteur, il expliqua :

— Il aurait pu devenir le mien, mais il se méfiait trop. Il soupçonnait tout le monde, depuis la mort d'Humberto Herrera... J'aurais pu le prévenir, je savais qu'on allait piéger sa voiture. Parce que je lui en voulais de sa froideur, je ne l'ai pas fait. Après, j'ai raconté à Claudia que c'était lui le traître, le corrompu... C'était mon rôle que j'avouais, en accusant Atkins. Elle ne m'a pas cru... Elle aimait Atkins, elle savait qu'il était propre. Et moi, je savais qu'un jour ou l'autre, elle me désignerait...

— Alors vous avez pris les devants. Les témoins sont toujours de trop ! Les excuses aussi !

Les épaules de Bob Martins s'affaissèrent et il détourna le regard, baissa la tête.

— Vous êtes venu me délivrer, c'est ça ?

— Exactement...

Dans la chaleur de midi, les pentes abruptes de l'Oscura Peak avaient retrouvé, en même temps que le silence, leur sauvage indifférence. Sur l'aire de stationnement où aucun randonneur n'avait eu l'idée de venir se promener, la détonation du Beretta, à l'intérieur du Lincoln MKX, s'entendit à peine. Elle n'aurait pas fait fuir les oiseaux, s'il en était resté dans ces parages inhospitaliers.

Lorsqu'il les quitta, au volant de l'Outlander, Bolan savait qu'il reviendrait avant longtemps sur la frontière, où le sang n'avait jamais le temps de sécher.